



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LES MILLE ET UNE NUIT.

LES MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

TRADUITS EN FRANÇOIS.

*Par Mr. GALLAND, de l'Académie
Royale des Inscriptions & Médailles.*

TOME QUATRIÈME.

Sixième Edition, revue & corrigée.



A LA HAYE,
Chez la Veuve,
JEAN MARTIN HUSSON,
M. DCC, XLVI.

KONINKLIJKE
BIBLIOTHEEK

T A B L E

D E S

N U I T S.

DU QUATRIEME TOME.

CXI. Nuit.	<i>Continuation de l'histoire de Bedreddin Hassan, Pag. 1</i>	
CXII. Nuit.	<i>Suite de l'histoire de Bedreddin,</i>	5
CXIII. Nuit.	<i>Suite de l'histoire de Bedreddin,</i>	9
CXIV. Nuit.	<i>Continuation de l'histoire de Bedreddin,</i>	12
CXV. Nuit.	<i>Suite de l'histoire de Bedreddin,</i>	61
CXVI. Nuit.	<i>Suite de l'histoire de Bedreddin,</i>	21
CXVII. Nuit.	<i>Suite de l'histoire de Bedreddin,</i>	26
CXVIII. Nuit.	<i>Continuation de l'histoire de Bedreddin,</i>	32
CXIX. Nuit.	<i>Continuation de l'histoire de Bedreddin,</i>	38
CXX. Nuit.	<i>Suite de l'histoire de Bedreddin,</i>	43
CXXI. Nuit.	<i>Suite de l'histoire de Bedreddin,</i>	48
CXXII. Nuit.	<i>Fin de l'histoire de Bedreddin, & conclusion de celle des trois Rommes,</i>	55
		CXXIII.

T A B L E

CXXIII. <i>Nuit. Commencement de l'histoire du petit Bossu,</i>	pag. 61
CXXIV. <i>Nuit. Suite de l'histoire du petit Bossu,</i>	68
CXXV. <i>Nuit. Suite de l'histoire du petit Bossu,</i>	71
CXXVI. <i>Nuit. Continuation de l'histoire du petit Bossu,</i>	77
CXXVII. <i>Nuit. Continuation de l'histoire du petit Bossu,</i>	80
CXXVIII. <i>Nuit. Commencement de l'histoire que raconta le Marchand Chrétien.</i>	84
CXXIX. <i>Nuit. Suite de l'histoire que raconta le Marchand Chrétien,</i>	89
CXXX. <i>Nuit. Suite de l'histoire que raconta le Marchand Chrétien,</i>	92
CXXXI. <i>Nuit. Continuation de l'histoire que raconta le Marchand Chrétien.</i>	95
CXXXII. <i>Nuit. Continuation de l'histoire que raconta le Marchand Chrétien.</i>	99
CXXXIII. <i>Nuit. Suite de l'histoire que raconta le Marchand Chrétien,</i>	105
CXXXIV. <i>Nuit. Suite de l'histoire que raconta le Marchand Chrétien,</i>	109
CXXXV. <i>Nuit. Suite de l'histoire que raconta le Marchand Chrétien,</i>	113
CXXXVI. <i>Nuit. Continuation de l'histoire que raconta le Marchand Chrétien,</i>	117
CXXXVII. <i>Nuit. Continuation de l'histoire que raconta le Marchand Chrétien.</i>	120
CXXXVIII. <i>Nuit. Continuation de l'histoire que raconta le Marchand Chrétien,</i>	125
	CXXXIX.

DES NUITS.

CXXXIX. <i>Nuit. Suite de l'histoire que raconte le Marchand Chrétien, pag. 130</i>	
CXL. <i>Nuit. Fin de l'histoire que raconte le Marchand Chrétien.</i>	134
<i>Histoire racontée par le Pourvoyeur du Sultan de Casgar,</i>	138
CXLI. <i>Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Pourvoyeur du Sultan de Casgar,</i>	141
CXLII. <i>Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Pourvoyeur,</i>	145
CXLIII. <i>Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Pourvoyeur,</i>	149
CXLIV. <i>Nuit. Continuation de l'histoire racontée par le Pourvoyeur.</i>	155
CXLV. <i>Nuit. Continuation de l'histoire racontée par le Pourvoyeur,</i>	160
CXLVI. <i>Nuit. Continuation de l'histoire racontée par le Pourvoyeur,</i>	165
CXLVII. <i>Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Pourvoyeur,</i>	171
CXLVIII. <i>Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Pourvoyeur,</i>	176
CXLIX. <i>Nuit. Fin de l'histoire racontée par le Pourvoyeur,</i>	181
CL. <i>Nuit. Commencement de l'histoire racontée par le Medecin Juif,</i>	185
CLI. <i>Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Medecin Juif,</i>	191
CLII. <i>Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Medecin Juif,</i>	196
CLIII. <i>Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Medecin Juif,</i>	202
CLIV.	

T A B L E

CLIV. Nuit. Continuation de l'histoire racontée par le Medecin Juif,	207
CLV. Nuit. Continuation de l'histoire racontée par le Medecin Juif,	212
CLVI. Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Medecin Juif,	221
CLVII. Nuit. Fin de l'histoire racontée par le Medecin Juif.	225
<i>Histoire racontée par le Tailleur,</i>	231
CLVIII. Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Tailleur.	233
CLIX. Nuit. Suite de l'histoire racontée par Le Tailleur,	240
CLX. Nuit. Continuation de l'histoire racontée par le Tailleur,	247
CLXI. Nuit. Continuation de l'histoire racontée par le Tailleur,	252
CLXII. Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Tailleur,	257
CLXIII. Nuit. Continuation de l'histoire racontée par le Tailleur,	260
CLXIV. Nuit. Continuation de l'histoire racontée par le Tailleur,	265
CLXV. Nuit. Suite de l'histoire racontée par le Tailleur,	270

Fin de la Table du quatrième Tome.

LES
MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

CXI. NUIT.

QUIRE, le Grand Visir
S Giafar adressant tou-
jour la parole au Ca-
life Haroun Alraschid;
Schemseddin Mohammed, dit-il,
prit la route de Damas avec sa Fil-
le Dame de Beauté, & Agib son
Petit Fils. Ils marchèrent dix-
neuf jour de suite sans s'arrêter
en nul endroit; mais le vingtième
étant arrivez dans une fort belle
prairie peu éloignée des portes de
Damas, ils y mirent pied à terre

2 *Les mille & une Nuit,*

& firent dresser leurs Tentés sur le bord d'une Rivière qui passe au travers de la Ville, & rend les environs tres agréables.

Le Visir Schemfeddin Moham-
med déclara qu'il vouloit séjour-
ner deux jours dans ce beau lieu,
& que le troisiéme il continueroit
son Voyage. Cependant il per-
mit aux gens de sa suite d'aller
à Damas. Ils profitèrent presque
tous de cette permission: les uns
pouffez par la curiosité de voir
une Villé dont ils avoient ouï
parler si avantageusement, les
autres pour y vendre des Mar-
chandises d'Egypte qu'ils a-
voient aportées, ou pour y a-
cheter des Etoffes & des Rare-
tez du País. Dame de Beauté
souhaitant que son Fils Agib eut
aussi la satisfaction de se prome-
ner dans cette célèbre Ville, or-
donna à l'Eunuque noir qui ser-
voit de gouverneur à cet En-
fant, de l'y conduire, & de bien
pren-

prendre garde qu'il ne lui arrivât quelque accident.

Agib magnifiquement habillé se mit en chemin avec l'Eunuque qui avoit à la main une grosse Canne: Ils ne furent pas plutôt entrez dans la Ville, qu'Agib qui étoit beau comme le jour, attira sur lui les yeux de tout le monde. Les uns sortoient de leurs maisons pour le voir de plus près; les autres mettoient la tête aux fenêtres, & ceux qui passoient dans les rues ne se contentoient pas de s'arrêter pour le regarder, ils l'accompagnoient pour avoir le plaisir de le considérer plus long tems. Enfin, il n'y avoit personne qui ne l'admirât & qui ne donnât mille bénédictions au Père & à la Mère qui avoient mis au monde un si bel enfant. L'Eunuque & lui arrivèrent par hazard devant la boutique où étoit Bedreddin Hassan, & là ils se

4 *Les mille & une Nuit,*
virent entournez d'une si grande
foule de Peuples qu'ils furent
obligez de s'arrêter.

Le Patissier qui avoit adopté
Bedreddin Hassan étoit mort de-
puis quelques années, & lui avoit
laissé, comme à son Héritier, sa
boutique avec tous ses autres
biens. Bedreddin étoit donc alors
Maître de la boutique, & il exer-
çoit la Profession de Patissier si
habilement qu'il étoit en grande
réputation dans Damas. Voyant
que tant de monde assemblé de-
vant sa porte regardoit avec beau-
coup d'attention Agib & l'Eunu-
que noir, il se mit à les regarder
aussi.

Scheherazade à ces mots voyant
paroître le jour, se tut; & Schah-
riar se leva fort impatient de sa-
voir ce qui se passeroit entre A-
gib & Bedreddin. La Sultane sa-
tisfit son impatience sur la fin de
la nuit suivante, & reprit ainsi
la parole.

CXII. NUIT.

BEdreddin Hassan, poursuivit le Visir Giafar, ayant jetté les yeux particulièrement sur Agib, se sentit aussitôt ému sans savoir pour quoi. Il n'étoit pas frappé comme le Peuple de l'éclatante beauté de ce jeune Garçon, son trouble & son émotion avoient une autre cause qui lui étoit inconnue. C'étoit la force du sang qui agissoit dans ce tendre Père, lequel interrompant ses occupations s'approcha d'Agib, & lui dit d'un air engageant : Mon petit Seigneur, qui m'avez gagné l'ame, faites-moi la grace d'entrer dans ma boutique, & de manger quelque chose de ma façon ; afin que pendant ce tems-là j'aye le plaisir de vous admirer à mon aise. Il prononça ces paroles avec tant de tendresse que les larmes lui en vinrent aux yeux.

Le petit Agib en fut touché; & se tournant vers l'Eunuque: Ce bon homme, lui dit-il, a une physionomie qui me plaît; il me parle d'une manière si affectueuse, que je ne puis me défendre de faire ce qu'il souhaite: Entrons chez lui & mangeons de sa Pâtisserie. Ah vraiment; lui dit l'Esclave, il seroit beau voir qu'un fils de Visir comme vous entrât dans la boutique d'un Patissier pour y manger; ne croyez pas que je le souffre. Hélas, mon petit Seigneur, s'écria alors Bedred-din Hassan, on est bien cruel de confier votre conduite à un homme qui vous traite avec tant de dureté, puis s'adressant à l'Eunuque: Mon bon ami, ajoûta-t-il, n'empêchez pas ce jeune Seigneur de m'accorder la grace que je lui demande. Ne me donnez pas cette mortification. Faites-moi plutôt l'honneur d'entrer avec lui chez moi; & par là vous ferez

connoître que si vous êtes brun au dehors comme la châtaigne, vous êtes blanc aussi au dedans comme elle : savez-vous bien, poursuivit-il, que je fais le secret de vous rendre blanc de noir que vous êtes ? L'Eunuque se mit à rire à ce discours, & demanda à Bedreddin ce que c'étoit que ce secret. Je vais vous l'apprendre, répondit-il ; Aussi-tôt il lui recita des Vers à la louange des Eunuques Noirs, disant que c'étoit par leur ministère que l'honneur des Princes & de tous les Grands étoit en sûreté. L'Eunuque fut charmé de ces Vers, & cessant de résister aux prières de Bedreddin, laissa entrer Agib dans sa boutique & y entra aussi lui même.

Bedreddin Hassan sentit une extrême joye d'avoir obtenu ce qu'il avoit désiré avec tant d'ardeur ; & se remettant au travail qu'il avoit interrompu : je fais, dit-il, des Tartes à la crème ; il

8 *Les mille & une Nuit,*

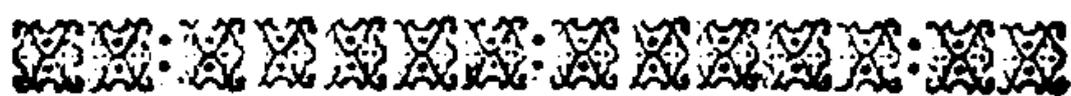
faut, s'il vous plaît, que vous en mangiez; je suis persuadé que vous les trouverez excellentes: Car ma Mère qui les fait admirablement bien, m'a appris à les faire, & l'on vient en prendre chez moi de tous les endroits de cette Ville Enachevant ces mots, il tira du four une Tarte à la crème, & après avoir mis dessus des grains de grenade & du sucre, il la servit devant Agib qui la trouva délicieuse. L'Eunuque à qui Bedreddin en présenta aussi, en porta le même jugement.

Pendant qu'ils mangeoient tous deux, Bedreddin Hassan examinoit Agib avec une grande attention, & se representant en le regardant qu'il avoit peut-être un semblable Fils de la charmante Epouse dont il avoit été sitôt & si cruellement séparé, cette pensée fit couler de ses yeux quelques larmes. Il se préparoit à faire des questions au petit Agib sur le sujet

jet

jet de son Voyage à Damas; mais cet Enfant n'eut pas le tems de satisfaire sa curiosité, parce que l'Eunuque qui le pressoit de s'en retourner sous les Tentes de son Ayeul, l'emmena des qu'il eût mangé. Bedreddin Hassan ne se contenta pas de les suivre de l'œil; il ferma sa boutique promptement, & marcha sur leurs pas.

Scheherazade en cet endroit remarquant qu'il étoit jour, cessa de poursuivre cette Histoire. Schahriar seleva, résolu de l'entendre toute entière, & de laisser vivre la Sultane jusqu'à ce tems là.



CXIII. NUIT.

LE lendemain avant le jour Dinarzade réveilla sa Sœur, qui reprit ainsi son discours: Bedreddin Hassan, continua le Visir Giafar, courut donc après Agib & l'Eunuque, & les joignit avec
A 5 qu'ils

16 *Les mille & une Nuit,*

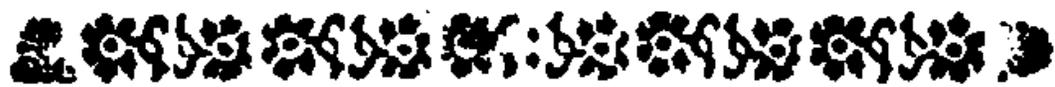
qu'il fussent arrivez à la porte de la Ville. L'Eunuques'etant aperçu qu'il les suivoit, en fut extrêmement surpris: Importun que vous êtes, lui dit-il en colére, que demandez-vous? Mon bon Ami, lui répondit Bedreddin, ne vous fâchez pas: j'ai hors de la Ville une petite affaire dont je me suis souvenu, & à laquelle il faut que j'aïlle donner ordre. Cette réponse n'apaisa point l'Eunuque, qui se tournant vers Agib, lui dit: Voila ce que vous m'avez attiré; je l'avois bien prévû que je me repentirois de ma complaisance; vous avez voulu entrer dans la boutique de cet homme; je ne suis pas sage de vous l'avoir permis. Peut-être, dit Agib, a-t-il effectivement affaire hors de la Ville, & les chemins sont libres pour tout le monde. En disant cela, ils continuèrent de marcher l'un & l'autre sans regarder derrière eux, jusqu'à ce qu'étant arrivez

rivez près des Tentes du Visir, ils se retournèrent pour voir si Bedreddin les suivoit toujours. Alors Agib remarquant qu'il étoit à deux pas de lui, rougit & pâlit successivement selon les divers mouvemens qui l'agitoient. Il craignoit que le Visir son Ayeul ne vint à savoir qu'il étoit entré dans la boutique d'un Pâtissier, & qu'il y avoit mangé. Dans cette crainte, ramassant une assez grosse pierre qui se trouva à ses pied, il la lui jetta, le frappa au milieu du front & lui couvrit le visage de sang; après quoi se mettant à courir de toute sa force, il se sauva sous les Tentes avec l'Eunuque, qui dit à Bedreddin Hassan, qu'il ne devoit pas se plaindre de ce malheur qu'il avoit mérité & qu'il s'étoit attiré lui-même.

Bedreddin reprit le chemin de la Ville en étanchant le sang de sa playe avec son tablier, qu'il n'a-

12 *Les mille & une Nuit,*
voit pas ôté, J'ai tort, disoit il en
lui-même, d'avoir abandonné ma
maison pour faire tant de peine à
cet Enfant: car il ne m'a traité
de cette manière que parce qu'il a
crû sans doute que je méditois
quelque desseins funeste contre
lui. Etant arrivé chez lui il se fit
panser, & se consola de cet acci-
dent en faisant réflexion qu'il y
avoit sur la terre une infinité de
gens encore plus malheureux que
lui.

Le jour qui paroissoit imposa
silence à la Sultane des Indes.
Schahriar se leva en plaignant
Bedreddin, & fort impatient de
savoir la suite de cette Histoire.



CXIV, N U I T.

SUR la fin de la nuit suivan-
te, Scheherazade adressant
la parole au Sultan des Indes:
Sire,

Sire, dit-elle, le Grand Visir Giafar poursuivit ainsi l'Histoire de Bedreddin Hassan : Bedreddin, dit-il, continua d'exercer sa Profession de Patissier à Damas, & son Oncle Schemseddin Mohammed en partit trois jours après son arrivée. Il prit la route d'Emesse, d'où il se rendit à Hamah, & delà à Halep, où il s'arrêta deux jours. D'Halep il alla passer l'Euphrate, entra dans la Mesopotamie ; & après avoir traversé Mardin, Mouffoul, Sengiar, Diarbekir & plusieurs autres Villes, arriva enfin à Balsora, où d'abord il fit demander Audience au Sultan, qui ne fût pas plutôt informé du rang de Schemseddin Mohammed, qu'il la lui donna. Il le reçut, même très-favorablement, & lui demanda le sujet de son Voyage à Balsora : Sire, répondit le Visir Schemseddin Mohammed, je suis venu pour apprendre des nouvelles du Fils de Noureddin

reddin Ali mon Frère, qui a eu l'honneur de servir votre Majesté. Il y a long tems que Noureddin Ali est mort, reprit le Sultan. A l'égard de son Fils; tout ce qu'on vous en pourra dire, c'est qu'environ deux mois après la mort de son Père il disparut tout à coup, & que personne ne l'a vû depuis ce tems-là, quelque soin que j'aye pris de le faire chercher. Mais sa Mère, qui est Fille d'un de mes Visirs, vit encore. Schemseddin Mohammed lui demanda la permission de la voir & de l'emmener en Egypte, & le Sultan y ayant consenti, il ne voulut pas différer au lendemain à se donner cette satisfaction; il se fit enseigner où demeroit cette Dame, & se rendit chez elle à l'heure même accompagné de sa Fille & de son Petit Fils.

La Veuve de Noureddin Ali demeroit toujours dans l'Hôtel où avoit demeuré son Mari jusqu'à

qu'à sa mort. C'étoit une très-belle Maison, superbement bâtie & ornée de colonnes de marbre, mais Schemseddin Mohammed ne s'arrêta pas à l'admirer. En arrivant, il baïsa la porte & un marbre sur lequel étoit écrit en lettres d'or le nom de son Frère. Il demanda à parler à sa Belle-Sœur, dont les domestiques lui dirent qu'elle étoit dans un petit Edifice en forme de Dôme qu'ils lui montrèrent au milieu d'une Cour très spacieuse. En effet, cette tendre Mère avoit coûtume d'aller passer la meilleure partie du jour & de la nuit dans cet Edifice qu'elle avoit fait bâtir pour représenter le tombeau de Bedreddin Hassan, qu'elle croyoit mort après l'avoir si long tems attendu en vain. Elle y étoit alors occupé à pleurer ce cher Fils, & Schemseddin Mohammed la trouva ensevelie dans une affliction mortelle.

Il lui fit son compliment, & après l'avoir suppliée de suspendre les larmes & les gémissemens, il lui aprit qu'il avoit l'honneur d'être son Beau Frère, & lui dit la raison qui l'avoit obligé de partir du Caire & de venir à Baltora.

En achevant ces mots, Schérazade voyant paroître le jour cessa de pour suivre son recit; mais elle en reprit le fil de cette sorte sur la fin de la nuit suivante.



CXV. N U I T.

SChemseddin Mohammed, continua le Visir Giafar, après avoir instruit sa Belle-Sœur de tout ce qui s'étoit passé au Caire la nuit des Nôces de sa Fille, après lui avoir conté la surprise que lui avoit causé la découverte du Cahier cousu dans le Turbande Bedreddin, lui presenta Agib & Dame de Beauté. Quand

Quand la veuve de Noured-din Ali, qui étoit demeurée affise comme une femme qui ne prénoit plus de part aux choses du Monde, eût compris par le discours qu'elle venoit d'entendre que le cher Fils qu'elle regrettoit tant, pouvoit vivre encore, elle se leva, embrassa tres-étroitement Dame de Beauté & son périt Agib, en qui reconnoissant les traits de Bedreddin, elle versa des larmes d'une nature bien différente de celles qu'elle répandoit depuis si long-tems. Elle ne pouvoit se lasser de baiser ce jeune Homme, qui de son côté recevoit ses embrassemens avec toutes les démonstrations de joye dont il étoit capable. Madame, dit Schemseddin Mohammed; il est tems de finir vos regrets & d'essuyer vos larmes; il faut vous disposer à venir en Egypte avec nous. Le Sultan de Balfora me permet de vous emmener, & je
ne

18 *Les mille & une Nuit,*
ne doute pas que vous n'y consen-
tiez. J'espère que nous rencon-
trons enfin votre Fils mon Ne-
veu, & si cela arrive, son His-
toire, la votre, celle de ma Fil-
le & la mienne, mériteront d'é-
tre écrites pour être transmises
à la Postérité.

La Veuve de Noureddin Ali
écouta cette proposition avec plai-
sir, & fit travailler dès ce mo-
ment aux préparatifs de son dé-
part. Pendant ce tems-là Schem-
feddin Mohammed demanda une
seconde Audience, & ayant pris
congé du Sultan qui le renvoya
comblé d'honneurs avec un pré-
sent considérable pour lui, & un
autre plus riche pour le Sultan
d'Égypte, il partit de Balsora,
& reprit le chemin de Damas.

Lorsqu'il fut près de cette Vil-
le: il fit dresser ses Tentes hors
de la porte par où il y devoit en-
trer, & dit qu'il y séjourneroit
trois jours pour faire reposer son
Equi-

Equipage, & pour acheter ce qu'il trouveroit de plus curieux & de plus digne d'être présenté au Sultan d'Égypte.

Pendant qu'il étoit occupé à choisir lui-même les plus belles étoffes que les principaux Marchands avoient aportées sous les Tentes, Agib pria l'Eunuque noir son Conducteur, de le mener promener dans la Ville, disant qu'il souhaitoit de voir les choses qu'il n'avoit pas eu le tems de voir en passant; & qu'il seroit bien aise aussi d'apprendre des nouvelles du Patissier à qui il avoit donné un coup de pierre. L'Eunuque y consentit, marcha vers la Ville avec lui, après en avoir obtenu la permission de sa Mère Dame de Beauté.

Ils entrèrent dans Damas par la Porte du Paradis, qui étoit la plus proche des Tentes du Visir Schemseddin Mohammed. Ils parcoururent les grandes Places, les

les lieux publics & couverts où se vendoient les marchandises les plus riches, & virent l'ancienne Mosquée des Ommiades* dans le tems qu'on s'y assembloit pour faire la Prière † d'entre le midi & le coucher du Soleil. Ils passèrent ensuite devant la boutique de Bedreddin Hassan, qu'ils trouvèrent encore occupé à faire des Tartes à la crème. Je vous salue, lui dit Agib, regardez - moi, Vous souvenez vous de m'avoir vû? A ces mots Bedreddin jeta les yeux sur lui, & le reconnoissant (ô surprenant effet de l'Amour paternel) il sentit la même émotion que la première fois il se troubla, & au lieu de lui re-

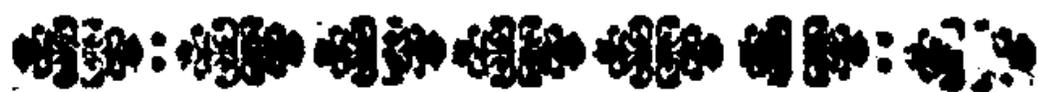
pon-

* C'est à dire des Califes qui régnèrent après les quatre premiers Successeurs de Mahomet. & qui furent ainsi nommez d'un de leurs Ancêtres, qui s'apelloit Ommiah.

† Cette Prière se fait en tout tems deux heure & demie devant le coucher du Soleil.

pondre il demeura long tems sans pouvoir proferer une seule parole. Néanmoins, ayant rapellé ses esprits: Mon petit Seigneur, lui dit-il, faites-moi la grace d'entrer encore une fois chez moi avec votre Gouverneur, venez goûter d'une Tarte à la crème. Je vous supplie de me pardonner la peine que je vous fis en vous suivant hors de la Ville: Je neme possédois pas, je ne savois ce que je faisois. Vous m'entraîniez après vous sans que je puisse résister à une si douce violence.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain elle prit de cette manière la suite de son discours.



CXVI. NUIT.

Commandeur des Croyans,
poursuivit le Visir Giafar,
Agib

Agib étonné d'entendre ce que lui disoit Bedreddin, répondit : Il y a de l'excès dans l'amitié que vous me témoignez, & je ne veux point entrer chez vous que vous ne soyez engagé par serment à ne me pas suivre quand j'en serai sorti. Si vous me le promettez, & que vous soyez homme de parole, je vous revindrai voir encore demain, pendant que le Visir mon Ayeul achètera de quoi faire présent au Sultan d'Egypte. Mon petit Seigneur, reprit Bedreddin Hassan, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. A ces mots Agib & l'Eunuque entrèrent dans la boutique.

Bedreddin leur servit aussitôt une Tarte à la crème, qui n'étoit pas moins excellente que celle qu'il leur avoit présenté la première fois. Venez, lui dit Agib, asseyez vous auprès de moi, & mangez avec nous. Bedreddin s'étant assis, voulut l'embrasser Agib
pour

pour lui marquer la joye qu'il avoit de se voir à ses côtez : mais Agib le repoussa en lui disant : tenez-vous en repos , votre amitié est trop vive. Contentez-vous de me regarder & de m'entretenir. Bedreddin obéit , & se mit à chanter une Chanson dont il composa sur le champ les paroles à la louange d'Agib ; il ne mangea point , & ne fit autre chose que servir ses Hôtes. Lorsqu'ils eurent achevé de manger , il leur présenta à laver * & une serviette très blanche pour s'essuyer les mains. il prit ensuite un Vase de Sorbet , & leur en prépara plein une grande porcelaine où il mit de la neige † fort propre. Puis pré-

* Comme les Mahometans se lavent les mains cinq fois le jour lorsqu'ils vont faire leurs prières ils ne croient pas avoir besoin de se laver avant que de manger : mais ils se lavent après , parce qu'ils mangent sans fourchette.

† C'est ainsi que l'on rafraîchit la boisson promptement dans tout le Levant où l'on a l'usage de la neige.

présentant la Porcelaine au petit Agib : prenez , lui dit-il , c'est un Sorbet de rose , le plus délicieux qu'on puisse trouver dans toute cette Ville ; jamais vous n'en avez goûté de meilleur. Agib en ayant bû avec plaisir , Bedreddin Hassan reprit la Porcelaine & la presenta aussi à l'Eunuque , qui but à long traits toute sa liqueur jusqu'à la dernière goutte.

Enfin , Agib & son Gouverneur rassasiés , remercièrent le Patissier de la bonne chère qu'il leur avoit faite , & se retirèrent en diligence , parce qu'il étoit déjà un peu tard. Ils arriverent sous les Tentes de Schemseddin Mohammed , & allèrent d'abord à celle des Dames. La Grand-Mère d'Agib fut ravie de le revoir , & comme elle avoit toujours son Fils Bedreddin dans l'esprit elle ne pût retenir ses larmes en embrassant Agib : Ah , mon Fils , lui dit-elle , ma joye seroit parfaite

faite si j'avois le plaisir d'embrasser votre Père Bedreddin Hassan, comme je vous embrasse. Elle se mettoit alors à table pour souper; elle le fit asseoir auprès d'elle, lui fit plusieurs questions sur sa promenade, & en lui disant qu'il ne devoit pas manquer d'appétit, elle lui servit un morceau d'une Tarte à la crème, qu'elle avoit elle-même fait, & qui étoit excellente; car on a déjà dit qu'elle les savoit mieux faire que les meilleurs Patissiers. Elle en présenta aussi à l'Eunuque; mais ils avoient tellement mangé l'un & l'autre chez Bedreddin, qu'ils n'en pouvoient pas seulement goûter.

Le jour qui paroïssoit empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit; mais sur la fin de la suivante elle continua son récit dans ces termes.



CXVII. NUIT.

A Gib eut à peine touché au morceau de Tarte à la crème qu'on lui avoit servi, que feignant de ne le pas trouver à son goût, il le laissa tout entier; & Schaban * c'est le nom de l'Eunuque, fit la même chose. La Veuve de Noureddin Ali s'aperçût avec chagrin du peu de cas que son Petit-Fils faisoit de sa Tarte: Hé quoi, mon Fils, lui dit-elle' est-il possible que vous méprisiez ainsi l'ouvrage de mes propres mains? Apprenez que personne au monde n'est capable de faire de si bonnes Tartes à la crème, excepté votre Père Bedreddin Hassan, à qui j'ai enseigné le grand Art d'en faire de pareilles. Ah, ma
bon-

* Les Mahometans donnent ordinairement ce nom aux Eunuques noirs.

bonne Grand-Mère, s'écria Agib, permettez-moi de vous dire, que si vous n'en savez pas faire de meilleurs, il y a un Patissier dans cette Ville qui vous surpasse dans ce grand Art: nous venons d'en manger chez lui une qui vaut beaucoup mieux que celle-ci.

A ces paroles la Grand-Mère regardant l'Eunuque de travers: Comment, Schaban, lui dit-elle avec colére, vous a-t-on commis la garde de mon Petit-Fils pour le mener manger chez des Patissiers comme un gueux. Madame, répondit l'Eunuque, il est bien vrai que nous nous sommes entretenus quelque tems avec un Patissier: mais nous n'avons pas mangé chez lui. Pardonnez-moi, interrompit Agib, nous sommes entrez dans la boutique, & nous y avons mangé d'une Tarte à la crème. La Dame plus irritée qu'auparavant contre l'Eunuque,

se leva de table assez brusquement, courut à la Tente de Schemseddin Mohammed qu'elle informa du délit de l'Eunuque dans des termes plus propres à animer le Visir contre le délinquant, qu'à lui faire excuser sa faute.

Schemseddin Mohammed, qui étoit naturellement emporté, ne perdit pas une si belle occasion de se mettre en colère. Il se rendit à l'instant sous la Tente de la Belle-Sour, & dit à l'Eunuque : Quoi ! malheureux, tu as la hardiesse d'abuser de la confiance que j'ai en toi. Schaban, quoi que suffisamment convaincu par le témoignage d'Agib, prit le parti de nier encore le fait. Mais l'Enfant soutenant toujours le contraire : mon Grand-Père, dit-il à Schemseddin Mohammed, je vous assure que nous avons si bien mangé l'un & l'autre que nous n'avons pas besoin de souper. Le Pâtissier nous a même régalez d'une grande

de

de Porcelaine de Sorbet. Hé bien, méchant Esclave, s'écria le Visir, en se tournant vers l'Eunuque, après cela ne veux-tu pas convenir que vous êtes entrez tous deux chez un Patissier, & que vous avez mangé. Schaban eut encore l'effronterie de jurer que cela n'étoit pas vrai. Tu es un menteur, lui dit alors le Visir, je croi plutôt mon Petit-Fils que toi. Néanmoins, si tu peux manger toute cette Tarte à la crème qui est sur la table, je serai persuadé que tu dis la vérité.

Schaban, quoi qu'il en eût jusqu'à la gorge, se soumit a cette épreuve, & prit un morceau de Tarte à la crème; mais il fut obligé de le retirer de sa bouche, car le cœur lui souleva. Il ne laissa pas pourtant de mentir encore, en disant qu'il avoit tant mangé le jour précédent, que l'appétit ne lui étoit pas encore revenu. Le Visir irrité de tous les

30 *Les mille & une Nuit,*
mensonges de l'Eunuque & convaincu qu'il étoit coupable, le fit coucher par terre, & commanda qu'on lui donnât la batonnade. Le malheureux pouffa de grands cris en souffrant ce châ-timent & confessa la vérité. Il est vrai, s'écria-t-il, que nous avons mangé une Tarte à la crème chez un Patissier, & elle étoit cent fois meilleure que celle qui est sur cette table.

La Veuve de Noureddin Ali crut que c'étoit par dépit contr'elle & pour la mortifier, que Schaban louoit la Tarte du Patissier; c'est pourquoi s'adressant à lui: je ne puis croire, dit-elle, que les Tartes à la crème de ce Patissier soient plus excellentes que les miennes. Je veux m'en éclaircir, tu fais où il demeure, va chez lui & m'aportes une Tarte à la crème tout à l'heure. En parlant ainsi elle fit donner de l'argent à l'Eunuque pour acheter la Tarte,

te, & il partit. Etant arrive à la boutique de Bedreddin: Bon Pâtissier, lui dit-il, tenez voila de l'argent, donnez-moi une Tarte à la crème; une de nos Dames souhaite d'en goûter. Il y en avoit alors de toutes chaudes, Bedreddin choisit la meilleure, & la donnant à l'Eunuque: Prenez celle-ci, dit-il, je vous la garantis excellente, & je puis vous assurer que personne au monde n'est capable d'en faire de semblable, si ce n'est ma Mère qui vit peut-être encore.

Schaban revint en diligence sous les Tentes avec sa Tarte à la crème; Il la presenta a la Veuve de Noureddin, qui la prit avec empressement. Elle en rompit un morceau pour le manger; mais elle ne l'eut pas plûtôt à sa bouche, qu'elle fit un grand cri & qu'elle tomba évanouie. Schemieddin Mohammed qui étoit présent, fut extrêmement étonné de cet acci-

32 *Les mille & une Nuit,*
dent. Il jetta de l'eau lui-même
au visage de sa Belle-Sœur, &
s'empressa fort à la secourir. Dès
qu'elle fut revenue de sa foibles-
se: ô Dieu, s'écria-t-elle, il faut
que ce soit mon Fils, mon cher
Fils Bedreddin qui ait fait cette
Tarte.

La clarté du jour en cet en-
droit vint imposer silence à Sche-
herazade. Le Sultan des Indes se
leva pour faire sa Prière, & al-
ler tenir son Conseil; & la nuit
suivante, la Sultane poursuivit
ainsi l'Histoire de Bedreddin
Hassan.



CXVIII. N U I T

QUand le Visir Schemseddin
Mohammed eut entendu di-
re à sa Belle Sœur, qu'il falloit
que ce fût Bedreddin Hassan qui
eût fait la Tarte à la-crème que
l'Eunu-

L'Eunuque venoit d'apporter, il sentit une joye inconcevable; mais venant à faire réflexion que cette joye étoit sans fondement; & que selon toutes les apparences la conjecture de la Veuve de Noureddin devoit être fausse, il lui dit Mais, Madame, pourquoi avez-vous cette opinion? Ne se peut-il pas trouver un Pâtissier au monde qui sache aussi bien faire des Tartes à la crème que votre Fils? Je conviens, répondit elle, qu'il y a peut-être des Pâtissiers capables d'en faire d'aussi bonnes; mais comme je les fais d'une manière toute singulière, & que nul autre que mon Fils n'a ce secret, il faut absolument que ce soit lui qui ait fait celle-ci. Réjouissons-nous, mon Frère, ajouta-t-elle avec transport, nous avons enfin trouvé ce que nous cherchons & désirons depuis si long tems. Madame, repliqua le Visir, modé-

rez, je vous prie, votre impatience; nous saurons bien-tôt ce que nous en devons penser. Il n'y a qu'à faire venir ici le Patissier; si c'est Bedreddin Hassan vous le reconnoîtrez bien, ma Fille & vous. Mais il faut que vous vous cachiez toutes deux & que vous le voyiez sans qu'il vous voye; car je ne veux pas que notre reconnoissance se fasse à Damas. J'ai dessein de la prolonger jusqu'à ce que nous soyons de retour au Caire, où je me propose de vous donner un divertissement très agréable.

En achevant ces paroles il laissa les Dames sous leur Tente & se rendit sous la sienne. Là il fit venir cinquante de ses gens, & leur dit: Prenez chacun un bâton & suivez Schaban qui va vous conduire chez un Patissier de cette Ville. Lors que vous y serez arrivés, rompez, brisez tout ce que vous trouverez dans la boutique;

tique; s'il vous demande pourquoi vous faites ce desordre, demandez-lui seulement si ce n'est pas lui qui a fait la Tarte à la crème qu'on a été prendre chez lui. S'il vous répond qu'oui: faisissez-vous de sa personne, liez-le bien, & me l'amenez; mais gardez-vous de le fraper, ni de lui faire le moindre mal. Allez & ne perdez pas de tems.

Le Vifir fut promptement obéi; ses gens armez de bâtons & conduits par l'Eunuque noir, se rendirent en diligence chez Bedreddin Hassan, où ils mirent en pièces les plats, les chaudrons, les casserolles, les tables & tous les autres meubles & ustenciles qu'ils trouvèrent; inondèrent sa boutique de Sorbet, de Crème & de Confitures. A ce spectacle Bedreddin Hassan fort étonné, leur dit d'un ton de voix pitoyable: He, bonnes gens, pourquoi me traitez vous de la sorte?

35 *Les mille & une Nuit*,
de quoi s'agit-il? qu'ai-je fait?
N'est ce pas vous, dirent-ils,
qui avez fait la Tarte à la Crème
que vous avez vendue à l'Eunu-
que que vous voyez? Oui, c'est
moi-même, répondit-il, qu'y
trouve-t-on à dire? Je défie qui
que ce soit d'en faire une meil-
leure. Au lieu de lui repartir, ils
continuèrent de briser tout, &
le four même ne fut pas épar-
gné.

Cependant les Voisins étant ac-
cours au bruit, & fors surpris
de voir cinquante hommes armez
commettre un pareil desordre,
demandoient le sujet d'une si
grande violence; & Bedreddin
encore une fois dit à ceux qui la
lui faisoient: Apprenez-moi de
grace quel crime je puis avoir
commis pour rompre & briser
ainsi tout ce qu'il y a chez moi?
N'est ce pas vous répondirent-
ils, qui avez fait la Tarte à la
Crème que vous avez vendue à
cet

cet Eunuque? Oui, oui, c'est moi, repartit-il, je soutiens qu'elle est bonne; & je ne mérite pas le traitement injuste que vous me faites. Ils se saisirent de sa personne sans l'écouter, & après lui avoir arraché la toile de son Turban ils s'en servirent pour lui lier les mains derrière le dos; puis le tirant par force de sa boutique ils commencèrent à l'emmener.

La Populace qui s'étoit assemblée là, touchée de compassion pour Bedreddin, prit son parti, & voulut s'oposer au dessein des gens de Schemseddin Mohammed; mais il survient en ce moment des Officiers du Gouverneur de la Ville qui écartèrent le Peuple & favorisèrent l'enlèvement de Bedreddin, parce que Schemseddin Mohammed étoit allé chez le Gouverneur de Damas pour l'informer de l'ordre qu'il avoit donné, & pour lui

38 *Les mille & une Nuit,*
demander main forte; & ce Gouverneur qui commandoit sur toute la Syrie au nom du Sultan d'Egypte, n'avoit eu garde de rien refuser au Visir de son Maître. On entraînoit donc Bedredin malgré ses cris & ses larmes.

Scheherazade n'en peut dire davantage à cause du jour qu'elle vit paroître. Mais le lendemain elle reprit sa narration, & dit au Sultan des Indes.



CXIX. NUIT.

Sire, le Visir Giafar continuant de parler au Calife : Bedredin Hassan, dit-il, avoit beau demander en chemin aux personnes qui l'emmenaient, ce que l'on avoit trouvé dans la Tarte à la Crème, on ne lui répondoit rien. Enfin, il arriva sous les
Ten-

Tentes, où on le fit attendre jusqu'à ce que Schemseddin Mohammed fut revenu de chez le Gouverneur de Damas.

Le visir étant de retour, demanda des nouvelles du Patiffier, on le lui amena. Seigneur, lui dit Bedreddin les larmes aux yeux, faites-moi la grace de me dire en quoi je vous ai offensé? Ah, malheureux, répondit le Visir, n'est-ce pas toi qui as fait la Tarte à la Crème que tu m'as envoyée? J'avoué que c'est moi, repartit Bedreddin: quel crime ai-je commis en cela? Je te châtierai comme tu le mérite, repliqua Schemseddin Mohammed, & il t'en coûtera la vie pour avoir fait une si méchante Tarte. Hé, bon Dieu, s'écria Bedreddin, qu'est-ce que j'entens? est-ce un crime digne de mort d'avoir fait une méchante Tarte à la crème? Oui, dit le Visir, & tu ne dois pas attendre
de

40 *Les mille & une Nuit,*
de moi un autre traitement.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi tous deux, les Dames, qui s'étoient cachées, observoient avec attention Bedreddin, qu'elles n'eurent pas de peine à reconnoître malgré le long tems qu'elles ne l'avoient vû. La joye qu'elles eurent fut telle, qu'elles en tombèrent évanouies. Quand elles furent revenuës de leur évanouissement elles vouloient s'aller jeter au cou de Bedreddin, mais la parole qu'elles avoient donnée au Visir, de ne se point montrer, l'emporta sur les plus tendres mouvemens de l'amour & de la nature.

Comme Schemseddin Moham-
med avoit résolu de partir cette
même nuit, il fit plier les Tentes
& préparer les voitures pour se
mettre en marche; & à l'égard
de Bedreddin, il ordonna qu'on
le mît dans une Caisse bien fer-
mée, & qu'on le chargeât sur un
cha-

chameau. D'abord que tout fut prêt pour le départ, le Visir & les gens de sa suite se mirent en chemin. Ils marchèrent le reste de la nuit & le jour suivant sans se reposer. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'entrée de la nuit. Alors on tira Bedreddin Hassan de la Caisse pour lui faire prendre de la nourriture, mais on eut soin de le tenir éloigné de sa Mère & de sa Femme; & pendant vingt jours que dura le Voyage, on le traita de la même manière.

En arrivant au Caire on campa aux environs de la Ville, par ordre du Visir Schemseddin Mohammed qui se fit amener Bedreddin, devant lequel il dit à un Charpentier qu'il avoit fait venir: Va chercher du bois & dresse promptement un poteau. Hé, Seigneur, dit Bedreddin, que prétendez-vous faire de ce poteau? T'y attacher, repartit le Visir, & te faire ensuite prome-
ner

42. *Les mille Et une Nuit,*

ner par tous les quartiers de la Ville, afin qu'on voye en ta personne un indigne Patissier qui fait des Tartes à la crème sans y mettre de poivre. A ces mots Bedreddin Hassan s'écria d'une manière si plaisante, que Schemseddin Mohammed eut bien de la peine à garder son sérieux: Grand Dieu, s'est donc pour n'avoir pas mis de poivre dans une Tarte à la crème, qu'on veut me faire souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse.

En achevant ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, se tut; & Schahriar se leva en riant de tout son cœur de la frayeur de Bedreddin, & fort curieux d'entendre la suite de cette Histoire, que la Sultane reprit de cette sorte le lendemain avant le jour.



CXX. NUIT.

Sire, le Calife Haroun Alraschid, malgré sa gravité, ne put s'empêcher de rire quand le Visir Giafar lui dit que Schemfeddin Mohammed menaçoit de faire mourir Bedreddin pour n'avoir pas mis de poivre dans la Tarte à la crème qu'il avoit vendue à Schaban. Hé quoi, disoit Bedreddin, faut-il qu'on ait tout rompu & brisé dans ma maison, qu'on m'ait emprisonné dans une Caisse, & qu'enfin on s'apprête à m'attacher à un poteau, & tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une Tarte à la crème ! Hé, grand Dieu, qui a jamais oui parler d'une pareille chose font-ce là des actions des Musulmans, des personnes qui font profession de pro-

probité, de justice, & qui pratiquant toutes sortes de bonnes œuvres? En disant cela, il fondit en larmes; puis recommençant ses plaintes: Non, reprochoit-il, jamais personne n'a été traité si injustement ni si rigoureusement. Est-il possible qu'on soit capable d'ôter la vie à un homme pour n'avoir pas mis de poivre dans une Tarte à la crème? Que maudites soient toutes les Tartes à la crème, aussi bien que l'heure où je suis né! plutôt à Dieu qui je fusse mort en ce moment.

Le défolé Bedreddin ne cessa de lamenter; & lorsqu'on apporta le poteau & les cloux pour l'y clouer, il poussa de grands cris à ce spectacle terrible: O Ciel, dit il, pouvez-vous souffrir que je meure d'un trépas infame & douloureux? & cela pour quel crime; C'en'est point pour avoir volé, ni pour avoir tué, ni pour
avoir

avoir rénié ma Religion: c'est pour n'avoir pas mis de poivre dans une Tarte à la crème.

Comme la nuit étoit alors déjà assez avancée, le Visir Schemseddit Mohammed fit remettre Bedreddin dans la Caisse, & lui dit: Demeure-lâ jusqu'à demain; le jour ne se passera pas que je ne te fasse mourir. On emporta la Caisse, & l'on en chargea le chameau qui l'avoit apportée depuis Damas. On rechargea en même tems tous les autres chameaux; & le Visir étant remonté à cheval, fit marcher devant lui le chameau qui portoit son Neveu, & entra dans la Ville suivi de tout son équipage. Après avoir passé plusieurs rues où personne ne parut, parce que tout le monde s'étoit retiré, il se rendit à son Hôtel où il fit décharger la Caisse, avec défense de l'ouvrir que lorsqu'il l'ordonneroit.

Tendis qu'on déchargeoit les autres
tres

tres chameaux, il prit en particulier la Mère de Bedreddin Hassan & sa Fille, & s'adressant à la dernière: Dieu soit loué, dit-il, ma Fille, de ce qu'il nous a fait si heureusement rencontrer votre Cousin & votre Mari. Vous vous souvenez bien aparemment de l'état où étoit votre Chambre la première nuit de vos Nôces. Allez, faites-y mettre toutes choses comme elles étoient alors. Si pourtant vous ne vous en souveniez pas, je pourrois y suplérer par l'écrit que j'en ai fait faire. De mon côté, je vais donner ordre au reste.

Dame de Beauté alla exécuter avec joye ce que venoit de lui ordonner son Père, qui commença aussi à disposer toutes choses dans la Salle de la même manière qu'elles étoient lorsque Bedreddin Hassan s'y étoit trouvé avec le Palfrenier bossu du Sultan d'Égypte. A mesure qu'il lisoit l'écrit,

crit, ses Domestiques mettoient chaque meuble à sa place. Le Trône ne fut pas oublié, non plus que les bougies allumées. Quand tout fut préparé dans la Salle, le Visir entra dans la Chambre de sa Fille où il posa l'habillement de Bedreddin avec la bourse de sequins. Cela étant fait, il dit à Dame de Beauté : *Dehabillez-vous, ma Fille, & vous couchez. Dès que Bedreddin sera entré dans cette Chambre, plaignez-vous de ce qu'il a été dehors trop long tems, & lui dites que vous avez été bien étonnée en vous réveillant de ne le pas trouver auprès de vous. Pressez-le de se remettre au lit; demain matin vous nous divertirez, Madame votre Belle-Mère & moi, en nous rendant compte de ce qui sera passé entre vous & lui cette Nuit.* A ces mots il sortoit de l'appartement de sa Fille, & lui laissa la liberté de se coucher.

Schéhérazade vouloit poursuivre son recit; mais le jour qui commençoit à paroître l'en empêcha,



CXXI. NUIT.

SUR la fin de la nuit suivante, le Sultan des Indes qui avoit une extrême impatience d'apprendre comment se dénoueroit l'Histoire de Bedreddin, réveilla lui-même Scheherazade, & l'avertit de la continuer; ce qu'elle fit dans ces termes: Schemseddin Mohammed, dit le Visir Giafar au Calife, fit sortir de la Salle tous les Domestiques qui y étoient, & leur ordonna de s'éloigner, à la réserve de deux ou trois qu'il fit demeurer. Il les chargea d'aller tirer Bedreddin hors de la Caisse, de le mettre en chemise & en caleçon, de la

con-

conduire en cet état dans la Salle, de l'y laisser tout seul & d'en fermer la porte.

Bedreddin Hassan, quoi qu'accablé de douleur, s'étoit endormi pendant tout ce tems-là: Si bien que les Domestiques du Visir l'eurent plutôt tiré de la Caisse, mis en chemise & en caleçon, qu'il ne fut réveillé; & ils le transportèrent dans la Salle si brusquement, qu'ils ne lui donnèrent pas le loisir de se reconnoître. Quand il se vit seul dans la Salle, il promena sa vûe de toutes parts, & les choses qu'il voyoit rapellant dans sa mémoire le souvenir de ses Nôces, il s'aperçut avec étonnement que c'étoit la même Salle où il avoit vû le Palfrenier Bossu. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant approché doucement de la porte d'une Chambre qu'il trouva ouverte, il vit dedans son habillement au même endroit où il se

50 *Les mille Et une Nuit,*
souvenoit de l'avoir mis la nuit de
ses Nôces. Bon Dieu, dit-il en
se frottant les yeux, suis-je en-
dormi? suis-je éveillé?

Dame de Beauté qui l'obser-
voit, après s'être divertie de son
étonnement, ouvrit tout à coup
les rideaux de son lit; & avan-
çant la tête: Mon cher Seigneur,
lui dit-elle d'un ton assez tendre,
que faites-vous à la porte; venez
vous recoucher. Vous avez de-
meuré dehors bien long tems.
J'ai été fort surprise en me réveil-
lant de ne vous pas trouver à mes
côtés. Bedreddin Hassan changea
de visage; lorsqu'il reconnut que
la Dame qui lui parlait étoit cet-
te charmante Personne avec la-
quelle il se souvenoit d'avoir
couché. Il entra dans la Cham-
bre; mais au lieu d'aller au lit,
comme il étoit plein des idées de
tout ce qui lui étoit arrivé depuis
dix ans, & qu'il ne pouvoit se
persuader que tous ces événemens
se

se fussent passez en une seule nuit il s'aprocha de la chaise où étoient ses habits & la bourse de sequins; & après les avoir examinez avec beaucoup d'attention: Par le grand Dieu vivant, s'écria-t-il, voila des choses que je ne puis comprendre!. La Dame qui prenoit plaisir à voir son embarras, lui dit encore une fois, Seigneur, venez vous remettre au lit: à quoi vous amusez-vous? A ces paroles il s'avanca vers Dame de Beauté: Je vous supplie, Madame, lui dit-il, de m'apprendre s'il y a long tems que je suis auprès de vous? La question me surprend, répondit-elle; est-ce que vous ne vous êtes pas levé d'auprès de moi tout à l'heure? il faut que vous ayez l'esprit bien préoccupé: Madame, repit Bedred-din, je ne l'ai assurément pas fort tranquille. Je me souviens, il est vrai, d'avoir été près de vous; mais je me souviens aussi d'avoir

depuis demeuré dix ans à Damas. Si j'ai en effet couché cette nuit avec vous, je ne puis pas en avoir été éloigné si long tems. Ces deux choses sont oposées. Dites-moi de grace, ce que j'en dois penser: si mon Mariage avec vous est une illusion, ou si c'est un songe que mon absence. Oui, Seigneur, repartit Dame de Beauté, vous avez rêvé sans doute que vous avez été à Damas. Il n'y a rien donc de si plaisant, s'écria Bedreddin en faisant un éclat de rire: Je suis assuré, Madame, que ce songe va vous paroître très réjouissant. Imaginez-vous, s'il vous plait, que je me suis trouvé à la porte de Damas en chemise & en caleçon, comme je suis en ce moment. Que je suis entré dans la Ville aux huées d'une Populace qui me suivoit en m'insultant: que je me suis sauvé chez un Patissier, qui m'a adopté; m'a appris son Metier, & m'a laissé

tous

tous ses biens en mourant : qu'après sa mort j'ai tenu boutique. Enfin, Madame, il m'est arrivé une infinité d'autres Aventures qui seroient trop longues à raconter : & tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas mal fait de me réveiller, sans cela on m'alloit clouer à un poteaux. Eh ! pour quel sujet, dit Dame de Beauté en faisant l'étonnée, vouloit-on vous traiter si cruellement ? Il falloit donc que vous eussiez commis un crime énorme : Point du tout, répondit Bedreddin, c'étoit pour la chose du monde la plus bizarre & la plus ridicule. Tout mon crime étoit d'avoir vendu une Tarte à la crème, où je n'avois pas mis de poivre. Ah ! pour cela, dit Dame de Beauté en riant de toute sa force, il faut avouer qu'on vous faisoit une horrible injustice. Oh, Madame, repliqua t-il, ce n'est pas tout encore : pour cette maudite

Tarte à la crème où l'on me reprochoit de n'avoir pas mis de poivre, on avoit tout rompu & tout brisé dans ma boutique; on m'avoit lié avec des cordes, & enfermé dans une Caisse où j'étois si étroitement, qu'il me semble que je m'en sens encore. Enfin, on avoit fait venir un Charpentier, & on lui avoit commandé de dresser un poteau pour me prendre. Mais Dieu soit beni de ce que tout cela n'est qu'un ouvrage du sommeil,

Schéhérazade en cet endroit apercevant le jour, cessa de parler. Schahriar ne pût s'empêcher de rire de ce que Bedreddin Hassan avoit pris une chose réelle pour un songe. Il faut convenir, dit-il, que cela est très plaisant; & je suis persuadé que le lendemain le Visir Schemseddin Mohammed & sa Belle-Sœur s'en divertirent extrêmement. Sire, répondit la Sultane, c'est ce que j'aurai

Le jour qui paroïssoit, n'avoit pas encore dissipé son inquiétude, lorsque le Visir Schemseddin Mohammed son Oncle frapa à la porte, & entra presqu'en même tems pour lui donner le bon jour.

Bedreddin Hassan fut dans une surprise extrême de voir paroître subitement un homme qu'il connoissoit si bien, mais qui n'avoit plus l'air de ce Juge terrible qui avoit prononcé l'Arrêt de sa mort. Ah ! c'est donc vous, s'écria-t-il, qui m'avez traité si indignement & condamné à une mort qui me fait encore horreur, pour une Tarte à la crème où je n'avois pas mis de poivre. Le Visir se prit à rire ; & pour le tirer de peine, lui conta comment, par le ministère d'un Génie, car le recit du Bossu lui avoit fait soupçonner l'Avanture, il s'étoit trouvé chez lui, & avoit épousé sa Fille à la place du Palfrenier du Sultan : il lui apprit ensuite, que c'étoit par le Ca-

hier

hier écrit de la main de Noured-
din Ali qu'il avoit découvert qu'il
étoit son Neveu : & enfin il lui
dit qu'en conséquence de cette
découverte il étoit parti du Caire,
& étoit allé jusqu'à Balsora pour
le chercher & apprendre de ses
nouvelles. Mon cher Neveu,
ajôta-t-il en l'embrassant avec
beaucoup de tendresse, je vous
demande pardon de tout ce que
je vous ai fait souffrir depuis
que je vous ai reconnu. J'ai vou-
lu vous ramener chez moi avant
que de vous apprendre votre bon-
heur, que vous devez trouver
d'autant plus charmant, qu'il
vous a coûté plus de peines. Con-
solez-vous de toutes vos afflic-
tions par la joye de vous voir
rendu aux Personnes, qui vous
doivent être les plus chères. Pen-
dant que vous vous habillerez,
je vais avertir Madame votre
Mère qui est dans une grande
impatience de vous embrasser ;

58 *Les mille & une Nuits,*

je vous amènerai votre Fils que vous avez vû à Damas & pour qui vous vous êtes senti tant d'inclination sans le connoître.

Il n'y a pas de paroles assez énergiques pour bien exprimer quelle fut la joye de Bedreddin lors qu'il vit sa Mère & son Fils Agib. Ces trois Personnes ne cessoit de s'embrasser & de faire paroître tous les transports que le sang & la plus vive tendresse peuvent inspirer. La Mère dit les choses du monde les plus touchantes à Bedreddin : Elle lui parla de la douleur que lui avoit causé une si longue absence & de pleurs qu'elles avoit versez ; Le petit Agib, au lieu de fuir comme à Damas les embrassemens de son Père, ne se lassoit point de les recevoir, & Bedreddin Haffan partagé entre deux objets si dignes de son Amour, ne croyoit par leur pouvoir donner assez de marques de son affection.

Pen-

Pendant que ces choses se passoient chez Schemseddin Mohammed, ce Visir étoit allé au Palais rendre compte au Sultan de l'heureux succès de son Voyage. Le Sultan fut si charmé du recit de cette merveilleuse Histoire qu'il la fit écrire pour être conservée soigneusement dans les Archives du Royaume. Aussitôt que Schemseddin Mohammed fut de retour au logis, comme il avoit fait préparer un superbe Festin, il se mit a table avec sa Famille, & toute sa Maison passa la journée dans de grandes réjouissances.

Le Visir Giafar ayant ainsi achevé l'Histoire de Bedreddin Hassan, dit au Calife Haroun Al-raschid: Commandeur des Croisades, voila ce que j'avois à raconter à votre Majesté. Le Calife trouva cette Histoire si surprenante, qu'il accorda sans hésiter la grâce de l'Esclave Rihan

& pour consoler le jeune Homme de la douleur qu'il avoit de s'être privé lui même malheureusement d'une Femme qu'il aimoit beaucoup, ce Prince le maria avec une de ses Esclaves, le combla de biens, & le chérit jusqu'à sa mort..... Mais Sire, ajouta Schéhérazade remarquant que le jour commençoit à paroître, quelque agréable que soit l'Histoire que je viens de raconter, j'en fais une autre qui l'est encore davantage. Si votre Majesté souhaite de l'entendre la nuit prochaine, je suis assurée qu'elle en demeurera d'accord. Schahriar se leva sans rien dire; & fort incertain de ce qu'il avoit à faire. La bonne Sultane, dit il en lui-même, raconte de fort longues Histoires; & quand une fois elle en a commencé une, il n'y a pas moyen de refuser de l'entendre toute entière. Je ne sai si je ne devrois pas la faire mourir aujourd'hui:

d'huî; mais non: ne précipitons rien l'Histoire dont elle me fait fête, est peut-être encore plus divertissante que toutes celles qu'elle m'a racontées jusqu'ici; il ne faut pas que je me prive du plaisir de l'entendre; après qu'elle m'en aura fait le recit, j'ordonnerai sa mort.



CXXIII. NUIT.

DInarzade ne manqua pas de réveiller avant le jour la Sultane des Indes, laquelle après avoir demandé à Schahriar la permission de commencer l'Histoire, qu'elle avoit promis de raconter, prit ainsi la parole.



HISTOIRE

Du petit Bossu.

IL y avoit autre fois à Casgar, aux extrémitez de la grande Tartarie, un Tailleur qui avoit une très belle Femmes, qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit aimé de même. Un jour qu'il travailloit, un petit Bossu vint s'asseoir à l'entré de sa boutique, & se mit à chanter en jouant du Tambour de basque. Le Tailleur prit plaisir à l'entendre, & résolut de l'emmener dans sa Maison pour réjouir sa Femme; avec ses Chançons plaisantes, disoit il, il nous divertira tous deux ce soir. Il lui en fit la proposition, & le Bossu l'ayant acceptée, il ferma sa boutique & le mena chez lui.

Dès

Dès qu'ils y furent arrivez, la Femme du Tailleur qui avoit déjà mis le couvert, parce qu'il étoit tems de souper, servit un bon plat de poisson qu'elle avoit préparé. Ils se mirent tous trois à table; mais en mangeant, le Bossu avala par malheur une grosse arrête, ou un os dont il mourut en peu de momens, sans que le Tailleur & sa Femme y pussent remédier. Ils furent l'un & l'autre d'autant plus effrayez de cet accident, qu'il étoit arrivé chez eux, & qu'ils avoient sujet de craindre que si la Justice venoit à le savoir, on ne les punît comme des assassins. Le Mari néanmoins trouva un expédient pour se défaire du corps mort: il fit réflexion qu'il demeueroit dans le voisinage un Medecin Juif; & là-dessus ayant formé un projet, pour commencer à l'exécuter, sa Femme & lui prirent le Bossu, l'un par les pieds, l'autre, par la

tête,

tête & le portèrent jusqu'au logis du Médecin. Ils frapèrent à la porte, où aboutissoit un escalier très roide par où l'on montoit à la Chambre; une servante descend aussitôt, même sans lumière, ouvre & demande ce qu'ils souhaitent. Remontez, s'il vous plaît, répondit le Tailleur; & dites à votre Maître que nous lui amenons un Homme bien malade pour qu'il lui ordonne quelque remède. Tenez, ajouta-t-il, en lui mettant en main une pièce d'argent, donnez lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine. Pendant que la servante remonta pour faire part au Médecin Juif d'une si bonne nouvelle, le Tailleur & sa Femme portèrent promptement le corps du Bossu au haut de l'escalier, le laissèrent là, & retournèrent chez eux en diligence.

Cependant la servante ayant dit
au

au Médecin, qu'un Homme & & une Femme l'attendoient à la porte, & le prioient de descendre pour voir un malade qu'ils avoient amené, & lui ayant remis entre les mains l'argent quelle avoit recû, il se laissa transporter de joye; se voyant payé d'avance, il crut que c'étoit une bonne pratique qu'on lui amenoit, & qu'il ne falloit pas négliger. Prens vite de la lumière, dit il à la servante, & suis moi. En disant cela il s'avança vers l'escalier avec tant de précipitation qu'il n'attendit point qu'on éclairât, & venant à rencontrer le Bossu, il lui donna du pied dans les côtes si rudement qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier. Peu s'en fallut qu'il ne tombât & ne roulât avec lui. Aporte donc vite de la lumière, cria-t-il à la servante. Enfin, elle arriva; il descendit avec elle, & trouvant que ce qui avoit roulé étoit

étoit un homme mort, il fut tellement effrayé de ce spectacle, qu'il invoqua Moïse, Aaron, Josué, Esdras, & tous les autres Prophetes de sa Loi. Malheureux que je suis, disoit-il, pourquoi ai-je voulu descendre sans lumière ? J'ai achevé de tuer ce malade qu'on m'avoit amené. Je suis cause de sa mort; & si le bon Asne Esdras * ne vient à mon secours, je suis perdu; hélas, on va bien-tôt me tirer de chez moi comme un meurtrier.

Malgré le trouble qu'il l'agitoit, il ne laissa pas d'avoir la précaution de fermer sa porte, de peur que par hasard quelqu'un, venant à passer par la rue ne s'aperçût du malheur dont il se croyoit la cause. Il prit ensuite le

* L'Auteur Arabe se divertit ici aux dépens des Juifs: Cette Asne est celui que selon les Mahometans sert de monture à Esdras quand il vint de la captivité de Babylone à Jérusalem.

le cadavre, le porta dans la Chambre de sa Femme, qui fallit, à s'évanouir, quand elle le vit entrer avec cette fatale charge. Ah, c'est fait de nous, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps mort ! Nous perdrons indubitablement la vie, si nous le gardons jusqu'au jour. Quel malheur ! comment avez-vous donc fait pour tuer cet Homme ? Il ne s'agit point de cela, répartit le Juif ; il s'agit de trouver un remède à un mal si pressant.....

Mais, Sire, dit Schéhérazade, en l'interrompant en cet endroit, je ne fais pas de réflexion qu'il est jour. A ces mots Elle se tut, & la nuit suivante elle poursuivit de cette sorte l'Histoire du petit Bossu.



CXXIV. NUIT.

LE Médecin & sa Femme dé-
libérèrent ensemble sur le
moyen de se délivrer du corps
mort pendant la nuit. Le Mé-
decin eut beau rêver, il ne trouva
nul stratagème pour sortir d'em-
barras; mais sa Femme plus fer-
tile en inventions; dit: Il me
vient une pensée; portons ce ca-
davre sur la Terrasse de notre lo-
gis, & le jettons par la chemi-
née dans la Maison du Musul-
man notre voisin.

Ce Musulman étoit un des
Pourvoyeurs du Sultan: Il étoit
chargé du soin de fournir l'hui-
le, le beurre, & toute sorte de
graisses. Il avoit chez lui son
magasin où les rats & les souris
faisoient un grand dégât.

Le Médecin Juif ayant aprou-
vé

vé l'expédient proposé, la Femme & lui prirent le Bossu, le portèrent sur le toit de leur maison; & après lui avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la cheminée dans la Chambre du Pourvoyeur, si doucement qu'il demeura planté sur ses pieds contre le mur comme s'il eut été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, il retirèrent les cordes & le laissèrent dans l'attitude que je viens de dire. Ils étoient à peine descendus & rentrez dans leur Chambre, quand le Pourvoyeur entra dans la sienne. Il revenoit d'un Festin de Nôces auquel il avoit été invité ce jour-la, & il avoit une lanterne à la main. Il fut assez surpris de voir à la faveur de sa lumière un homme debout dans sa cheminée; mais comme il étoit naturellement courageux, & qu'il s'imagina que c'étoit un voleur, il se saisit d'un gros bâton avec
quoi

70 *Les mille & une Nuit,*
quoi courant droit au Bossu : Ah,
ah, lui dit il, je m'imaginois que
c'étoient les rats & les souris qui
mangeoient mon beurre & mes
graisses; c'est toi qui descend par
la cheminée pour me voler! Je
ne crois pas qu'il te reprenne ja-
mais envie d'y revenir. En ache-
vant ces mots, il frappe le Bossu,
& lui donne plusieurs coups de
bâton. Le cadavre tombe le nez
contre terre; le Pourvoyeur re-
double ses coups, mais remar-
quant enfin que le corps qu'il
frapa est sans mouvement, il
s'arrête pour le considérer. A-
lors voyant que c'étoit un cada-
vre, la crainte commença de suc-
céder à la colère. Qu'ai-je fait
misérable, dit-il? je viens d'as-
sommer un Homme: Ah, j'ai
porté trop loin ma vengeance!
Grand Dieu, si vous n'avez pitié
de moi c'est fait de ma vie?
Maudites soient mille fois les
graisses & les huiles qui sont cause
que

que j'ai commis une action si criminelle. Il demeura pâle & défait : Il croyoit déjà voir les Ministres de la Justice qui le traînoient au suplice, & il ne savoit quelle résolution il devoit prendre.

L'aurore qui paroissoit obligea Schéhérazade à mettre fin à son discours ; mais elle en reprit le fil sur la fin de la nuit suivante & dit au Sultan des Indes.



CXXV. NUIT.

SIre, le Pourvoyeur du Sultan de Casgar en frappant le Bossu n'avoit pas pris garde à sa Bosse : lorsqu'il s'en aperçût, il fit des imprécations contre lui : Maudit Bossu, s'écria-t-il, chien de Bossu, plutôt à Dieu que tu m'eusses volé toutes mes graisses, & que je ne t'eusse point trouvé
ici!

ici ! je ne serois pas dans l'embaras où je suis pour l'amour de toi & de ta vilaine Bosse. Etoiles qui brillez aux Cieux, ajoûta-t-il, n'ayez de la lumière que pour moi dans un danger si evident. En disant ces paroles il chargea le Bossu sur ses épaules, sortit de sa Chambre, alla jusqu'au bout de la rue, où l'ayant posé debout & apuyé contre une boutique, il reprit le chemin de sa Maison sans regarder derrière lui.

Quelques momens avant le jour. un Marchand Chrétien, qui étoit fort riche, & qui fournissoit au Palais du Sultan la plûpart des choses dont on y avoit besoin, après avoir passé la nuit en débauche, s'avisa de sortir de chez lui pour aller au Bain. Quoiqu'il fut yvre, il ne laissa pas de remarquer que la nuit étoit fort avancée, & qu'on alloit bientôt apeller à la Prière de la pointe du jour, c'est pourquoi précipitant
ses

ses pas, il se hâtoit d'arriver au bain, de peur que quelque Musulman en allant à la Mosquée, ne le rencontrât & ne le menât en prison, comme un yvrogne. Néanmoins quand il fut au bout de la ruë, il s'arrêta pour quelque bsoin contre la boutique où le Pourvoyeur du Sultan avoit mis le corps du Bossu, lequel venant à être ébranlé tomba sur le dos du Marchand, qui dans la pensée que c'étoit un voleur qui l'attaquoit, le renversa par terre d'un coup de poing qu'il lui déchargea sur la tête: il lui en donna beaucoup d'autres ensuite, & se mit à crier au voleur.

La Garde du quartier vint à ses cris, & voyant que c'étoit un Chrétien qui maltraitoit un Musulman (car le Bossu étoit de notre Religion) Quel sujet avez vous, lui dit-il, de maltraiter ainsi un Musulman? Il a voulu me voler, répondit le Mar-

74 *Les mille & une Nuit*,
chand, & il s'est jetté sur moi
pour me prendre à la gorge. Vous
vous êtes assez vangé, repliqua
la Garde en le tirant par le bras -
ôtez - vous de - là. En même tems
il tendit la main au Bossu pour
l'aider à se relever; mais remar-
quant qu'il étoit mort: Oh, ho,
poursuivit - il, c'est donc ainsi
qu'un Chrétien a la hardiesse
d'assassiner un Musulman! En a-
chevant ces mots il arrêta le
Chrétien, & le mena chez le
Lieutenant de Police, où on le
mit en prison jusqu'à - ce que le
Juge fut levé & en état d'inter-
roger l'accusé. Cependant le Mar-
chand Chrétien revint de son y-
vresse, & plus il faisoit de ré-
flexions sur son Avanture, moins
il pouvoit comprendre comment
de simples coups de poing avoient
été capables d'ôter la vie à un
homme.

Le Lieutenant de Police sur le
rapport du Garde, & ayant vû le

ca-

cadavre qu'on avoit apporté chez lui interroga le Marchand Chrétien qui ne put nier un crime qu'il n'avoit pas commis. Comme le Bossu appartenoit au Sultan, car c'étoit un de ses bouffons, le Lieutenant de Police ne voulût pas faire mourir le Chrétien sans avoir auparavant appris la volonté du Prince. Il alla au Palais pour cet effet rendre compte de ce qui se passoit au Sultan, qui lui dit, je n'ai point de grace à accorder à un Chrétien qui tué un Musulman, allez faites votre charge. Aces paroles le Juge de Police fit dresser une potence, envoya des Crieurs par la Ville pour publier qu'on alloit pendre un Chrétien qui avoit tué un Musulman.

Enfin, on tira le Marchand de prison, on l'amena au pied de la potence, & le bourreau après lui avoir attaché la corde au cou, alloit l'élever en l'air, lors que

76 *Les mille & une Nuit*,
le Pourvoyeur du Sultan fendant
la presse, s'avança en criant au
Bourreau: Attendez, ne vous
pressez pas; ce n'est pas lui qui
a commis le meurtre, c'est moi.
Le Lieutenant de Police qui
affistoit à l'exécution, se mit à
interroger le Pourvoyeur, qui
lui raconta de point en point de
quelle manière il avoit tué le Bos-
su, & il acheva en disant qu'il
avoit porté son corps à l'endroit
où le Marchand Chrétien l'avoit
trouvé. Vous alliez, ajouta-t-il,
faire mourir un innocent; puis
qu'il ne peut pas avoir tué un hom-
me qui n'étoit plus en vie. C'est
bien assez pour moi d'avoir assas-
siné un Musulman sans charger
encore ma conscience de la mort
d'un Chrétien qui n'est pas cri-
minel.

Le jour qui commençoit à pa-
roître empêcha Scheherazade de
poursuivre son discours: Mais elle
en reprit la suite sur la fin de la
nuit suivante.



CXXVI. NUIT.

Sire, dit-elle, le Pourvoyeur du Sultan de Casgars s'étant accusé lui même publiquement d'être l'auteur de la mort du Bossu, le Lieutenant de Police ne pût se dispenser de rendre Justice au Marchand. Laisse, dit-il, au Bourreau, laisse aller le Chrétien, & pend cet Homme à sa place puis qu'il est évident par sa propre confession qu'il est le coupable. Le Bourreau lâcha le Marchand, mit aussitôt la corde au cou du Pourvoyeur, & dans le tems qu'il l'alloit expédier, il entendit la voix du Medecin Juif, qui le prioit instamment de suspendre l'exécution. & se faisoit faire place pour se rendre au pié de la potence.

Quand il fut devant le Juge de

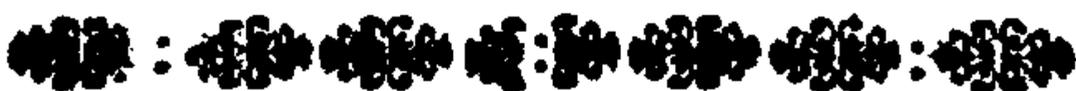
Police : Seigneur, lui dit-il, ce Musulman que vous voulez faire pendre n'a pas mérité la mort; c'est moi seul qui suis criminel. Hier pendant la nuit un Homme & une Femme que je ne connois pas, vinrent fraper à ma porte avec un malade qu'ils m'apportoient : ma Servante alla ouvrir sans lumière, & reçut d'eux une pièce d'argent, pour me venir dire de leur part de prendre la peine de descendre pour voir le malade. Pendant qu'elle me parloit, ils apportèrent le malade au haut de l'escalier, & puis disparurent. Je descendis sans attendre que ma Servante eût allumé une chandelle, & dans l'obscurité venant à donner du pied contre le malade, je le fis rouler jusqu'au bas de l'escalier. Enfin, je vis qu'il étoit mort, & que c'étoit le Musulman Bossu dont on veut aujourd'hui vanger le trépas. Nous prîmes le cadavre, ma.

Femme.

Femme & moi, nous le portâmes sur notre toit d'où nous patâmes sur celui du Pourvoyeur notre voisin que vous alliez faire mourir injustement, & nous le descendîmes dans la Chambre par la cheminée. Le Pourvoyeur l'ayant trouvé chez lui, l'a traité comme un voleur, l'a frappé & a crû l'avoir tué; mais cela n'est pas, comme vous le voyez par ma déposition. Je suis donc le seul auteur du meurtre, & quoi que je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expier mon crime, pour n'avoir pas à me reprocher la mort de deux Musulmans en souffrant que vous ôtiez la vie au Pourvoyeur du Sultan, dont je viens vous révéler l'innocence. Renvoyez-le donc, s'il vous plaît, & me mettez à sa place, puis que personne que moi n'est cause de la mort du Bossu.

La Sultane Schéhérazade fut obligée d'interrompre son récit

80 *Les mille & une Nuit*,
en cet endroit, parce qu'elle re-
marqua qu'il étoit jour. Schah-
riar se leva, & le lendemain ayant
témoigné qu'il fouhaitoit d'a-
prendre la suite de l'Histoire du
Bossu, Schéhérazade satisfit ainsi
sa curiosité.



CXXVII. NUIT.

Sire, dit-elle, dès que le Juge
de Police fut persuadé que le
Médecin Juif étoit le meurtrier,
il ordonna au Bourreau de se saisir
de sa personne, & de mettre en
liberté le Pourvoyeur du Sultan.
Le Médecin avoit déjà la corde
au cou, & alloit cesser de vivre,
quand on entendit la voix du
Tailleur, qui prioit le Bourreau
de ne pas passer plus avant, &
qui faisoit ranger le Peuple pour
s'avancer vers le Lieutenant de
Police, devant lequel étant ar-
rivé :

rivé : Seigneur, lui dit-il peu s'en est falu que vous n'avez fait perdre la vie à trois personnes innocentes ; mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, vous allez connoître le véritable assassin du Bossu. Si la mort doit être expiré par une autre, c'est par la mienne. Hier, vers la fin du jour, comme je travaillois dans ma boutique, & que j'étois en humeur de me réjouir, le Bossu à demi yvre arriva, & s'assit. Il chanta quelque tems, & je lui proposai de venir passer la soirée chez moi. Il y consentit & je l'emmenai. Nous nous mîmes à table, je lui servis un morceau de poisson ; en le mangeant, une arrête, ou un os s'arrêta dans son gosier, & quelque chose que nous pûmes faire, ma Femme & moi, pour le soulager, il mourut en peu de tems. Nous fumes fort affligez de sa mort, & de peur d'en être re-

pris, nous portâmes le cadavre à la porte du Médecin Juif. Je frappai, & je dis à la Servante qui vint ouvrir, de remonter promptement, & de prier son Maître de notre part de descendre pour voir un malade que nous lui amenions; & afin qu'il ne refusât pas de venir, je la chargeai de lui remettre en main propre une pièce d'argent que je lui donnai. Dès qu'elle fut remontée, je portai le Bossu au haut de l'escalier sur la première marche; & nous sortîmes aussitôt ma Femme & moi pour nous retirer chez nous. Le Médecin en voulant descendre fit rouler le Bossu, ce qui lui a fait croire qu'il étoit cause de sa mort: puisque cela est ainsi, ajouta-t-il, laissez aller le Médecin, & me faites mourir.

Le Lieutenant de Police & tout les Spectateurs ne pouvoient assez admirer les étranges événemens

mens dont la mort du Bossu avoit été suivie. Lâche donc le Médecin Juif, dit le Juge au Bourreau, & pend le Tailleur, puisqu'il confesse son crime. Il faut avouer que cette Histoire est bien extraordinaire, & qu'elle mérite d'être écrite en Lettres d'or. Le Bourreau ayant mis en liberté le Médecin, passa une corde au cou du Tailleur. Mais, Sire, dit Schéhérazade en s'interrompant en cet endroit, je voi qu'il est déjà jour; il faut, s'il vous plaît, remettre la suite de cette Histoire à demain. Le Sultan des Indes y consentit, & se leva pour aller à ses fonctions ordinaires.





CXXVIII. N U I T.

LA Sultane ayant été reveillée par sa Sœur, reprit ainsi la parole: Sire, pendant que le Bourreau se préparoit à pendre le Tailleur, le Sultan de Casgar qui ne pouvoit se passer long tems du Bossu son Bouffon, ayant demandé à le voir, un de ses Officiers lui dit: Sire, le Bossu dont votre Majesté est en peine, après s'être enyvré hier, s'échappa du Palais contre sa coûtume pour aller courir par la Ville, & il s'est trouvé mort ce matin. On a conduit devant le Juge de Police un homme accusé de l'avoir tué; & aussitôt le Juge a fait dresser une potence. Comme on alloit pendre l'accusé, un homme est arrivé, & après celui-là un autre qui s'accusent eux-mêmes

mêmes, & se déchargent l'un l'autre. Il y a long tems que cela dure, & le Lieutenant de Police est actuellement occupé à interroger un troisième Homme qui se dit le véritable assassin.

A ce discours le Sultan de Casgar, envoya un Huissier au lieu du suplice: Allez, lui dit-il; en toute diligence dire au Juge de Police qu'il m'amène incessamment les accusez; & qu'on m'apporte aussi le corps du pauvre Bossu, que je veux voir encore une fois. L'Huissier partit, & arrivant dans le tems que le Bourreau commençoit à tirer la corde pour pendre le Tailleur, il cria de toute sa force que l'on eût à suspendre l'exécution. Le Bourreau ayant reconnu l'Huissier nosa passer outre, & lâcha le Tailleur. Après cela l'Huissier ayant joint le Lieutenant de Police, lui déclara la volonté du Sultan. Le Juge obéit, prit le

le chemin du Palais avec le Tailleur, le Médecin Juif, le Pourvoyeur & le Marchand Chrétien, & fit porter par quatre de ses Gens le corps du Bossu.

Lorsqu'il furent tous devant le Sultan, le Juge de Police se prosterna aux pieds de ce Prince, & quand il fut relevé, lui raconta fidèlement tous ce qu'il savoit de l'Histoire du Bossu. Le Sultan la trouva si singulière qu'il ordonna à son Histoiresographe particulier de l'écrire avec toutes les circonstances; puis s'adressant à toutes les personnes qui étoient présentes: Avez-vous jamais, leur dit-il, rien entendu de plus surprenant que ce qui vient d'arriver à l'occasion du Bossu mon Bouffon? Le Marchand Chrétien après s'être prosterné jusqu'à toucher la terre de son front, prit alors la parole: Puissant Monarque, dit-il, je sais une Histoire plus étonnante que celle

eelle dont on vient de vous faire le recit : Je vais vous la raconter, si votre Majesté veut m'en donner la permission. Les circonstances en sont telles qu'il n'y a personne qui puisse les entendre sans être touché. Le Sultan lui permit de la dire, ce qu'il fit en ces termes.



HISTOIRE

*Que raconta le Marchand
Chrétien.*

Sire, avant que je m'engage dans le recit, que votre Majesté consent que je lui fasse, je lui ferai remarquer, s'il lui plaît, que je n'ai pas l'honneur d'être né dans un endroit qui relève de son Empire. Je suis étranger, natif du Caire en Egypte, Copte de Nation,

tion,

88 *Les mille & une Nuit*,
tion, & Chrétien de Religion.
Mon Père étoit Courretier, &
il avoit amassé des biens assez
considérables qu'il me laissa en
mourant. Je suivis son exem-
ple, & embrassai sa Profession.
Comme j'étois un jour au Caire
dans le logement public des
Marchands de toutes sortes de
grains, un jeune Marchand très
bien fait & proprement vêtu,
monté sur un âne, vient m'abor-
der. Il me salua, & ouvrant un
mouchoir où il y avoit un mon-
tre de sésame : combien vaut,
me dit-il, la grande mesure de
sésame de la qualité de celui que
vous voyez.

Schéherazade apercevant le
jour se tut en cet endroit : mais elle
reprit son discours la nuit suivan-
te, & dit au Sultant des Indes.



CXXIX. N U I T.

Sire, le Marchand Chrétien continuant de raconter au Sultan de Casgar l'Histoire qu'il venoit de commencer: J'examinai, dit-il, le sésame que le jeune Marchand me monroit, & je lui répondis qu'il valoit au prix courant cent dragmes d'argent la grande mesure. Voyez, me dit-il, les Marchands qui en voudroit pour ce prix-là, & venez jusqu'à la porte de la Victoire, ou vous verrez un khan séparé de toute autre habitation, je vous attendrai là. En disant ces paroles il partit, & me laissa la montre de sésame, que je fis voir à plusieurs Marchands de la Place, qui me dirent tous qu'ils en prendroient tant que je leur en voudrois donner à cent dix dragmes d'argent
la

la mesure, & à ce compte je trouvois à gagner avec eux dix dragmes par mesure. Flâté de ce profit, je me rendis à la porte de la Victoire, où le jeune Marchand m'attendoit. Il me mena dans son Magasin qui étoit plein de sésame. Il y en avoit cent cinquante grandes mesures que je fis mesurer & charger sur des ânes, & je les vendis cinq mille dragmes d'argent. De cette somme, me dit le jeune Homme, il y a cinq cent dragmes pour votre droit à dix par mesure. Je vous les accorde, & pour ce qui est du reste qui m'appartient, comme je n'en ai pas besoin présentement; retirez-le de vos Marchands, & me le gardez jusqu'à ce que j'aie vous le demander. Je lui répondis qu'il seroit prêt toutes les fois qu'il voudroit le venir prendre ou me l'envoyer demander. Je lui baisai la main en le quittant & me retira fort satisfait de sa générosité.

Je fus un mois sans le revoir : au bout de ce tems-là je vis paroître : où sont, me dit-il, les quatre mille cinq cent dragmes que vous me devez ? Elles sont toutes prêtes, lui répondis-je, & je vais vous les compter tout à l'heure. Comme il étoit monté sur son âne, je le priai de mettre pied à terre & de me faire l'honneur de manger un morceau avec moi avant que de les recevoir : Non, me dit-il, je ne puis descendre à présent : j'ai une affaire pressante qui m'appelle ici près, mais je vais revenir, & en repassant je prendrai mon argent que je vous prie de tenir prêt. Il disparut en achevant ces paroles. Je l'attendis ; mais ce fut inutilement, & il ne revient qu'un mois encore après. Voilà, dis-je en moi-même, un jeune Marchand qui a bien de la confiance en moi, de me laisser entre les mains, sans me connoître, une somme de quatre mille cinq

92 *Les mille & une Nuit,*
cinq cent dargmes d'argent; un
autre que lui n'en useroit pas ain-
si & craindroit que je ne la lui em-
portasse. Il revient à la fin du troi-
sième mois; il étoit encore mon-
té sur son âne: mais plus magni-
fiquement habillé que les autres
fois.

Schéhérazade voyant que le
jour commençoit à paroître, n'en
dit pas davantage cette nuit. Sur
la fin de la suivante elle pour-
suivit de cette manière en fai-
sant toujourns parler le Marchand
Chrétien au Sultau de Casgar.



CXXX. N U I T.

D'Abord que j'aperçus le jeu-
ne Marchand, j'allai au de-
vant de lui, je le conjurai de des-
cendre, & lui demandai s'il ne
vouloit donc pas que je lui comp-
tasse l'argent que j'avois à lui ce-
la

la ne presse pas, me répondit-il d'un air guai & content: Je fais qu'il est en bonne main; je viendrai le prendre quand j'aurai dépensé tout ce que j'ai & qu'il ne me restera plus autre chose. Adieu, ajouta-t-il, attendez-moi à la fin de la semaine. A ces mots il donna un coup à son âne, & je l'eus bien-tôt perdu de vue. Bon, dis-je en moi-même, il me dit de l'attendre à la fin de la semaine, & selon son discours, je ne le reverrai peut-être de long tems. Je vais cependant faire valoir son argent; ce sera un revenant bon pour moi.

Je ne me trompai pas dans ma conjecture: l'année se passa avant que j'entendisse parler du jeune Homme. Au bout de l'an il parut aussi richement vêtu - que la dernière fois; mais il me sembloit avoir quelque chose dans l'esprit. Je le suppliai de me faire l'honneur d'entrer chez moi. Je le veux
bien

bien pour cette fois, me répondit-il, mais à condition que vous ne ferez pas de dépense extraordinaire pour moi. Je ne ferai que ce qu'il vous plaira, repris-je, descendez donc de grace. Il mit pied à terre, & entra chez moi. Je donnai des ordres pour le regal que je voulois lui faire, & en attendant qu'on servît, nous commençâmes à nous entretenir. Quand le repas fut prêt, nous nous assimes à table. Dès le premier morceau je remarquai qu'il le prit de la main gauche, & je fus fort étonné de voir qu'il ne se servoit nullement de la droite. Je ne savois ce que j'en devois penser. Depuis que je connois ce Marchand, disois-je en moi-même, il m'a toujours paru très poli, seroit-il possible qu'il en usât ainsi par mépris pour moi ? Par quelle raison ne se sert-il pas de sa main droite ?

Le jour qui éclairoit l'apartement

mēt du Sultan des Indes ne permit pas à Schéhérazade de continuer cette Histoire ; mais elle en reprit la suite le lendemain, & dit à Schahriar.



CXXXI. N U I T,

Sire, le Marchand Chrétien étoit fort en peine de savoir pourquoi son hôte ne mangeoit que de la main gauche : Après le repas, dit-il, lors que mes gens eurent desservi, & se furent retirés, nous nous assimes tous deux sur un Sofa. Je presentai au jeune Homme d'une tablette excellente pour la bonne bouche, & il la prit encore de la main gauche ; Seigneur, lui dis-je alors, je vous supplie de me pardonner la liberté que je prends de vous demander d'où vient que vous ne vous servez pas de votre
main

main droite? vous y avez mal apparemment? Il fit un grand soupir au lieu de me répondre, & tirant son bras droit qu'il avoit tenu caché jusqu'alors sous la Robe, il me montra, qu'il avoit la main coupée, de quoi je fus extrêmement étonné. Vous avez été choqué sans doute, me dit-il, de me voir manger de la main gauche: mais jugez si j'ai pu faire autrement. Peut-on vous demander, repris-je par quel malheur vous avez perdu votre main droite; Il versa de larmes à cette demande; & après les avoir essuyées, il me conta son Histoire, comme je vais vous la raconter.

Vous saurez, me dit il, que je suis natif de Bagdad, Fils d'un Père riche & des plus distinguez de la Ville par sa qualité & par son rang. A peine étois-je entré dans le monde, que fréquentant des personnes qui avoient Voyage, & qui disoient des merveil-

le

les de l'Egypte & particulièrement du grand Caire, je fus frappé de leurs discours, & j'eus envie d'y faire un Voyage; mais mon Père vivoit encore, & il ne m'en auroit pas donné la permission. Il mourut enfin, & sa mort me laissant Maître de mes actions, je résolus d'aller au Caire. J'employai une très grosse somme d'argent en plusieurs sortes d'étoffes fines de Bagdad & de Mousfoul, & me mis en chemin.

En arrivant au Caire, j'allai descendre au Khan qu'on appelle le Khan de Mesrou; j'y pris un logement avec un Magasin dans lequel je fis mettre les balots, que j'avois apportés avec moi sur des Chameaux. Cela fait, j'entrai dans ma Chambre pour me reposer & me remettre de la fatigue du chemin, pendant que mes gens à qui j'avois donné de l'argent, allèrent acheter des vivres, & firent la Cuisine. Après le repas, j'allai voir

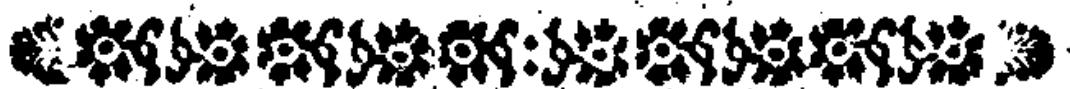
le Château, quelques Mosquées, les Places publiques, & d'autres endroits qui méritoient d'être vûs.

Le lendemain, je m'habillai proprement, & après avoir fait tirer de quelques-uns de mes ballots de très-belles & de très-riches étoffes, dans l'intention de les porter à un Bezestein * pour voir ce qu'on en offrirait, j'en chargeai quelques-uns de mes Esclaves, & me rendis au Bezestein des Circassiens. J'y fus bien-tôt environné d'une foule de Courtiers & de Crieurs, qui avoient été avertis de mon arrivée. Je partageai des essais d'étoffe entre plusieurs Crieurs, qui les allèrent crier, & faire voir dans tous le Bezestein, mais nul des Marchands n'en offrit que beaucoup moins que ce qu'elles me coûtoient d'achat & de frais de voiture. Cela me facha, & comme j'en

* Lieu public où se vendent des étoffes de soye, & autres marchandises précieuses.

j'en marquois mon ressentiment aux Crieurs: Si vous voulez nous en croire, me dirent-ils, nous vous enseignerons un moyen de ne rien perdre sur vos étoffes.

En cet endroit, Schéhérazade s'arrêta parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante elle reprit son discours de cette manière.



CXXXII. NUIT.

LE Marchand Chrétien parlant toujours au Sultan de Casgar: Les Courtiers & les Crieurs, me dit le jeune Homme, m'ayant promis de m'enseigner le moyen de ne pas prendre sur mes marchandises, je leur demandai ce qu'il falloit faire pour cela? Les distribuer à plusieurs Marchands, repartirent-ils; ils les vendront en détail, & deux fois la semaine, le Lundi & le Jeudi, vous irez recevoir l'argent qu'ils en au-
 É 2 ront

ront fait. Par là vous gagnerez au lieu de perdre, & les Marchands gagneront aussi quelque chose. Cependant, vous aurez la liberté de vous divertir, & de vous promener dans la Ville & sur le Nil.

Je suivis leur conseil, je les menai avec moi à mon Magasin, d'où je tirai toutes mes marchandises, & retournant au Bezestein, je les distribuai à differens Marchands qu'ils m'avoient indiquez comme les plus solvables, & qui me donnèrent un reçu en bonne forme, signé par des témoins, sous la condition que je ne leur demanderois rien le premier mois.

Mes affaires ainsi disposées, je n'eus l'esprit occupé d'autre chose que de plaisirs. Je contractai amitié avec diverses Personnes, à peu près de mon âge, qui avoient soin de me bien faire passer mon tems. Le premier mois s'étant écoulé je commençai à voir mes Marchands deux fois la semaine,

accompagné d'un Officier public pour examiner leurs Livres de vente, & d'un Changeur pour régler la bonté & la valeur des espèces qu'ils me comptoient; ainsi les jours de recette, quand je me retirois au Khan de Mesrour où j'étois logé, j'emportoais un bonne somme d'argent. Cela n'empêchoit pas que les autres jours de la semaine je n'allasse passer la matinée, tantôt chez un Marchand, & tantôt chez un autre; je me divertissois à m'entretenir avec eux, & à voir ce qui se passoit dans le Bezestein.

Un Lundi que j'étois assis dans la boutique d'un de ces Marchands, qui se nomment Bedredin, une Dame de condition, comme il étoit aisé de le connoître à son air, à son habillement, & par une Esclave fort proprement mise qui la suivoit, entra dans la même boutique & s'assit près de moi. Cet extérieur, joint

à une grace naturelle qui paroïssoit en tout ce qu'elle faisoit, me prevint en sa faveur, & me donna une grande envie de la mieux connoître que je ne faisois. Je ne sai si elle ne s'aperçut pas que je prenois plaisir à la regarder, & si mon attention ne lui plaisoit point; mais elle haussa le crespon qui lui descendoit sur le visage par dessus la mouffeline qui le cachoit, & me laissa voir de grands yeux noirs dont je fus charmé. Enfin, elle acheva de me rendre très amoureux d'elle, par le son agréable de sa voix, & par ses manières honnêtes & gracieuses, lorsqu'en saluant le Marchand, elle lui demanda des nouvelles de sa santé depuis, le tems qu'elle ne l'avoit vû.

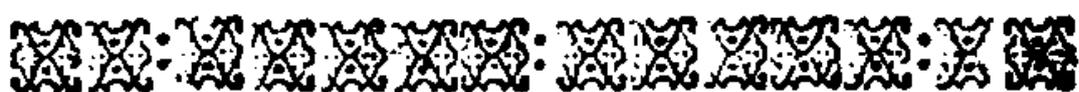
Après s'être entretenûë quelque tems avec lui de choses indifférentes, elle lui dit, qu'elle cherchoit une certaine étoffe à
fond,

fond d'or : qu'elle venoit à sa boutique, comme à celle qui étoit la mieux assortie de tout le Bezestein, & que s'il en avoit, il lui feroit un grand plaisir de lui en montrer. Bedreddin lui en montra plusieurs pièces, à l'une desquelles s'étant arrêtée & lui en ayant demandé le prix, il la lui laissa à onze cent dragmes d'argent. Je consens de vous en donner cette somme, lui dit-elle, je n'ai pas d'argent sur moi, mais j'espère que vous voudrez bien me faire crédit jusqu'à demain, & me permettre d'emporter l'étoffe; je ne manquerai pas de vous envoyer demain les onze cent dragmes dont nous convenons pour elle. Madame, lui répondit Bedreddin, je vous ferois crédit avec plaisir & vous laisserois emporter l'étoffe, si elle m'appartenoit; mais elle appartient à cet honnête jeune Homme que vous voyez, & c'est au-

jourd'hui un jour que je dois lui compter de l'argent. Hé! d'où vient, reprit la Dame fort étonnée, que vous en usez de cette sorte avec moi? N'ai-je pas coutume de venir à votre boutique? Et toutes les fois que j'ai acheté des étoffes, & que vous avez bien voulu que je les aye emportées sans les payer sur le champ; ai-je jamais manqué de vous envoyer de l'argent dès le lendemain? Le Marchand en demeura d'accord: il est vrai, Madame, répartit-il, mais j'ai besoin d'argent aujourd'hui. Hé bien, voilà votre étoffe, dit-elle, en la lui jettant: Que Dieu vous confonde, vous & tout ce qu'il y a de Marchands, vous êtes tous faits les uns comme les autres, vous n'avez aucun égard pour Personne. En achevant ces paroles elle se leva brusquement & sortit fort irritée contre Bedreddin.

La Schéhérazade voyant que
le

le jour paroissoit , cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière.



CXXXIII. NUIT.

LE Marchand Chrétien poursuivant son Histoire: Quand je vis, me dit le jeune Homme, que la Dame se retiroit, je sentis bien que mon cœur s'intéressoit pour elle, je la rappellai: Madame, lui dis-je, faites-moi la grace de revenir, peu être trouverai je moyen de vous contenter l'un & l'autre. Elle revint, en me disant que c'étoit pour l'amour de moi; Seigneur Bedreddin, dis-je alors au Marchand, combien dites-vous que vous voulez vendre cette étoffe qui m'appartient? Onze cent dragmes d'argent, répondit-il, je ne puis la donner à moins. Livrez-

106 *Les mille & une Nuit,*

la donc à cette Dame, repris-je, & qu'elle l'emporte. Je vous donne cent dragmes de profit, & je vais vous faire un billet de la somme, à prendre sur les autres marchandises que vous avez à moi. Effectivement je fis le billet, le signai, & le mis entre les mains de Bedreddin: Ensuite présentant l'étoffe à la Dame, vous pouvez l'emporter, Madame, lui dis-je. & quant à l'argent, vous me l'envoyerez demain ou un autre jour; ou bien je vous fais présent de l'étoffe, si vous voulez. Ce n'est pas comme je l'entens, reprit-elle; vous en usez avec moi d'une manière si honnête & si obligeante, que je serois indigne de paroître devant les hommes, si je ne vous en témoignoïs pas de la reconnoissance. Que Dieu, pour vous en récompenser, augmente vos biens, vous fasse vivre long tems après moi, vous ouvre la

porte

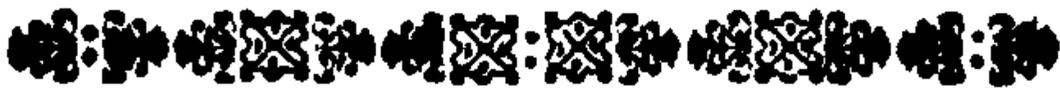
porte des Cieux à votre mort, & que toute la Ville publie votre générosité!

Ces paroles me donnèrent de la hardiesse : Madame, lui dis-je, laissez moi voir votre visage, pour prix de vous avoir fait plaisir, ce sera me payer avec usure. A ces mots, elle se tourna de mon côté, ôta la mouffeline qui lui couvrait visage, & offrit à mes yeux une beauté surprenante. J'en fus tellement frappé, que je ne pûs lui rien dire, pour lui exprimer ce que j'en pensois. Je ne me serois jamais lassé de la regarder, mais elle se recouvrit promptement le visage, de peur qu'on ne l'aperçut ; & apres avoir abaissé le crespon, elle prit la pièce d'étoffe, & s'éloigna de la boutique, où elle me laissa dans un état bien différent de celui où j'étois en y arrivant. Je demurai long tems dans un trouble, dans un desordre étrange. Avant que de qui-

ter le Marchand, je lui demandai s'il connoissoit la Dame : Oui, me répondit-il, elle est fille d'un Emir, qui lui a laissé en mourant des biens immenses.

Quand je fus de retour au Khan de Mesrour, mes gens me servirent à souper, mais il me fut impossible de manger. Je ne pûs même fermer l'œil de toute la nuit, qui me parut la plus longue de ma vie. Dès qu'il fut jour je me levai, dans l'espérance de revoir l'objet qui troubloit mon repos : & dans le dessein de lui plaire, je m'habillai plus proprement encore que le jour précédent. Je retournai à la boutique de Bedreddin.

Mais, Sire, dit Schéhérazade, le jour que je vois paroître m'empêche de continuer mon récit. Après avoir dit ces paroles, elle se tut, & la nuit suivante elle reprit sa narration en ces termes :



CXXXIV. N U I T.

Sire, le jeune Homme de Bagdad racontant ses Aventures au Marchand Chrétien: Il n'y avoit pas long tems, dit-il, que j'étois arrivé à la boutique de Bedredin, lorsque je vis venir la Dame suivie de son Esclave, & plus magnifiquement vêtûë que le jour d'auparavant. Elle ne regarda pas le Marchand, & s'adressant à moi seul: Seigneur, me dit-elle, vous voyez que je suis exacte à tenir la parole que je vous donnai hier. Je viens exprès pour vous apporter la somme dont vous voulûtes bien répondre pour moi sans me connoître, par une générosité que je n'oublierai jamais. Madame, lui répondis-je, il n'étoit pas besoin de vous presser si fort. J'étois sans inquiétude

110 *Les mille & une Nuit,*
de sur mon argent, & je suis
fâché de la peine que vous avez
prise. Il n'étoit pas juste, reprit-
elle, que j'abusasse de votre hon-
nêteté. En disant cela, elle me
mit l'argent entre les mains, &
s'assit près de moi.

Alors, profitant de l'occasion
que j'avois de l'entretenir, je lui
parlai de l'amour que je sentoie
pour elle : mais elle se leva &
me quitta brusquement, comme si
elle eût été fort offensée de la
déclaration que je venois de lui
faire. Je la suivis des yeux, tant
que je la pûs voir ; & dès que
je ne la vis plus, je pris congé
du Marchand, & fortis du Bezes-
tein, sans savoir où j'allois. Je
révois à cette Avanture, lorsque
je sentis qu'on me tiroit par der-
rière. Je me tournai aussitôt pour
voir ce que ce pouvoit être, &
je reconnus avec plaisir l'Esclave
de la Dame dont j'avois l'esprit
occupé. Ma Maîtresse, me dit-
elle,

elle, qui est cette jeune Personne, à qui vous venez de parler, dans la boutique d'un Marchand, voudroit bien vous dire un mot; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre. Je la suivis, & trouvai en effet la Maîtresse, qui m'attendoit dans la Boutique d'un Changeur où elle étoit assise.

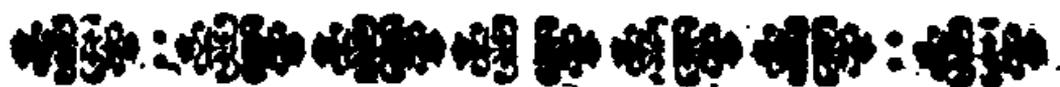
Elle me fit asseoir auprès d'elle, & prenant la parole: Mon cher Seigneur, me dit elle, ne foyez pas surpris que je vous aye quitté un peu brusquement. Je n'ai pas jugé à propos devant ce Marchand, de répondre favorablement à l'aveu que vous m'avez fait des sentimens que je vous ai inspirés. Mais bien loin de m'offenser, je confesse que je prenois plaisir à vous entendre, & je m'estime infiniment heureuse d'avoir pour Amant un Homme de votre mérite. Je ne sai quelle impression ma vûë a pû faire d'abord sur vous; mais pour moi
je

112 *Les mille & une Nuit,*

je puis vous assurer, qu'en vous voyant, je me suis senti de l'inclination pour vous. Depuis hier, je n'ai fait que penser aux choses que vous me dites, & mon empressement à vous venir chercher si matin, doit bien vous prouver que vous ne me déplaisez pas. Madame, repris-je, transporté d'amour & de joye, je ne pouvois rien entendre de plus agréable que ce que vous avez la bonté de me dire. On ne sauroit aimer avec plus de passion que je je vous aime, depuis l'heureux moment que vous parûtes à mes yeux, ils furent éblouis de tant de charmes, & mon cœur se rendit sans résistance. Ne perdons pas le tems en discours inutiles, interrompit-elle, je ne doute pas de votre sincérité, & vous serez bien-tôt persuadé de la mienne. Voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi, ou si vous souhaitez que j'aille chez vous?

Madame, lui répondis-je, je suis un Etranger logé dans un Khan, qui n'est pas un lieu propre à recevoir une Dame de votre rang & de votre mérite.

Schéhérazade alloit poursuivre, mais elle fut obligée d'interrompre son discours parce que le jour paroissoit. Le lendemain elle continua de cette sorte, en faisant toujours parler le jeune Homme de Bagdad.

**CXXXV. N U I T.**

IL est plus à propos, Madame, poursuivit-il, que vous ayez la bonté de m'enseigner votre demeure, j'aurai l'honneur de vous aller voir chez vous. La Dame y consentit: Il est dit-elle, Vendredi | après demain, venez ce jour-la, après la Prière du midi. Je demeure dans la rûë de
la.

la Dévotion. Vous n'avez qu'à demander la Maison d'Abon Schamma, surnommé Bercout, autrefois Chef des Emirs, vous me trouverez là. A ces mots nous nous séparâmes, & je passai le lendemain dans une grande impatience.

Le Vendredi, je me levai de bon matin, je pris le plus bel habit que j'eusse, avec une bourse où je mis cinquante pièces d'or; & monté sur un âne que j'avois retenu dès le jour précédent, je partis accompagné de l'homme qui me l'avoit loué. Quand nous fûmes arrivés dans la rue de la Dévotion, je dis au Maître de l'âne, de demander où étoit la Maison que je cherchois; on la lui enseigna, & il m'y mena. Je le payai bien & le renvoyai, en lui recommandant de bien remarquer la Maison où il me laissoit, & de ne pas manquer de m'y venir prendre le lendemain.

main matin, pour me ramener au Khan de Mesrour.

Je frappai à la porte, & aussitôt deux petites Esclaves blanches comme la neige & très proprement habillées, vinrent ouvrir. Entrez, s'il vous plaît, me dirent-elles, nôtre Maîtresse vous attend impatiemment. Il y a deux jours qu'elle ne cesse de parler de vous. J'entrai dans la cour, & vis un grand Pavillon élevé sur sept marches, & entouré d'une grille qui le séparoit d'un Jardin d'une beauté admirable. Outre les arbres qui ne servoient qu'à l'embellir & qu'à former de l'ombre, il y en avoit une infinité d'autres, chargez de toutes sortes de fruits. Je fus charmé du ramage d'un grand nombre d'Oiseaux, qui mêloient leurs chants au murmure d'un jet d'eau d'une hauteur prodigieuse, qu'on voyoit au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. D'ailleurs, ce
jet

116 *Les mille & une Nuit,*
jet d'eau étoit très agréable à
voir : quatre gros Dragons dorez
paroissoient aux angles du bassin
qui étoit en quarré, & ces Dra-
gons jettoient de l'eau plus claire
que le cristal de roche. Ce lieu
plein de délices, me donna une
haute idée de la conquête que
j'avois faite. Les deux petites Es-
claves me firent entrer dans un
Salon magnifiquement meublé, &
pendant que l'une courut avertir
sa Maitresse de mon arrivée, l'au-
tre demeura avec moi, & me fit
remarquer toutes les beautés du
Salon.

En achevant ces derniers mots,
Schéhérazade cessa de parler, à
cause qu'elle vit paroître le jour.
Schahriar se leva, fort curieux
d'apprendre, ce que feroit le jeune
Homme de Bagdad, dans le Salon
de la Dame du Caire. La Sul-
tane contenta le lendemain la cu-
riosité de ce Prince, en reprenant
ainsi cette Histoire.



CXXXVI. N U I T.

Sire, le Marchand Chrétien continuant de parler au Sultan de Casgar, poursuivit de cette manière: Je n'attendis pas long tems dans le Salon, me dit le jeune Homme; la Dame que j'aimois y arriva bien-tôt, fort parée de Perles & de Diamans, mais plus brillante encore par l'éclat de ses yeux, que par celui de ses Pierreries. Sa taille qui n'étoit plus cachée par son habillement de Ville, me parut la plus fine & la plus avantageuse du monde. Je ne vous parlerai point de la joye que nous eûmes de nous revoir; car c'est une chose que je ne pourrois que foiblement exprimer. Je vous dirai seulement qu'après les premiers Complimens, nous nous affimes
tous

118. *Les mille & une Nuit*,
tous deux sur un Sofa, où nous
nous entretenmes avec toute la
satisfaction imaginable. On nous
servit ensuite les mets les plus
délicats & les plus exquis. Nous
nous mîmes à table, & après le
repas, nous recommençâmes à
nous entretenir jusqu'à la nuit.
Alors on nous apporta d'excellent
Vin, & des Fruits propres à ex-
citer à boire, & nous bûmes au
son des Instrumens que les Es-
claves accompagnèrent de leurs
voix. La Dame du logis chan-
ta elle-même, & acheva, par
ses Chançons, de m'attendrir &
de me rendre le plus passionné de
tous les Amans. Enfin, je passai
la nuit à goûter toutes sortes de
plaisirs.

Le lendemain matin, après a-
voir mis adroitement sous le che-
vet du lit la bourse & les cin-
quante pièces d'or que j'avois a-
portées, je dis adieu à la Da-
me, qui me demanda quand je
la

la reverrois : Madame, lui répondis-je, je vous promets de revenir ce soir. Elle parut ravie de ma réponse, me conduisit jusqu'à la porte, & en nous séparant elle me conjura de tenir ma promesse.

Le même Homme qui m'avoit amené, m'attendoit avec son âne. Je montai dessus, & revins au Khan de Mesrour. En renvoyant l'Homme, je lui dis que je ne le payois pas, afin qu'il me vint reprendre l'après-dînée à l'heure que je lui marquai.

D'abord que je fus de retour dans mon logement, mon premier soin fut de faire acheter un bon agneau, & plusieurs sortes de gâteaux, que j'envoyai à la Dame par un Porteur. Je m'occupai ensuite d'affaires sérieuses, jusqu'à-ce que le Maître de l'âne fut arrivé. Alors je partis avec lui & me rendis chez la Dame, qui me reçût avec autant de joye que le jour précédent, & me fit un

120 *Les mille & une Nuit,*
un régal aussi magnifique que le
premier.

En la quittant le lendemain, je
lui laissai encore une bourse de
cinquante pièces d'or, & je re-
vins au Khan de Mesrou. A
ces mots Schéhérazade ayant a-
perçû le jour, en avertit le Sul-
tan des Indes, qui se leva sans
lui rien dire. Sur la fin de la nuit
suivante, elle reprit ainsi la suite
de l'Histoire commencée.

* * * * *

CXXXVII. N U I T.

LE marchand Chrétien parlant
toujours au Sultan de Casgar :
Le jeune Homme de Bagdad, dit-
il, poursuivit son Histoire dans
ces termes : Je continuai de voir
la Dame tous les jours, & de lui
laisser chaque fois une bourse de
cinquante pièces d'or ; & cela dura
ju'qu'à ce que les Marchands à
qui j'avois donné mes Marchan-
dises

dises à vendre, & que je voyois régulièrement deux fois la semaine, ne me dûrent plus rien: enfin je me trouvai fans argent, & fans espérance d'en avoir.

Dans cet état affreux & prêt à m'abandonner à mon désespoir, je sortis du Khan sans savoir ce que je faisois, & m'en allai du côté du Château, où il y avoit un grand nombre de Peuple assemblé pour voir un spectacle que donnoit le Sultan d'Egypte. Lorsque je fus arrivé dans le lieu où étoit tout ce monde, je me mêlai parmi la foule, & me trouvai par hazard près d'un Cavalier bien monté & fort proprement habillé, qui avoit à l'arçon de sa selle un sac à demi ouvert, d'où sortoit un cordon de soye verte. En mettant la main sur le sac, je jugeai que le cordon devoit être celui d'une bourse qui y étoit dedans. Pendant que je faisois ce jugement, il passa de l'au-

122 *Les mille & une Nuit*,
tre côté du Cavalier un Porteur
chargé de bois; & il passa si près,
que le Cavalier fut obligé de se
tourner vers lui, pour empêcher
que le bois ne touchât & ne dé-
chirât son habit. En ce moment
le demon me tenta: je pris le cor-
don d'une main, & m'aidant de
l'autre à élargir le sac, je tirai
la bourse sans que personne s'en
aperçût. Elle étoit pesante, &
je ne doutai point qu'il n'y eût
dedans de l'or ou de l'argent.

Quand le Porteur fut passé,
le Cavalier, qui avoit aparemment
quelque soupçon de ce que j'a-
vois fait, pendant qu'il avoit eu
la tête tournée, mit aussitôt la
main dans son sac; & n'y trou-
vant pas sa bourse, me donna
un si grand coup de sa hache
d'armes, qu'il me renversa par
terre. Tous ceux qui furent
témoins de cette violence en fu-
rent touchés; & quelques - uns
mirent la main sur la bride du
Che-

Cheval pour arrêter le Cavalier, & lui demander pour quel sujet il m'avoit frappé, & s'il lui étoit permis de maltraiter ainsi un Musulman ? De quoi vous mêlez-vous ? leur répondit - il d'un ton brusque, je ne l'ai pas fait sans raison, c'est un voleur. A ces paroles il me releva, & à mon air, chacun prenant mon parti, s'écria qu'il étoit un menteur, qu'il n'étoit pas croyable qu'un jeune Homme tel que moi, eût commis la méchante action qu'il m'imputoit : enfin ils soutenoient que j'étois innocent, & tandis qu'ils retenoient son Cheval, pour favoriser mon évafion, par malheur pour moi, le Lieutenant de Police suivi de ses gens, passa par-là : Voyant tant de monde assemblé autour du Cavalier & de moi, il s'aprocha & demanda ce qui étoit arrivé. Il n'y eût personne qui n'accusât le Cavalier

124 *Les mille & une Nuits,*
de m'avoir maltraité injustement,
sous prétexte de l'avoir volé.

Le Lieutenant de Police ne s'arrêta pas à tout ce qu'on lui disoit. Il demanda au Cavalier s'il ne soupçonnoit pas quelqu'autre que moi de l'avoir volé? Le Cavalier répondit que non, & lui dit les raisons qu'il avoit de croire qu'il ne se trompoit pas dans ses soupçons. Le Lieutenant de Police après l'avoir écouté, ordonna à ses Gens de m'arrêter & de me fouiller, ce qu'ils se mirent en devoir d'exécuter aussitôt; & l'un d'entr'eux m'ayant ôté la bourse, la montra publiquement. Je ne pus soutenir cette honte; j'en tombai évanoui. Le Lieutenant de Police se fit apporter la bourse.

Mais, Sire, voila le jour, dit Schéhérazade en se reprenant, si votre Majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la suite de cette Histoire.

Schah-

Schahriar qui n'avoit pas un autre dessein, se leva sans lui répondre, & alla remplir ses devoirs.



CXXXVIII. N U I T.

SUR la fin de la nuit suivante, la Sultane adressa ainsi la parole à Schahriar: Sire, le jeune Homme de Bagdad poursuivant son Histoire: Lorsque le Lieutenant de Police, dit-il, eut la Bourse entre les mains, il demanda au Cavalier si elle étoit à lui, & combien il y avoit mis d'argent? Le Cavalier la reconnut pour celle qui lui avoit été prise, & assura qu'il y avoit dedans vingt sequins. Le Juge l'ouvrit, & après y avoir effectivement trouvé vingt sequins, il la lui rendit. Aussitôt il me fit venir devant lui: Jeune Homme, me dit-il, avouez-moi la vérité.

Est-ce vous qui avez pris la Bourse de ce Cavalier ? n'attendez pas que j'emploie les tourmens pour vous le faire confesser. Alors baissant les yeux, je dis en moi-même : si je nie le fait, la Bourse dont on m'a trouvé saisi, me fera passer pour un menteur ; ainsi pour éviter un double châ-timent, je levai la tête & confessai que c'étoit moi. Je n'eus pas plutôt fait cet aveu, que le Lieutenant de Police, après avoir pris des témoins, commanda qu'on me coupât la main, & la Sentence fut exécutée sur le champ, ce qui excita la pitié de tous les Spectateurs : je remarquai même sur le visage du Cavalier qu'il n'en étoit pas moins touché que les autres. Le Lieutenant de Police vouloit encore me faire couper un pied ; mais je suppliai le Cavalier de demander ma grace ; il la demanda, & l'obtint.

Lorsque le Juge eut passé son chemin,

chemin, le Cavalier s'aprocha de moi: Je vois bien, me dit-il, en me présentant la Bourse, que c'est la nécessité qui vous a fait faire une action si honteuse, & si indigne d'un jeune Homme aussi bien fait que vous; mais tenez voila cette Bourse fatale, je vous la donne, & je suis très fâché du malheur qui vous est arrivé. En achevant ces paroles il me quita, & comme j'étois très foible à cause du sang que j'avois perdu, quelques honnêtes gens du quartier eurent la charité de me faire entrer chez eux, & de me faire boire un verre de vin. Ils pansèrent aussi mon bras, & mirent ma main dans un linge, que j'emportai avec moi attachée à ma ceinture.

Quand je serois retourné au Khan de Mesrou dans ce triste état, je n'y aurois pas trouvé le secours dont j'avois besoin. C'étoit aussi hazarder beaucoup que d'al-

ler me présenter à la jeune Dame : elle ne voudra peut-être plus me voir, disois-je, lorsqu'elle aura appris mon infamie. Je ne laissai pas néanmoins de prendre ce parti ; & afin que le monde qui me suivait se lassât de m'accompagner, je marchai par plusieurs rues détournées, & me rendis enfin chez la Dame où j'arrivai si foible & si fatigué, que je me jettai sur un Sofa le bras droit sous ma robe, car je me gardai bien de le faire voir.

Cependant, la Dame avertie de mon arrivée & du mal que je souffrois, vint avec empressement, & me voyant pâle & défait : Ma chère ame, me dit-elle, qu'avez-vous donc ? je dissimulai, Madame, lui répondis-je, c'est un grand mal de tête qui me tourmente. Elle en parut très affligée : affeyez-vous, reprit-elle, car je m'étois levé pour la recevoir ; dites-moi comment cela

vous est venu? vous vous portiez si bien la dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir? Il y a quelque'autre chose que vous me cachez; aprenez moi ce que c'est? Comme je gardois le silence, & qu'au lieu de répondre, les larmes couloient de mes yeux: je ne comprends pas, dit-elle, ce qui peut vous affliger; vous en aurois-je donné quelque sujet sans y penser? & venez-vous ici exprès pour m'annoncer que vous ne m'aimez plus? Ce n'est point cela, Madame, lui répartis-je en soupirant, & un soupçon si injuste augmente encore mon mal.

Je ne pouvois me résoudre, à lui en déclarer la véritable cause. La nuit étant venüe, on servit le souper: elle me pria de manger; mais ne pouvant me servir que de la main gauche, je la suppliai de m'en dispenser, m'excusant sur ce que je n'avois nul appétit. Vous en aurez, me dit-elle,
F s quand

quand vous m'aurez decouvert ce que vous me cachez avec tant d'opiniâreté, votre dégoût, sans doute, ne vient que de la peine que vous avez à vous y déterminer. Hélas! Madame, repris-je, il faudra bien enfin que je m'y détermine. Je n'eus pas prononcé ces paroles, qu'elle me versa à boire, & me présentant la tasse: prenez, dit-elle, & bûvez, cela vous donnera du courage; j'avançaï donc la main gauche, & pris la tasse.

A ces mots Schéhérazade apercevant le jour cessa de parler; mais la nuit suivante elle poursuivit son discours de cette manière.



CXXXIX. NUIT.

Lorsque j'eus la tasse à la main, dit le jeune Homme, je redoublai mes pleurs, & pouffai de
de

de nouveaux soupirs. Qu'avez-vous donc à soupirer & à pleurer si amèrement? me dit alors la Dame, & pourquoi prenez-vous la tasse de la main gauche plutôt que de la main droite? Ah, Madame, lui répondis-je, excusez-moi, je vous en conjure; c'est que j'ai une tumeur à la main droite. Montrez-moi cette tumeur, repliqua-t-elle, je la veux percer. Je m'en excusai, en disant qu'elle n'étoit pas encore en état de l'être, & je vuidai toute la tasse qui étoit très grande. Les vapeurs du Vin, ma lassitude, & l'abattement où j'étois meurent bientôt assoupi, & je dormis d'un profond sommeil, qui dura jusqu'au lendemain.

Pendant ce tems-là, la Dame voulant savoir quel mal j'avois à la main droite, leva ma robe qui la cachoit; & vit avec tout l'étonnement que vous pouvez penser qu'elle étoit coupée, & que je

l'avois aportée dans un linge. Elle comprit d'abord sans peine, pourquoi j'avois tant résisté aux pressantes instances qu'elle m'avoit faites, & elle passa la nuit à s'affliger de ma disgrâce, ne doutant pas qu'elle ne me fût arrivée pour l'amour d'elle.

A mon réveil, je remarquai fort bien sur son visage, qu'elle étoit saisie d'une vive douleur. Néanmoins pour ne me pas chagriner elle ne me parla de rien. Elle me fit servir un consommé de volaille, qu'on m'avoit préparé par son ordre, & me fit manger & boire, pour me donner, disoit-elle, les forces dont j'avois besoin. Après cela je voulus prendre congé d'elle; je ne souffrirai pas, dit-elle, que vous sortiez d'ici. Quoi que vous ne m'en disiez rien, je suis persuadée que je suis la cause du malheur que vous vous êtes attiré. La douleur que j'en ai ne me laissera

fera pas vivre long tems ; mais avant que je meure, il faut que j'exécute un dessein que je médite en votre faveur. En disant cela, elle fit appeler un Officier de Justice & des Témoins, & me fit dresser une Donation de tous ses biens. Après qu'elle eût renvoyé tous ces gens, satisfaits de leurs peines, elle ouvrit un grand coffre où étoient toutes les bourses dont je lui avois fait présent depuis le commencement de nos Amours. Elles sont toutes entières me dit-elle, je n'ai pas touché à une seule : Tenez voila la clef du coffre, vous en êtes le Maître. Je la remerciai de sa générosité, & de sa bonté. Je compte pour rien, reprit-elle, ce que je viens de faire pour vous ; & je ne serai pas contente que je ne meure encore pour vous témoigner combien je vous aime. Je la conjurai par tout ce que l'Amour a de plus puissant, d'abandonner une ré-

solution si funeste ; mais je ne pûs l'en détourner, & le chagrin de me voir manchot, lui causa une maladie de cinq ou six semaines, dont elle mourut.

Après avoir regretté sa mort autant que je le devois, je me mis en possession de tous ses biens, qu'elle m'avoit fait connoître, & le scame que vous avez pris la peine de vendre pour moi en faisoit une partie.

Schéhérazade vouloit continuer sa narration ; mais le jour qui paroissoit l'en empêcha. La nuit suivante elle reprit ainsi le fil de son discours.



CXL. N U I T.

LE jeune Homme de Bagdad, acheva de raconter son Histoire de cette sorte au Marchand Chrétien : Ce que vous venez
d'en

d'entendre, poursuivit il, doit m'excuser auprès de vous d'avoir mangé de la main gauche. Je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donné pour moi. Je ne puis assez reconnoître votre fidélité, & comme j'ai, Dieu merci, assez de bien, quoi que j'en aye dépensé beaucoup, je vous prie de vouloir accepter le présent que je vous fais de la somme que vous me devez. Outre cela, j'ai une proposition à vous faire: ne pouvant plus demeurer davantage au Caire, après l'affaire que je viens de vous conter, je suis résolu d'en partir pour n'y revenir jamais. Si vous voulez me tenir Compagnie, nous négocierons ensemble, & nous partagerons également le gain que nous ferons.

Quand le jeune Homme de Bagdad eut achevé son Histoire, dit le Marchand Chrétien, je le remerciai le mieux qu'il me fut possible.

possible du présent qu'il me faisoit, & quant à la proposition de voyager avec lui, je lui dis, que je l'acceptois tres volontiers, en l'assurant que ses intérêts me seroient toujourns aussi chers que les miens.

Nous primes jour pour notre départ, & lorsqu'il fut arrivé, nous nous mîmes en chemin. Nous avans passé par la Syrie & par la Mésopotamie, traversé toute la Perse, où après nous être arrêtez dans plusieurs Villes, nous sommes enfin venus, Sire, jusqu'à votre Capitale. Au bout de quelque tems, le jeune Homme m'ayant témoigné qu'il avoit dessein de repasser dans la Perse & de s'y établir, nous fîmes nos comptes, & nous nous séparâmes tres satisfaits l'un de l'autre. Il partit, & moi, Sire, je suis resté dans cette Ville où j'ai l'honneur d'être au service de votre Majesté. Voila l'Histoire que

que j'avois à vous raconter, ne la trouvez-vous pas plus surprenante que celle du Bossu?

Le Sultan de Casgar se mit en colère contre le Marchand Chrétien: Tu es bien hardi, lui dit-il, d'oser me faire le récit d'une Histoire si peu digne de mon attention, & de la comparer à celle du Bossu. Peux-tu te flatter de me persuader, que les fades Aventures d'un jeune débauché, sont plus admirables que celles de mon Bouffon? je vais vous faire pendre tous quatre pour vanger sa mort.

A ces paroles le Pourvoyeur effrayé se jeta aux pieds du Sultan: Sire, dit-il, je supplie votre Majesté de suspendre sa juste colère, de m'écouter, & de nous faire grace à tous quatre, si l'Histoire que je vais conter à votre Majesté, est plus belle que celle du Bossu. Je t'accorde ce que tu me demandes, répondit le Sultan, parle.

138 *Les mille & une Nuit,*
parle. Le Pourvoyeur prit alors
la parole & dit.



HISTOIRE

*Racontée par le Pourvoyeur du
Sultan d Casgar.*

Sire, une Personne de considération m'invita hier aux Noces d'une de ses Filles. Je ne manquai pas de me rendre chez lui sur le soir à l'heure marquée, & je me trouvai dans une Assemblée de Docteurs, d'Officiers de Justice, & d'autre Personnes des plus distinguées de cette Ville. Après les Cérémonies, on servit un Festin magnifique, on se mit à table, & chacun mangea de ce qu'il trouva le plus à son goût. Il y avoit entr'autres choses, une entrée accommodée avec de l'ail, qui étoit excellente, & dont
tout

tout le monde vouloit avoir ; & comme nous remarquâmes qu'un des Convives ne s'empressoit pas d'en manger quoi qu'elle fût devant lui, nous l'invitâmes à mettre la main au plat, & à nous imiter. Il nous conjura de ne le point presser là-dessus : Je me garderai bien, nous dit-il, de toucher à un ragoût où il y aura de l'ail ; je n'ai point oublié ce qu'il m'en coûte pour en avoir goûté autrefois. Nous le priâmes de nous raconter ce qui lui avoit causé une si grande aversion pour l'ail ; mais sans lui donner le tems de nous répondre : Est-ce ainsi, lui dit le Maître de la Maison, que vous faites honneur à ma table ? Ce ragoût est délicieux ; ne prétendez pas vous exempter d'en manger ; il faut que vous me fassiez cette grace comme les autres. Seigneur, lui repartit le Convive, qui étoit un Marchand de Bagdad, ne croyez pas que j'en use

140 *Les mille & une Nuit,*
use ainsi par une fausse délicatesse ;
je veux bien vous obéir si vous le
voulez absolument ; mais ce sera à
condition qu'après en avoir man-
gé, je me laverai, s'il vous plaît ;
les mains quarante fois avec de
l'Alcali *, quarante autres fois a-
vec de la cendre de la même plan-
te, & autant de fois avec du sa-
von : Vous ne trouverez pas mau-
vais que j'en use ainsi, pour ne pas
contrevenir au serment que j'ai
fait, de ne manger jamais de ra-
goût à l'ail, qu'à cette condition.

En achevant ces paroles, Sché-
hérazade voyant paroître le jour,
se tut, & Schahriar se leva, fort
curieux de savoir, pourquoi ce
Marchand avoit juré de se laver
six-vingt fois après avoir mangé
d'un ragoût à l'ail. La Sultane,
contenta sa curiosité de cette sor-
te, sur la fin de la nuit suivanté.

CXLI.

• • C'est de la Soude en François.



CXLI. NUIT.

LE Pourvoyeur parlant au Sultan de Casgar: Le Maître du logis, poursuivit-il, ne voulant pas dispenser le Marchand de manger du ragoût à l'ail, commanda à ses gens de tenir prêt un bassin & de l'eau avec de l'Alcali, de la cendre de la même plante, & du savon, afin que le Marchand se lavat autant de fois qu'il lui plairoit. Après avoir donné cet ordre, il s'adressa au Marchand: faites donc comme nous, lui dit-il, & mangez. L'Alcali, la cendre de la même plante, & le savon, ne vous manqueront pas.

Le Marchand, comme en colère de la violence qu'on lui faisoit, avança la main, prit un morceau qu'il porta en tremblant à sa bouche, & le mangea avec une répugnance

pugnance dont nous fûmes tous fort étonnez. Mais ce qui nous surprit davantage, nous remarquâmes qu'il n'avoit que quatre doigts & point de pouce, & personne jusques-là ne s'en étoit encore aperçû, quoi qu'il eût déjà mangé d'autres mets. Le Maître de la Maison prit aussitôt la parole: Vous n'avez point de pouce, lui dit-il, par quel accident l'avez-vous perdu? il faut que ce soit à quelque occasion, dont vous ferez plaisir à la Compagnie de l'entretenir. Seigneur, répondit-il, ce n'est pas seulement à la main droite que je n'ai point de pouce, je n'en ai pas aussi à la gauche. En même tems il avança la main gauche, & nous fit voir que ce qu'il nous disoit étoit véritable. Ce n'est pas tout encore, ajouta-t-il, le pouce me manque de même à l'un & à l'autre pied, & vous pouvez m'en croire. Je suis estropié de cette

manière par une Avanture inouïe, que je ne refuse pas de vous raconter, si vous voulez bien avoir la patience de l'entendre. Elle ne vous causera pas moins d'étonnement qu'elle vous fera de pitié. Mais permettez-moi de me laver les mains auparavant. A ces mots il se leva de table, & auprès s'être lavé les mains fix-vingt fois, il revint prendre sa place, & nous fit le recit de son Histoire dans ces termes.

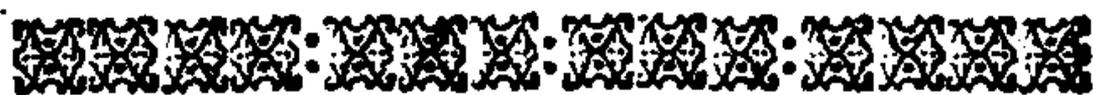
Vous saurez, mes Seigneurs, que sous le règne du Calife Haroun Alraschid, mon Père vivoit à Bagdad où je suis né, & passoit pour un des plus riches Marchands de la Ville. Mais comme c'étoit un homme attaché à ses plaisirs, qui aimoit la débauche, & négligeoit le soin de ses affaires, au lieu de recueillir de grands biens à sa mort, j'eus besoin de toute l'économie imaginable, pour acqui-
ter

144 *Les mille & une Nuit,*
ter les dettes qu'il avoit laissées.
Je vins pourtant à bout de les
payer toutes, & par mes soins
ma petite fortune commença de
prendre une face assez riante.

Un matin que j'ouvris ma
boutique, une Dame montée sur
une Mule, accompagnée d'un
Eunuque, & suivie de deux Es-
claves, passa près de ma porte
& s'arrêta. Elle mit pied à ter-
re à l'aide de l'Eunuque, qui
lui prêta la main, & qui lui dit :
Madame, je vous l'avois bien
dit, que vous veniez de trop
bonne heure; vous voyez qu'il
n'y a encore personne au Be-
zestein; & si vous aviez voulu
me croire, vous vous seriez é-
pargné la peine que vous aurez
d'attendre. Elle regarda de tou-
tes parts, & voyant en effet
qu'il n'y avoit pas d'autres bou-
tiques ouvertes que la mienne,
elle s'en aprocha en me saluant,
& me pria de lui permettre
qu'el-

qu'elle s'y reposât en attendant que les autres Marchands arrivassent. Je répondis à son compliment comme je devois.

Schéhérazade n'en seroit pas demeurée en cet endroit, si le jour qu'elle vit paroître ne lui eût imposé silence. Le Sultan des Indes qui souhaitoit d'entendre la suite de cette Histoire, attendit avec impatience la nuit suivante.



CXLII. NUIT.

LA Sultane ayant été réveillée par sa Sœur Dinarzade, adressa la parole au Sultan: Sire, dit-elle, le Marchand continua de cette sorte le recit qu'il avoit commencé: Le Dame s'assit dans ma boutique, & remarquant qu'il n'y avoit Personne que l'Eunuque & moi dans tout le Bezestein, elle se decouvrit le visage pour

prendre l'air. Je n'ai jamais rien vû de si beau : la voir & l'aimer passionnément ce fut la même chose pour moi. J'eus toujours les yeux attachez sur elle ; Il me parut que mon attention ne lui étoit pas desagréable, car elle me donna tout le tems de la regarder à mon aise, & elle ne se couvrit le visage que lorsque la crainte d'être aperçûë l'y obligea.

Après qu'elle se fût remise au même état qu'auparavant, elle me dit, qu'elle cherchoit plusieurs sortes d'étoffes des plus belles & des plus riches qu'elle me nomma, & elle me demanda si j'en avois. Hélas ! Madame, lui répondis-je, je suis un jeune Marchand, qui ne fais que commencer à m'établir. Je ne suis pas encore assez riche pour faire un si grand négoce ; & c'est une mortification pour moi, de n'avoir rien à vous présenter, de ce qui vous a fait venir au Bézestein : mais pour vous épar-

épargner la peine d'aller de boutique en boutique, d'abord que les Marchands seront venus, j'irai, si vous le trouvez bon, prendre chez eux tout ce que vous souhaitez, ils m'en diront le prix au juste, & sans aller plus loin vous ferez ici vos emplettes. Elle y consentit, & j'eus avec elle un entretien qui dura d'autant plus long tems, que je lui faisois à croire, que les Marchands qui avoient les étoffes qu'elle demandoit, n'étoient pas encore arrivés.

Je ne fus pas moins charmé de son esprit, que je l'avois été de la beauté de son visage; mais il fallut enfin me priver du plaisir de sa conversation: je courus chercher les étoffes qu'elle désiroit, & quand elle eut choisi celles qui lui plurent, nous en arrêtâmes le prix à cinq mille drachmes d'argent monnoyé. J'en fis un paquet que je donnai à l'Eunuque,

nuque, qui le mit sous son bras. Elle se leva ensuite, & partit, après avoir pris congé de moi. Je la conduisis des yeux jusqu'à la porte du Bezestein, & je ne cessai de la regarder qu'elle ne fût remontée sur sa Mule.

La Dame n'eut pas plutôt disparu, que je m'aperçûs que l'amour fait faire une grande faute. Il m'avoit tellement troublé l'esprit, que je n'avois pas pris garde qu'elle s'en alloit sans payer, & que je ne lui avois pas seulement demandé qui elle étoit, ni où elle demeurait. Je fis réflexion pourtant que j'étois redevable d'une somme considérable à plusieurs Marchand, qui n'auroient peut-être pas la patience d'attendre. J'allai m'excuser auprès d'eux le mieux qu'il me fut possible, en leur disant que je connoissois la Dame. Enfin, je revins chez moi, aussi amoureux, qu'embarassé d'une si grosse dette.

Sché-

Schéhérazade en cet endroit vit paroître le jour, & cessa de parler. La nuit suivante elle continua de cette manière.

* * * * *

CXLIII. NUIT.

J'Avois prié mes Creanciers, poursuivit le Marchand, de vouloir bien attendre huit jours pour recevoir leur payement. La huitaine échûë, ils ne manquèrent pas de me presser des les satisfaire. Je les suppliai de m'accorder le même delai. Ils y consentirent; mais dès le lendemain je vis arriver la Dame, montée sur sa Mule, avec la même suite & à la même heure que la première fois.

Elle vint droit à ma boutique, je vous ai fait un peu attendre, me dit-elle, mais enfin, je vous apporte l'argent des étoffes que je pris l'autre jour: portez le chez un Changeur, qu'il voye s'il est

150 *Les mille & une Nuit*,
de bon aloi, & si le compte y
est. L'Eunuque qui avoit l'ar-
gent vint avec moi chez le Chan-
geur, & la somme se trouva juste
& toute de bon argent. Je revins,
& j'eus encore le bonheur d'en-
retenir la Dame, jusqu'à ce que
toutes les boutiques du Bezestein
furent ouvertes. Quoi que nous
ns parlâmes que de choses très
communes, elle leur donnoit
néanmoins un tour qui les faisoit
paroître nouvelles, & qui me fit
voir que je ne m'étois pas trom-
pé, quand dès la première con-
versation j'avois jugé qu'elle a-
voit beaucoup d'esprit.

Lorsque les Marchands furent
arrivés, & qu'ils eurent ouvert
leurs boutiques, je portai ce que
je devois à ceux chez qui j'avois
pris des étoffes à crédit, & je
n'eus pas de peine à obtenir
d'eux, qu'ils m'en confiassent
d'autres, que la Dame m'avoit
demandées. J'en levai pour mil-
le

le pièces d'or, & la Dame emporta encore la marchandise sans la payer, sans me rien dire, ni sans le faire connoître. Ce qui m'étonnoit, c'est qu'elle ne hazardoit rien, & que je demeu-rois sans caution, & sans certi-tude d'être dédommagé, en cas que je ne la revisse plus. Elle me paye une somme assez confi-dérable, disois-je en moi-même; mais elle me laisse redevable d'u-ne autre qui l'est encore davan-tage. Seroit-ce une tromperie? & seroit-il possible qu'elle m'eût leurré d'abord pour me mieux ruiner? Les Marchands ne la connoissent pas, & c'est à moi qu'ils s'adresseront. Mon Amour ne fut pas assez puissant, pour m'empêcher de faire là-dessus des réflexions chagrinantes. Mes alarmes augmentèrent même de jour en jour pendant un mois entier, qui s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de la

Dame. Enfin, les Marchands s'impatientoient, & pour les satisfaire, j'étois prêt à vendre tout ce que j'avois, lorsque je la vis revenir un matin dans le même équipage que les autres fois.

Prenez votre trébuchet, me dit-elle, pour peser l'or que je vous apporte. Ces paroles achevèrent de dissiper ma frayeur, & redoublèrent mon Amour. Avant que de compter les pièces d'or elle me fit plusieurs questions : entr'autres, elle me demanda si j'étois marié ; je lui répondis que non, & que je ne l'avois jamais été. Alors en donnant l'or à l'Eunuque, elle lui dit : prêtez-nous votre entremise pour terminer notre affaire. L'Eunuque se mit à rire, & m'ayant tiré à l'écart, me fit peser l'or. Pendant que je le pesois, l'Eunuque me dit à l'oreille : à vous voir, je connois parfaitement que vous aimez ma Maîtresse, & je suis surpris que vous
n'ayez

n'ayez pas la hardiesse de lui découvrir votre Amour: elle vous aime encore plus que vous ne l'aimez. Ne croyez pas qu'elle ait besoin de vos étoffes: elle ne vient ici uniquement, que parce que vous lui avez inspiré une passion violente. C'est à cause de cela qu'elle vous a demandé si vous étiez marié. Vous n'avez qu'à parler, il ne tiendra qu'à vous de l'épouser, si vous voulez. Il est vrai, lui répondis-je, que j'ai senti naître de l'amour pour elle dès le premier moment que je l'ai vûë; mais je n'osois aspirer au bonheur de lui plaire. Je suis tout à elle, & je ne manquerai pas de reconnoître le bon office que vous me rendez.

Enfin, j'achevai de peser les pièces d'or; & pendant que je les remettois dans le sac, l'Eunuque se tourna du côté de la Dame, & lui dit que j'étois très

254 *Les mille & une Nuit,*
content. C'étoit le mot dont ils
étoient convenus entr'eux. Aussi-
tôt la Dame qui étoit assise se le-
va & partit, en me disant qu'el-
le m'envoyeroit l'Eunuque, &
que je n'aurois qu'à faire ce qu'il
me diroit de sa part.

Je portai à chaque Marchand
l'argent que lui étoit dû, & j'at-
tendis impatiemment l'Eunuque
durant quelques jours. Il arriva
enfin; mais Sire, dit Schéhé-
zade au Sultan des Indes, voila
le jour que paroît. A ces mots,
elle garda le silence: le lende-
main elle reprit ainsi la suite de
son discours.



CXLIV. NUIT.

JE fis bien dès amitez à l'Eu-
 nuque, dit le Marchand de
 Bagdad, & je lui demandai
 des nouvelles de la santé de sa
 Maîtresse. Vous êtes, me répon-
 dit-il l'Amant du monde le plus
 heureux; elle est malade d'amour:
 on ne peut avoir plus d'envie de
 vous voir qu'elle en a, & si elle
 dispofoit de ses actions elle vien-
 droit vous chercher, & passe-
 roit volontiers avec vous tous les
 momens de sa vie. A son air no-
 ble & à ses manières honnêtes,
 lui dis-je, j'ai jugé que c'étoit
 quelque Dame de considération.
 Vous ne vous êtes pas trompé
 dans ce jugement, repliqua l'Eu-
 nuque, elle est favorite de Zo-
 béide Epouse du Calife, laquel-
 le l'aime d'autant plus chèrement
 C 6 qu'elle

156 *Les mille & une Nuit,*
qu'elle l'a élevée dès son enfance,
& qu'elle se repose sur elle de toutes
les emplettes qu'elle a à faire.
Dans le dessein qu'elle a de se ma-
rier, elle a déclaré à l'Epouse du
Commandeur des Croyans qu'elle
avoit jetté les yeux sur vous,
& lui a demandé son consente-
ment. Zobeïde lui a dit qu'elle
y consentoit; mais qu'elle vou-
loit vous voir auparavant, afin
de juger si elle avoit fait un bon
choix, & qu'en ce cas-là, elle
feroit les fraix des Nôces.
C'est pourquoi vous voyez que
votre bonheur est certain. Si
vous avez plû à la Favorite, vous
ne plairez pas moins à la Maî-
tresse, qui ne cherche qu'à lui
faire plaisir, & qui ne voudroit
pas contraindre son inclination.
Il ne s'agit donc plus que de ve-
nir au Palais, & c'est pour cela
que vous me voyez ici, c'est à
vous de prendre votre résolution.
Elle est toute prise, lui repartis-
je,

je, & je suis prêt à vous suivre par tout où vous voudrez me conduire. Voila qui est bien, reprit l'Eunuque; mais vous savez que les Hommes n'entrent pas dans les apartemens des Dames du Palais, & qu'on ne peut vous y introduire qu'en prenant des mesures qui demandent un grand secret: la Favorite en a pris de justes. De votre côté faites tout ce qui dépendra de vous, mais sur tout foyez discret, car il y va de votre vie.

Je l'assurai que je ferois exactement tout ce qui me seroit ordonné. Il faut donc, me dit-il, que ce soit à l'entrée de la nuit, que vous vous rendiez à la Mosquée, que Zobeïde, Epouse du Calife, a fait bâtir sur le bord du Tigre, & que là vous attendiez qu'on vous vienne chercher. Je consentis à tout ce qu'il voulut; j'attendis la fin du jour avec impatience, & quand elle fut venuë, je

partis: j'assistai à la Prière d'une heure & demie après le Soleil couché dans la Mosquée, où je demurai le dernier.

Je vis bien-tôt aborder un bateau, dont tout les Rameurs étoient Eunuques. Ils débarquèrent, & aporèrent dans la Mosquée plusieurs grands coffres, après quoi ils se retirèrent. Il n'en resta qu'un seul que je reconnus pour celui qui avoit toujours accompagné la Dame, & qui m'avoit parlé le matin. Je vis entrer aussi la Dame; j'allai au devant d'elle, en lui témoignant que j'étois prêt à exécuter ses ordres. Nous n'avons pas de tems à perdre, me dit-elle; en disant cela, elle ouvrit un des coffres, & m'ordonna de me mettre dedans, c'est une chose, ajouta-t-elle, nécessaire pour votre sûreté & pour la mienne. Ne craignez rien, & laissez-moi disposer du reste. J'en avois

avois trop fait pour reculer : je fis ce qu'elle desiroit, & aussitôt elle referma le coffre à la clef. Ensuite l'Eunuque qui étoit dans sa confiance, apella les autres Eunuques qui avoient apporté les coffres, & les fit tous reporter dans le bateau ; puis la Dame & son Eunuque s'étant embarquez, on commença de ramer, pour me mener à l'appartement de Zobeïde.

Pendant ce tems-là, je faisois de sérieuses réflexions, & considérant le danger où j'étois, je me repentis de m'y être exposé ; je fis des vœux & des prières qui n'étoient guères de saison.

Le bateau aborda devant la porte du Palais du Calife, on déchargea les coffres, qui furent portez à l'appartement de l'Officier des Eunuques qui garde la clef de celui des Dames, & n'y laisse rien entrer sans l'avoir bien visité auparavant. Cet Officier étoit

160 *Les mille & une Nuit*,
étoit couché; il fallut l'éveiller
& le faire lever: Mais, Sire, dit
Schéhérazade en cet endroit, je
vois le jour qui commence à pa-
roître. Schahriar se leva pour
aller tenir son Conseil, & dans
la résolution d'entendre le len-
demain la suite d'une Histoire
qu'il avoit écoutée jusques-là
avec plaisir.



CXLV. N U I T.

Quelques momens avant le
jour, la Sultane des Indes
s'étant réveillée, poursuivit de
cette manière l'Histoire du Mar-
chand de Bagdad: L'Officier des
Eunuques, continua-t-il, fâché
de ce qu'on avoit interrompu son
sommeil, qu'érella fort la FAVORI-
te de ce qu'elle revenoit si tard.
Vous n'en serez pas quite à si bon
mar-

marché que vous vous l'imaginez, lui dit-il: pas un de ces coffres ne passera que je ne l'aye fait ouvrir, & que je ne l'aye exactement visité. En même tems il commanda aux Eunuques de les apporter devant lui, l'un après l'autre, & de les ouvrir. Il commencèrent pas celui où j'étois enfermé, ils le prirent & le portèrent. Alors je fus saisi d'une frayeur que je ne puis exprimer: Je me crus au dernier moment de ma vie.

La Favorite qui avoit la clef, protesta qu'elle ne la donneroit pas, & ne souffriroit jamais qu'on ouvrît ce coffre-là. Vous savez-bien, dit-elle, que je ne fais rien venir qui ne soit pour le service de Zobeïde votre Maitresse & la mienne. Ce coffre particulièrement est rempli de Marchandises précieuses, que des Marchands nouvellement arrivez m'ont confiées. Il y a de plus un nombre
de

162. *Les mille & une Nuit,*
de bouteilles d'eau de la * Fontaine de Zemzem envoyées de la Mecque: si quelqu'une venoit à se casser, les Marchandises en feroient gâtées & vous en répondriez: la Femme du Commandeur des Croyans, sauroit bien se vanger de votre insolence: enfin elle parla avec tant de fermeté, que l'Officier n'eut pas la hardiesse de s'opiniâtrer à vouloir faire la visite, ni du coffre où j'étois, ni des autres. Passez donc, dit-il en colère, marchez. On ouvrit l'appartement des Dames, & l'on y porta tous les coffres.

A Peine y furent-ils, que j'entendis crier tout-à-coup: voila le Calife, voila le Calife! Ces paroles augmentèrent ma frayeur à
un

* Cette Fontaine est à la Mecque, & selon les Mahometans, c'est la Source que Dieu fit paroître en faveur de Hagar, après qu'Abraham eut été obligé de la chasser. On boit de son eau par dévotion, l'on en envoie en présent, aux Princes & aux Princesses.

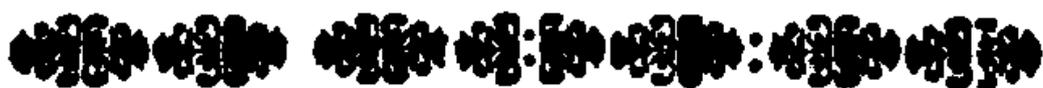
un point que je ne sai comment je n'en mourus pas sur le champ ; c'étoit effectivement le Calife. Qu'aportez-vous donc dans ces coffres, dit-il, à la FAVORITE? Commandeur des Croyans, répondit-elle, ce sont des étoffes nouvellement arrivées, que l'Epouse de votre Majesté a souhaité qu'on lui montrât. Ouvrez, ouvrez, reprit le Calife, je les veux voir aussi. Elle voulut s'en excuser, en lui représentant que ces étoffes n'étoient propres que pour des Dames, & que ce seroit ôter à son Epouse le plaisir qu'elle le faisoit de les voir la première. Ouvrez, vous dis-je, repliqua-t-il, je vous l'ordonne. Elle lui remontra encore, que Sa Majesté, en l'obligeant à manquer de fidélité à sa Maîtresse, l'exposoit à sa colère. Non, non, repartit-il, je vous promets qu'elle ne vous en fera aucun reproche: ouvrez seulement, & ne

164 *Les mille & une Nuit*,
ne me faites pas attendre plus
long tems.

Il fallut obéir, & je sentis alors de si vives allarmes, que j'en frémis encore toutes les fois que j'y pense. Le Calife s'assit, & la Favorite fit porter devant lui, tous les coffres l'un après l'autre, & les ouvrit. Pour tirer les choses en longueur, elle lui faisoit remarquer toutes les beautez de chaque étoffe en particulier; elle vouloit mettre sa patience à bout, mais elle n'y réüisit pas. Comme elle n'étoit pas moins intéressée que moi, à ne pas ouvrir le coffre où j'étois, elle ne s'empressoit point à le faire apporter, & il ne restoit plus que celui là à visiter. *Achevons*, dit le Calife, voyons encore ce qu'il y en a dans ce coffre. Je ne puis dire si j'étois vif ou mort en ce moment, mais je ne croyois pas échaper d'un si grand danger.

Schéhérazade à ces derniers
mots

mots vît paroître le jour. Elle interrompit sa narration, mais elle la continua de cette sorte, sur la fin de la nuit suivante.



CXLVI. NUIT.

Lorsque la Favorite de Zobéïde, poursuivit le Marchand de Bagdad, vit que le Calife vouloit absolument qu'elle ouvrît le coffre où j'étois : pour celui-ci, dit-elle, votre Majesté me fera, s'il lui plaît, la grace de me dispenser de lui faire voir ce qu'il y a dedans, il y a des choses que je ne lui puis montrer, qu'en présence de son Epouse. Voila qui est bien, dit le Calife, je suis content, faites emporter vos coffres. Elle les fit enlever aussi-tôt & porter dans sa Chambre, où je commençai à respirer.

Dès

Dès que les Eunuques qui les avoient aportés se furent retirez, elle ouvrit promptement celui où j'étois prisonnier: sortez, me dit-elle, en me montrant la porte d'un escalier, qui conduisoit à une Chambre au dessus, montez & allez m'attendre. Elle n'eut pas fermé la porte sur moi que le Calife entra & s'assit sur le coffre d'où je venois de sortir. Le motif de cette visite étoit un mouvement de curiosité qui ne me regardoit pas. Ce Prince vouloit lui faire des questions, sur ce qu'elle avoit vû ou entendu dans la Ville. Ils s'entretenirent tous deux assez long-tems, après quoi il la quita enfin, & se retira dans son appartement.

Lorsqu'elle se vît libre, elle me vint trouver dans la Chambre où j'étois mené, & me fit bien des excuses de toutes les alarmes qu'elle m'avoit causées. Ma peine, me dit-elle, n'a pas été moins grande que la votre: vous n'en de-

devez pas douter , puisque j'ai souffert pour l'amour de vous & pour moi, qui courois le même péril; une autre à ma place, n'auroit peut-être pas eu le courage, de se tirer si bien d'une occasion si délicate. Il ne falloit pas moins de hardiesse ni de presence d'esprit , ou plutôt il falloit avoir tout l'amour que j'ai pour vous, pour sortir de cet embarras; mais rassurez-vous, il n'y a plus rien à craindre. Après nous être entretenus quelque tems avec beaucoup de tendresse, il est tems me dit-elle, de vous reposer, couchez-vous; je ne manquerai pas de vous présenter demain à Zobéide ma Maîtresse à quelque heure du jour, & c'est une chose facile; car le Calife ne la voit que la nuit. Rassuré par ce discours, je dormis assez tranquillement, ou si mon sommeil fut quelque fois interrompu par des inquiétudes, ce furent des inquiétudes agréa-

agréables, causées par l'espérance de posséder une Dame qui avoit tant d'esprit & de beauté.

Le lendemain la Favorite de Zobéide, avant que de me faire paroître devant sa Maîtresse, m'instruisit de la manière dont je devois soutenir sa présence, me dit à peu près les questions que cette Princesse me feroit, & me dicta les réponses que j'y devois faire. Après cela, elle me conduisit dans une Salle, où tout étoit d'une magnificence, d'une richesse, & d'une propreté surprenante. Je n'y étois pas entré, que vingt Dames Esclaves d'un âge déjà avancé, toutes vêtue d'habits riches & uniformes, sortirent du Cabinet de Zobéide, & vinrent se ranger devant un Trône en deux files égales, avec une grande modestie : elles furent suivies de vingt autres Dames toutes jeunes, & habillées de la même sorte que les premières, avec cette diffé-

différence pourtant, que leurs habits avoient quelque chose de plus galant. Zobeide parut au milieu de celles ci avec un air majestueux, & si chargée de Pierres & de toutes sortes de Joyaux, qu'à peine pouvoit elle marcher. Elle alla s'asseoir sur le Trône : j'oubliois de vous dire que la Dame Favorite l'accompagnoit, & qu'elle demeura debout à sa droite, pendant que les Dames Esclaves, un peu plus éloignées, étoient en foule des deux côtés du Trône.

D'abord que la Femme du Califé fut assise, les Esclaves qui étoient entrées les premières, me firent signe d'aprocher. Je m'avançai au milieu des deux rangs qu'elles formoient, & me prosternai la tête contre le tapis qui étoit sous les pieds de la Princesse. Elle m'ordonna de me relever, & me fit l'honneur de s'informer de mon nom, de ma

170 *Les mille & une Nuit,*
famille, & de l'état de ma fortune, à quoi je faisis assez à son gré. Je m'en aperçûs non seulement à son air, elle me le fit connoître aussi, par les choses qu'elle eut la bonté de me dire. J'ai bien de la joye, me dit-elle, que ma Fille, (c'est ainsi qu'elle appelloit sa Dame Favorite,) car je la regarde comme telle, après le soin que j'ai pris de son éducation, ait fait un choix dont je suis contente; je l'approuve & consens que vous vous mariez tous deux. J'ordonnerai moi-même les apprêts de vos Nôces; mais auparavant j'ai besoin de ma Fille pour dix jours; pendant ce tems-là je parlerai au Calife, & obtiendrai son consentement, & vous demeurerez ici: on aura soin de vous.

En achevant ces paroles, Schérazade aperçût le jour, & cessa de parler. Le lendemain elle reprit la parole de cette manière.

CXLVII.



CXLVII. NUIT.

JE demeurai donc dix jours dans l'appartement des Dames du Calife, continua le Marchand de Bagdad. Durant ce tems-là, je fus privé du plaisir de voir la Dame Favorite; mais on me traita si bien par son ordre, que j'eus sujet d'ailleurs d'être très satisfait.

Zobéïde entretint le Calife, de la résolution qu'elle avoit prise de marier sa Favorite; & ce Prince en lui laissant la liberté de faire la-dessus ce qu'il lui plairoit, accorda une somme considérable à la Favorite, pour contribuer de sa part à son établissement. Les dix jours écoulés, Zobéïde fit dresser le Contrat de Mariage, qui lui fut apporté en bonne forme. Les préparatifs des Nôces

se firent, on appella des Danseurs & des Danseuses, & il y eut pendant neuf jours de grandes réjouissances dans le Palais. Le dixième jour étant destiné pour la dernière cérémonie du Mariage, la Dame Favorite fut conduite au bain d'un côté, & moi d'un autre; & sur le soir m'étant mis à table, on me servit toutes sortes de mets & de ragoûts: entr'autres un ragoût à l'ail, comme celui dont on vient de me forcer de manger. Je le trouvai si bon que je ne touchai presque point aux autres mets. Mais, pour mon malheur, m'étant levé de table, je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver; & c'étoit une négligence qui ne m'étoit jamais arrivée jusqu'alors.

Comme il étoit nuit, on suppléa à la clarté du jour, par une grande illumination dans l'appartement des Dames. Les Instru-
mens

mens se firent entendre, on fit mille Jeux, tout le Palais reetentissoit de cris de joye. On nous introduisit, ma Femme & moi, dans une grande Salle, où l'on nous fit asseoir sur deux Trônes Les Femmes qui la servoient, lui firent changer plusieurs fois d'habits, lui peignirent le visage de différentes manières, selon la coutume pratiquée au jour des Noces, & chaque fois qu'on lui changeoit d'habillement, on me le faisoit voir.

Enfin, toutes ces cérémonies finirent, & l'on nous conduisit dans la Chambre nuptiale. D'abord qu'on nous y eût laissé seuls, je m'approchai de mon Epouse pour l'embrasser; mais au lieu de répondre à ces transports, elle me repoussa fortement, & se mit à faire des cris epouvantables, qui attirèrent bientôt dans la Chambre, toutes les Dames de l'apartement, qui voulurent savoir le sujet de ses

14 *Les mille & une Nuits,*

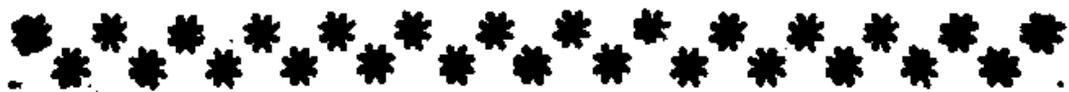
cris. Pour moi, saisi d'un long étonnement, j'étois demeuré immobile, sans avoir eu seulement la force de lui en demander la cause. Notre chère Sœur, lui dirent-elles, que vous est-il donc arrivé, depuis le peu de tems que nous vous avons quittée? aprenez-le nous, afin que nous vous secourions. Otez, s'écriai-t-elle, ôtez-moi de devant les yeux, ce vilain homme que voila. Hé, Madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colére? Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie, vous avez mangé de l'ail, & vous ne vous êtes pas lavé les mains! Croyez-vous que je veuille souffrir, qu'un homme si malpropre, s'approche de moi pour m'empes-ter? Couchez le, par terre, ajoûta-t-elle en s'adressant aux Dames, & qu'on m'apporte un nerf de bœuf. Elles me renversèrent aussitôt, & tandis que les unes
me

me tenoient par le bras & les autres par les pieds, ma Femme qui avoit été fervie en diligence, me frapa impitoyablement jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors elle dit aux Dames: Prenez-le, qu'on l'envoie au Lieutenant de Police, & qu'on lui fasse couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail.

A ces paroles, je m'écriai: Grand Dieu, je suis rompu & brisé de coups, & pour surcroit d'affliction on me condamne encore à voir la main coupée! & pourquoi? pour avoir mangé d'un ragoût à l'ail, & avoir oublié de me laver les mains! quelle colère pour un si petit sujet! Peste soit du ragoût à l'ail, maudit soit le Cuisinier qui l'a préparé, & celui qui l'a servi.

La Sultane Schéhérazade, remarquant qu'il étoit jour, s'arrêta en cet endroit. Schahriar se leva en riant de toute la force

176 *Les mille & une Nuit*,
de la colére de la Dame Favorite,
& fort curieux d'apprendre le
dénouement de cette Histoire.



CXLVIII. N U I T.

LE lendemain Schéhérazade
veillée avant le jour, re-
prit ainsi le fil de son dis-
cours de la nuit précédente:
Toutes les Dames, dit le Mar-
chand de Bagdag, qui m'avoient
vû recevoir mille coups de nerf
de bœuf, eurent pitié de moi,
lors qu'elles entendirent parler
de me faire couper la main. Notre
chère Sœur & notre bonne Da-
me, dirent-elles à la Favorite,
vous poussez trop loin votre res-
sentiment. C'est un Homme, à la
vérité, qui ne fait pas vivre, qui
ignore votre rang & les égards
que vous méritez, mais nous vous
supplions de ne pas prendre garde

à la faute qu'il a commise & de la lui pardonner. Je ne suis pas satisfaite, reprit-elle; je veux qu'il aprenne à vivre, & qu'il porte des marques si sensibles de sa malpropreté, qu'il ne s'avise de sa vie de manger d'un ragoût à l'ail, sans se souvenir ensuite de se laver les mains. Elles ne se rebutèrent pas de son refus; elles se jettèrent à ses pieds, & lui baissant la main: Notre bonne Dame, lui dirent-elles, au nom de Dieu, moderez votre colère, & accordez-nous la grace que nous vous demandons. Elle ne leur répondit rien; mais elle se leva, & après m'avoir dit mille injures, elle sortit de la Chambre; toutes les Dames la suivirent, & me laissèrent seul, dans une affliction inconcevable.

Je demurai dix jours sans voir personne, qu'une vieille Esclave, qui venoit m'apporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de

la Dame Favorite. Elle est malade, me dit la vieille Esclave, de l'odeur empoisonnée que vous lui avez fait respirer; pourquoi aussi n'avez-vous pas eu soin de vous laver la main, après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail? Est-il possible, dis-je alors en moi-même, que la délicatesse de ces Dames soit si grande, & qu'elles soient si vindicatives pour une faute si légère? J'aimois cependant ma Femme malgré sa cruauté, & je ne laissai pas de la plaindre.

Un jour l'Esclave me dit: Votre Épouse est guérie, elle est allée au bain, & elle m'a dit, qu'elle vous viendra voir demain. Ainsi, ayez encore patience, & tâchez de vous accommoder à son humeur. C'est d'ailleurs une Personne très sage, très raisonnable, & très chérie de toutes les Dames qui sont auprès de Zobéide, notre respectable Maîtresse. Véri-

Véritablement ma Femme vint le lendemain, & me dit d'abord: Il faut que je sois bien bonne de venir vous revoir après l'offense que vous m'avez faite. Mais je ne puis me résoudre à me réconcilier avec vous, que je ne vous aye puni comme vous le méritez, pour ne vous être pas lavé les mains, après avoir mangé du ragoût à l'ail. En achevant ces mots, elle appella des Dames, qui me couchèrent par terre par son ordre, & après qu'elles m'eurent lié, elle prit un rasoir & eut la barbarie de me couper elle-même les quatre pouces. Une des Dames y appliqua d'une certaine racine pour arrêter le sang; mais cela n'empêcha pas que je ne m'évanouisse, par la quantité que j'en avois perdu, & par le mal que j'avois souffert.

Je revins de mon évanouissement, & l'on me donna du Vin à boire pour me faire reprendre

des forces. Ah, Madame, dis je alors à mon Épouse, si jamais il m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je vous jure qu'au lieu de vingt fois, je me laverai les mains six-vingt fois, avec de l'Alcali, de la cendre de la même plante, & du savon. Hé bien, dit ma Femme, à cette condition je veux bien oublier le passé, & vivre avec vous comme avec mon Mari.

Voilà, Messieurs, ajouta le Marchand de Bagdad, en s'adressant à la Compagnie, la raison pourquoi vous avez vû que j'ai refusé de manger du ragoût à l'ail qui étoit devant moi.

Le jour qui commençoit à paroître, ne permit pas à Schéhérazade d'en dire davantage cette nuit: Mais le lendemain elle reprit la parole en ces termes.



CXLIX. N U I T.

Sire, le Marchand de Bagdad, acheva de raconter ainsi son Histoire: Les Dames n'apliquèrent pas seulement sur mes playes de la racine que j'ai dite pour é-tancher le sang, elles y mirent aussi du baume de la Mecque, qu'on ne pouvoit pas soupçon-ner d'être falsifié, puisqu'elles l'avoient pris dans l'Apoticaiererie du Calife. Par la vertu de ce baume admirable, je fus parfait-tement guéri en peu de jours, & nous demeurâmes ensemble, ma Femme & moi, dans la même union que si je n'eusse jamais mangé de ragoût à l'ail. Mais comme j'avois toujourns jouï de ma liberté, je m'ennuyois fort d'être enfermé dans le Palais du Calife; néanmoins, je n'en vou-

lois rien témoigner à mon Epouse, de peur de lui déplaire. Elle s'en aperçut; elle ne demandoit pas mieux elle-même que d'en sortir. La reconnoissance seule la retenoit auprès de Zobéïde. Mais elle avoit de l'esprit, & elle représenta si bien à sa Maîtresse, la contrainte où j'étois, de ne pas vivre dans la Ville avec les gens de ma condition comme j'avois toujours fait, que cette bonne Princesse, aima mieux se priver du plaisir d'avoir auprès d'elle sa Favorite, que de ne lui pas accorder ce que nous souhaitions tous deux également.

C'est pourquoi un mois après notre Mariage, je vis paroître mon Epouse avec plusieurs Eunuques, qui portoient chacun un sac d'argent. Quand ils se furent retirés, Vous ne m'avez rien marqué, dit-elle, de l'ennui que vous cause le séjour de la Cour. Mais je m'en suis fort bien

bien aperçûë, & j'ai heureusement trouvé moyen de vous rendre content : Zobéide, ma Maîtresse, nous permet de nous retirer du Palais, & voila cinquante mille sequins, dont elle nous fait présent, pour nous mettre en état de vivre commodément dans la Ville. Prenez-en dix mille, & allez nous acheter une maison.

J'en eus bientôt trouvé une pour cette somme, & l'ayant meublée magnifiquement, nous y allâmes loger. Nous primes un grand nombre d'Esclaves de l'un & de l'autre sexe, & nous nous donnâmes un fort bel équipage. Enfin, nous commençâmes à mener une vie fort agréable, mais elle ne fut pas de longue durée. Au bout d'un an ma Femme tomba malade, & mourut en peu de jours

J'aurois pû me remarier & continuer de vivre honorablement

ment à Bagdad ; mais l'envie de voir le monde, m'inspira un autre dessein. Je vendis ma Maison, & après avoir acheté plusieurs fortes de marchandises, je me joignis à une Caravane & passai en Perse. De là je pris la route de Samarcande, d'où je suis venu m'établir en cette Ville.

Voilà, Sire, dit le Pourvoyeur qui parloit au Sultan de Casgar, l'Histoire que raconta hier ce Marchand de Bagdad à la Compagnie où je me trouvai. Cette Histoire, dit le Sultan a quelque chose d'extraordinaire ; mais elle n'est pas comparable à celle du petit Bossu. Alors le Médecin Juif s'étant avancé, se prosterna devant le Trône de ce Prince, & lui dit en se relevant : Sire, si votre Majesté veut avoir aussi la bonté de m'écouter, je me flatte qu'elle sera satisfaite de l'Histoire que j'ai à lui conter. He bien parle, lui dit le Sultan, mais

mais si elle n'est pas plus surprenante que celle du Bossu, n'espère pas que je te donne la vie. La Sultane Schéhérazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'il étoit jour. La nuit suivante elle reprit ainsi son discours.



C L. N U I T.

Sire, dit-elle, le Médecin Juif voyant le Sultan de Casgar disposé à l'entendre, prit ainsi la parole.





HISTOIRE

*Racontée par le Médecin
Juif.*

Sire, pendant que j'étudiois en Médecine, & que je commençois à exercer ce bel Art avec quelque réputation, un Esclave me vint querir, pour aller voir un malade chez le Gouverneur de la Ville. Je m'y rendis, & l'on m'introduisit dans une Chambre, où je trouvai un jeune Homme très-bien fait, fort abattu du mal qu'il souffroit. Je le saluai en m'asseyant près de lui; il ne répondit point à mon compliment; mais il me fit signe des yeux pour me marquer qu'il m'entendoit & qu'il me remercioit. Seigneur, lui dis je, je vous prie
de

de me donner la main que je vous tâte le poulx. Au lieu de tendre la main droite, il me présenta la gauche, de quoi je fus extrêmement surpris : voila, dis-je en moi-même, une grande ignorance, de ne savoir pas que l'on présente la main droite à un Médecin, & non pas la gauche : je ne laissai pas de lui tâter le poulx, & après avoir écrit une ordonnance je me retirai.

Je continua mes visites pendant neuf jours, & toutes les fois que je lui voulus tâter le poulx, il me tendit la main gauche. Le dixième jour il me parut se bien porter, & je lui dis qu'il n'avoit plus besoin que d'aller au bain. Le Gouverneur de Damas qui étoit présent pour me marquer combien il étoit content de moi, me fit revêtir en sa présence, d'une Robe très riche, en me disant, qu'il me faisoit Médecin de l'Hôpital de la
Ville

288 *Les mille & une Nuit,*
Ville, & Médecin ordinaire de sa
Maison, où je pouvois aller li-
brement manger à sa table quand
il me plairoit.

Le jeune Homme me fit aussi
de grandes amitez, & me pria
de l'accompagner au bain. Nous
y entrames, & quand ses gens
l'eurent deshabilité, je vis que
la main droite lui manquoit. Je
remarquai même qu'il n'y avoit
pas long tems qu'on la lui avoit
coupée : c'étoit aussi la cause de sa
maladie que l'on m'avoit cachée,
& tandis qu'on y appliquoit des
médicamens propres à le guérir
promptement, on m'avoit apel-
lé pour empêcher que la fièvre
qui l'avoit pris, n'eût de mau-
vaises suites. Je fus assez surpris
& fort affligé de le voir en cet
état; il le remarqua bien sur mon
visage : Médecin, me dit-il, ne
vous étonnez pas, de me voir la
main coupée : je vous en dirai-
quelque jour le sujet, & vous
enten-

entendrez une Histoire des plus surprenantes.

Après que nous fûmes fortis du bain, nous nous mîmes à table, nous nous entretenmes ensuite; & il me demanda s'il pouvoit, sans intéresser sa santé, s'aller promener hors de la Ville au Jardin du Gouverneur. Je lui répondis, que non seulement il le pouvoit, mais qu'il lui étoit même très salutaire de prendre l'air. Si cela est, repliqua-t-il, & que vous vouliez bien me tenir Compagnie, je vous conterai là mon Histoire. Je repartis, que j'étois tout à lui le reste de la journée. Aussitôt il commanda à ses gens d'apporter de quoi faire la collation, puis nous partimes, & nous nous rendimes au Jardin du Gouverneur. Nous y fîmes deux ou trois tours de promenade, & après nous être assis sur un tapis, que ses gens étendirent sous un arbre, qui faisoit un
bel

190 *Les mille & une Nuit*,
bel ombrage, le jeune Homme
me fit de cette sorte, le recit de
son Histoire.

Je suis né à Mousoul, & ma
famille est une des plus confidé-
rables de la Ville. Mon Père
étoit l'ainé de dix enfans, que
mon Ayeul laissa en mourant
tous en vie & mariez. Mais de
ce grand nombre de Frères, mon
Père fut le seul qui eût des en-
fans, encore n'eut-il que moi.
Il prit un très grand soin de mon
éducation, & me fit aprendre
tout ce qu'un Enfant de ma co n-
dition ne devoit pas ignorer. —
Mais, Sire, dit Schéhérazade, en
se reprenant en cet endroit,
l'Aurore qui paroît m'impose si-
lence. A ces mots elle se tut
& le Sultan se leva.



CLI. NUIT.

LE lendemain, Schéhérazade reprenant la suite de son discours de la nuit précédente: Le Médecin Juif, dit-elle, continuant de parler au Sultan de Casgar: le jeune Homme de Mousoul, ajouta-t-il, poursuivit ainsi son Histoire.

J'étois déjà grand, & je commençois à fréquenter le monde, l'orsqu'un Vendredi je me trouvais à la Prière de midi, avec mon Père & mes Oncles, dans la grande Mosquée de Mousoul. Après la Prière tout le monde se retira, hors mon Père & mes Oncles, qui s'affirent sur le tapis qui régnoit par toute la Mosquée. Je m'affis aussi avec eux, & s'entretenant de plusieurs choses, la conversation tomba insensiblement

192 *Les mille & une Nuits,*
ment sur les Voyages. Ils van-
térent les beautez & les singu-
laritez de quelques Royaumes, &
de leurs Villes principales; mais
un de mes Oncles dit, que si
l'on en vouloit croire le raport
uniforme d'une infinité de Voya-
geurs, il n'y avoit pas au Mon-
de un plus beau País que l'E-
gypte & le Nil, & ce qu'il en ra-
conta, m'en donna une si grande
idée, que dès ce moment je con-
çus le désir d'y voyager. Ce que
mes bons Oncles purent dire,
pour donner la préférence à Bag-
dag & au Tigre, en appellant
Bagdad, le véritable séjour de la
Religion Musulmane, & la Mé-
tropole de toutes les Villes de la
terre, ne fit pas la même im-
pression sur moi. Mon Père a-
puya le sentiment de celui de ses
Frères qui avoit parlé en faveur de
l'Egypte, ce qui me causa beau-
coup de joye: quoi qu'on en
veuille dire, s'écria-t-il, qui n'a
pas

pas vû l'Egypte n'a pas vû ce qu'il y a de plus singulier au Monde. La terre y est toute d'or, c'est à dire si fertile, qu'elle enrichit ses Habitans. Toutes les Femmes y charment, ou par leur beauté, ou par leurs manières agréables. Si vous me parlez du Nil, y a-t-il un Fleuve plus admirable? quelle eau fut jamais plus légère & plus délicieuse? Le limon même qu'il entraîne avec lui dans son débordement, n'en-graisse-t-il pas les Campagnes, qui produisent sans travail mille fois plus que les autres, avec toute la peine que l'on prend à les cultiver? Ecoutez ce qu'un Poëte obligé d'abandonner l'Egypte, disoit aux Egyptiens: *Votre Nil vous, comble tous les jours de biens, c'est pour vous uniquement qu'il vient de si loin. Helas! en m'éloignant de vous, mes larmes vont couler aussi abondamment que ses eaux: vous allez continuer de jouir de ses douceurs,*

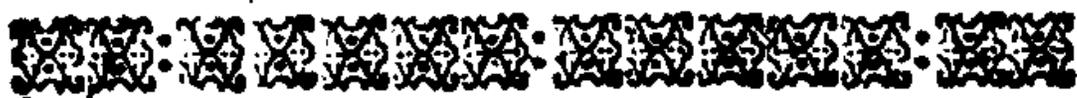
194 *Les mille & une Nuit,*
ceurs, tandis que je suis condamné
à m'en priver malgré moi.

Si vous regardez, ajouta mon Père, du côté de l'Isle que forment les deux branches du Nil les plus grandes: quelle variété de Verdure! quel émail de toutes sortes des Fleurs! quelle quantité prodigieuse de Villes, de Bourgades, de Canaux, & de mille autres objets agréables! Si vous tournez les yeux de l'autre côté en remontant vers l'Ethiopie, combien d'autres sujets d'admiration! Je ne puis mieux comparer la Verdure de tant de Campagnes arrosées par les différens Canaux de l'Isle, qu'à des Emeraudes brillantes enchâssées dans de l'argent. N'est-ce pas la Ville de l'Univers la plus vaste, la plus peuplée, & la plus riche que le grand Caire? que d'Edifices magnifiques, tant publics que particuliers! Si vous allez jusqu'aux Pyramides, vous serez
saisis

faisis d'étonnement : vous demeurerez immobiles , à l'aspect de ces masses de pierre d'une grosseur énorme , qui s'élèvent jusqu'aux Cieux : vous serez obligés d'avouër , qu'il faut que les Pharaons qui ont employé à les construire tant de richesses & tant d'hommes , aient surpassé tous les Monarques qui sont venus après eux , non seulement en Egypte , mais sur toute la terre même , en magnificence & en invention , pour avoir laissé des monumens si dignes de leur mémoire. Ces monumens si anciens , que les Savans ne sauroient convenir entr'eux du tems qu'on les a élevez , subsistent encore aujourd'hui , & dureront autant que les Siècles. Je passe sous silence les Villes Maritimes du Royaume d'Egypte , comme Damiette , Rosette , Alexandrie , où je ne sai combien de Nations vont chercher mille sortes de grains & de toiles , &

196 *Les mille & une Nuit*,
mille autres choses pour la com-
modité & les delices des Hom-
mes. Je vous en parle avec con-
noissance: j'y ai passé quelques
années de ma jeunesse, que je
compterai, tant que je vivrai,
pour les plus agréables de ma vie.

Schéhérazade parloit ainsi, lors
que la lumière du jour qui com-
mençoit à naître, vint frapper ses
yeux: Elle demeura aussitôt dans
le silence; mais sur la fin de la
nuit suivante elle reprit le fil de
son discours de cette sorte.



CXXXVI. N U I T.

MES Oncles n'eurent rien à
repliquer à mon Père, pour-
suivit le jeune Homme de Mou-
foul, & demeurèrent d'accord
de tout ce qu'il venoit de dire du
Nil, du Caire, & de tout le Ro-
yaume d'Egypte. Pour moi j'en
eus l'imagination si remplie, que
je

je n'en dormis pas la nuit. Peu de tems après, mes Oncles firent bien connoître eux-mêmes, combien ils avoient été frappez du discours de mon Père. Ils lui proposèrent de faire tous ensemble le Voyage d'Égypte; il accepta la proposition, & comme ils étoient de riches Marchands, ils résolurent de porter avec eux des marchandises qu'ils y pussent débiter. J'appris qu'ils faisoient les préparatifs de leur départ: j'allai trouver mon Père, je le suppliai les larmes aux yeux de me permettre de l'accompagner, & de m'accorder un fonds de marchandises pour en faire le débit moi-même. Vous êtes encore trop jeune, me dit-il, pour entreprendre le Voyage d'Égypte: la fatigue en est trop grande, & de plus, je suis persuadé que vous vous y perdriez: ces paroles ne m'ôtèrent pas l'envie de Voyager. J'employai le crédit de

mes Oncles auprès de mon Père, dont ils obtinrent enfin que j'irois seulement jusqu'à Damas, où ils me laisseroient, pendant qu'ils continueroient leur Voyage jusqu'en Egypte. La Ville de Damas, dit mon Père, a aussi ses beautez; & il faut qu'il se contente de la permission que je lui donne d'aller jusques-là. Quelque desir que j'eusse de voir l'Égypte, après ce que je lui en avois ouï dire, il étoit mon Père, je me soumis à sa volonté.

Je partis donc de Moufoul avec mes oncles & lui. Nous traversâmes la Mesopotamie; nous passâmes l'Euphrâte; nous arrivâmes à Alep, où nous séjournâmes peu de jours, & de-là nous nous rendimes à Damas, dont l'abord mes surprit très agréablement. Nous logeâmes tous dans un même Khan: je vis une Ville, grande, peuplée, remplie de beau monde, & très bien fortifiée.

tiſſée. Nous employâmes quelques jour à nous promener dans tous ces Jardins délicieux qui ſont aux environs, comme nous le pouvons voir d'ici, & nous convinmes que l'on avoit raiſon de dire que Damas étoit au milieu d'un Paradis. Mes Oncles enfin ſongèrent à continuer leur route, ils prirent ſoin auparavant de vendre mes marchandies, ce qu'ils firent ſi avantageuſement pour moi, que j'y gagnai cinq cens pour cent: cette vente produiſit une ſomme conſiderable: dont je fus ravi de me voir poſſeſſeur.

Mon Père & mes Oncles me laiffèrent donc à Damas, & pourſuivirent leur Voyage. Après leur départ, j'eus une grande attention à ne pas dépenser mon argent inutilement. Je louai néanmoins une Maifon magnifique: elle étoit toute de marbre, ornée de peintures à feuillages d'or & d'azur: elle avoit de très beaux

jets d'eau. Je la meublai, non pas à la vérité aussi richement que la magnificence du lieu le demandoit, mais du moins assez proprement pour un jeune Homme de ma condition. Elle avoit autrefois appartenu à un des principaux Seigneurs de la Ville, nommé Modoun Abdalraham, & elle appartenoit alors à un riche Marchand Jouaillier, à qui je n'en payois que deux * scherifs par mois. J'avois un assez grand nombre de domestiques: je vivois honorablement: je donnois quelquefois à manger aux gens avec qui j'avois fait connoissance, & quelquefois j'allois manger chez eux; c'est ainsi que je passois le tems à Damas, en attendant le retour de mon Père: aucune passion ne troubloit mon repos, & le commerce des honnêtes

nêtes

* Un Schérif est la même chose qu'un sequin. Ce mot est dans nos anciens Auteurs.

nêtes gens faisoit mon unique occupation.

Un jour que j'étois assis à la porte de ma Maison, & que je prenois le frais, une Dame fort proprement habillée & qui paroïssoit fort bien faite, vint à moi, & me demanda si je ne vendois pas des étoffes? en disant cela, elle entra dans le logis.

En cet endroit, Schéhérazade voyant qu'il étoit joursetut; & la nuit suivante elle reprit la parole en ces termes.





CLIII. N U I T.

QUand je vis, dit le jeune
 Homme de Moufoul, que
 la Dame étoit entrée dans ma
 Maison, je me levai, je fermai
 la porte, & je la fis entrer dans
 une Salle où je la priai de s'af-
 seoir. Madame, lui dis-je, j'ai
 eu des étoffes qui étoient dignes
 de vous être montrées, mais je
 n'en ai plus présentement, &
 j'en suis très-fâché. Elle ota le
 voile qui lui couvroit le visa-
 ge, & fit briller à mes yeux
 une beauté dont la vûë me fit
 sentir des mouvemens que je n'a-
 vois point encore sentis. Je n'ai
 pas besoin d'étoffes, me répondit-
 elle, je viens seulement pour vous
 voir & passer, la soireé avec vous,
 si vous l'avez pour agréable: je
 ne

ne vous demande qu'une légère collation.

Ravi d'une si bonne fortune, je donnai ordre à mes gens de nous apporter plusieurs sortes de fruits & des bouteilles de vin. Nous fûmes servis promptement, nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous réjouîmes jusqu'à minuit : enfin, je n'avois point encore passé de nuit si agréablement que je passai celle-là. Le lendemain matin je voulus mettre dix scharifs dans la main de la Dame ; mais elle la retira brusquement : je ne suis pas venuë vous voir, dit-elle, dans un esprit d'intérêt, & vous me faites une injure. Bien loin de recevoir de l'argent de vous, je veux que vous en receviez de moi, autrement je ne vous reverrai plus ; en même tems elle tira dix scharifs de sa bourse & me força de les prendre. Attendez-moi dans trois jours, me dit-elle, après

le coucher du Soleil : à ces mots elle prit congé de moi, & je sentis qu'en partant elle emportoit mon cœur avec elle.

Au bout des trois jours, elle ne manqua pas de revenir à l'heure marquée, & je ne manquai pas de la recevoir avec toute la joye d'un homme qui l'attendoit impatientement. Nous passâmes la soirée & la nuit comme la première fois, & le lendemain en me quittant, elle me promit de me revenir voir encore dans trois jours; mais elle ne voulut point partir, que je n'eusse reçu dix nouveaux scherifs.

Etant revenu pour la troisième fois, & lorsque le vin nous eût échauffé tous deux, elle me dit, mon cher cœur, que pensez vous de moi? ne suis-je pas belle & amusante? Madame, lui répondis-je, cette question, ce me semble, est assez inutile; toutes les marques d'amour que je vous donne

ne

ne, doivent vous persuader que je vous aime : je suis charmé de vous voir & de vous posséder : vous êtes ma Reine, ma Sultane : vous faites tout le bonheur de ma vie. Ah ! je suis assurée, me dit-elle, que vous cesseriez de tenir ce langage, si vous aviez vû une Dame de mes Amies, qui est plus jeune & plus belle que moi, elle à l'humeur si enjouée qu'elle feroit rire les gens les plus mélancholiques. Il faut que je vous l'amène ici : je lui ai parlé de vous, & sur ce que je lui ai dit, elle meurt d'envie de vous voir. Elle m'a priée de lui procurer ce plaisir ; mais je n'ai pas osé la satisfaire, sans vous avoir parlé auparavant : Madame, repris-je, vous ferez ce qu'il vous plaira, mais quelque chose que vous puissiez me dire de votre Amie, je défie tous les attraits de vous ravir mon cœur, qui est si fortement attaché à vous, que

206 : *Les mille & une Nuit,*
rien n'est capable de l'en déta-
cher. Prenez y bien garde, répli-
qua-t-elle, je vous avertis que je
vais mettre votre amour à une
étrange épreuve.

Nous en demeurâmes-là, &
le lendemain en me quittant, au
lieu de dix sчерifs, elle m'en
donna quinze, que je fus obligé
d'accepter. Souvenez-vous, me
dit-elle, que vous aurez dans
deux jours une nouvelle Hôtef-
se, songez à la bien recevoir,
nous viendrons à l'heure accou-
sumée, après le coucher du So-
leil. Je fis orner la Salle & pré-
parer une belle Collation pour le
jour qu'elles devoient venir.

Schéhérazade s'interrompit en
cet endroit, parce qu'elle remar-
qua qu'il étoit jour. La nuit sui-
vante elle reprit la parole en
ces termes.



CLIV. NUIT.

Sire, le jeune Homme de Mousoul, continua de raconter son Histoire au Médecin Juif. J'attendis, dit-il, les deux Dames avec impatience, & elles arrivèrent enfin à l'entrée de la nuit. Elles se dévoilèrent l'une & l'autre, & si j'avois été surpris de la beauté de la première, j'eus sujet de l'être bien davantage lors que je vis son Amie. Elle avoit des traits réguliers, un teint vif, & des yeux si brillans, que j'en pouvois à peine soutenir l'éclat. Je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisoit, & la suppliai de m'excuser si je ne la recevois pas comme elle le méritoit. Laissons-là les complimens, me dit-elle, ce seroit à moi à vous en faire sur ce que vous avez permis que
mon

208. *Les mille & une Nuit,*

mon Amie m'amenât ici; mais puis que vous voulez bien me souffrir, quittons les cérémonies & ne songeons qu'à nous réjouir.

Comme j'avois donné ordre qu'on nous servît la Collation, d'abord que les Dames seroient arrivées, nous nous mêmes bientôt à table. J'étois vis à vis de la nouvelle venuë, qui ne cessoit de me regarder en souûriant. Je ne pus résister à ses regards vainqueurs, & elle se rendit Maîtresse de mon cœur, sans que je pusse m'en défendre. Mais elle prit aussi de l'amour en m'en inspirant, & loin de se contraindre elle me dit des choses assez vives.

L'autre Dame, qui nous observoit n'en fit d'abord que rire: Je vous l'avois bien dit, s'écria-t-elle, en m'adressant la parole, que vous trouveriez mon Amie charmante, & je m'aperçois que vous avez déjà violé le serment que vous m'avez fait
de

de m'être fidèle ! Madame, lui repondis-je, en riant aussi comme elle, vous auriez sujet de vous plaindre de moi si je manquois de civilité pour une Dame que vous m'avez amenée & que vous chérissiez, vous pourriez me reprocher l'une & l'autre que je ne saurois pas faire les honneurs de ma Maison.

Nous continuâmes de boire, mais a mesure que le Vin nous échauffoit, la nouvelle Dame & moi nous nous agacions avec si peu de retenue, que son Amie en conçut une jalousie violente, dont elle nous donna bientôt une marque bien funeste. Elle se leva & sortit en nous disant qu'elle alloit revenir ; mais peu de momens après, la Dame qui étoit restée avec moi changea de visage, il lui prit de grandes convulsions & enfin elle rendit l'ame entre mes bras, tandis que j'appellois du monde pour m'aider

210 *Les mille & une Nuit,*
der à la secourir. Je fors aussitôt, je demande l'autre Dame, mes gens me dirent qu'elle avoit ouvert la porte de la rue & qu'elle s'en étoit allée. Je soupçonnai alors, & rien n'étoit plus véritable, que c'étoit elle qui avoit causé la mort de son Amie. Effectivement, elle avoit eu l'adresse & la malice, de mettre d'un poison très violent, dans la dernière tasse qu'elle lui avoit présentée elle même.

Je fus vivement affligé de cet accident. Que ferai-je, dis-je alors en moi même? que vais-je devenir? Comme je crus qu'il n'y avoit point de tems à perdre, je fis lever par mes gens, à la clarté de la Lune & sans bruit, une des grandes pièces de marbre dont la Cour de ma Maison étoit pavée, & fis creuser en diligence une fosse où ils enterrent le corps de la jeune Dame. Après qu'on eût remis la
pièce

pièce de mabre, je pris un habit de Voyage avec tout ce que j'avois d'argent, & je fermai tout, jusqu'à la porte de ma Maison, que je scéllai & cachetai de mon sceau. J'allai trouver le Marchand Jouallier qui en étoit le Propriétaire, je lui payai ce que je lui devois de loyer, avec une année d'avance, & lui donnant la clef, je le priai de me la garder: Une affaire pressante, lui dis-je, m'oblige à m'absenter pour quelque tems; il faut que j'aie à trouver mes Oncles au Caire. Ensuite je pris congé de lui, & dans le moment je montai à cheval, & partis avec mes gens qui m'attendoient.

Le jour qui commençoit à paroître, imposa silence à Schéhérazade en cet endroit. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette sorte.



CXLV. N U I T.

MON Voyage fut heureux, poursuivit le jeune Homme de Mousoul : J'arrivai au Caire, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. J'y trouvai mes Oncles, qui furent fort étonnez de me voir. Je leur dis pour excuse, que je m'étois ennuyé de les attendre; & que ne recevant d'eux aucunes nouvelles, mon inquiétude m'avoit fait entreprendre ce Voyage. Ils me reçûrent fort bien, & promirent de faire en sorte, que mon Pere ne me scût pas mauvais gré d'avoir quitté Damas sans sa permission. Je logeai avec eux dans le même Khan, & vis tout ce qu'il y avoit de beau à voir au Caire.

Comme ils avoient achevé de vendre leurs Marchandises, ils
par-

parloient de s'en retourner à Moufoul , & ils commençoient déjà à faire les préparatifs de leur départ ; mais n'ayant pas vû tout ce que j'avois envie de voir en Egypte , je quitai mes Oncles , & allai me longer dans un quartier fort éloigné de leur Khan , & je ne parus point qu'ils ne fussent partis. Ils me cherchèrent long tems par toute la Ville : mais ne me trouvant point , ils jugèrent que le remords d'être venu en Egypte , contre la volonté de mon Père , m'avoit obligé de retourner à Damas , sans leur en rien dire , & ils partirent dans l'espérance de m'y recontrer & de me prendre en passant.

Je restai donc au Caire après leur départ , & j'y demeurai trois ans pour fatis faire pleinement la curiosité que j'avois de voir toutes les merveilles de l'Egypte. Pendant ce tems - là , j'eus soin d'envoyer de l'argent au Marchand

214 *Les mille & une Nuit*,
chand Jouaillier, en lui mandant
de me conserver sa Maison; car
j'avois dessein de retourner à
Damas, & de m'y arrêter encore
quelques années. Il ne m'arriva
point d'Avanture au Caire qui
mérite de vous être racontée :
mais vous allez sans doute être
fort surpris de celle que j'éprouvai
quand je fus de retour à Damas.

En arrivant en cette Ville, j'al-
lai descendre chez le Marchand
Jouaillier qui me reçut avec joye,
& qui voulut m'accompagner
lui-même jusques dans ma Mai-
son, pour me faire voir que per-
sonne n'y étoit entré pendant mon
absence. En effet, le seau étoit
encore en son entier sur la fer-
rure. J'entrai & trouvai toutes
choses dans le même état où je
les avois laissées.

En nettoyant & en balayant la
Salle où j'avois mangé avec les
Dames, un de mes gens trouva
un Collier d'or en forme de chaî-
ne,

ne, où il y avoit d'espace en espace dix Perles très grosses & très parfaites, il me l'aporta, & je le reconnus pour celui que j'avois vû au col de la jeune Dame qui avoit été empoisonnée. Je compris qu'il s'étoit détaché, & qu'il étoit tombé sans que je m'en fusse aperçû. Je ne pus le regarder sans verser des larmes, en me souvenant d'une personne si aimable, & que j'avois vû mourir d'une manière si funeste. Je l'envelopai, & le mis précieusement dans mon sein.

Je passai quelques jours à me remettre de la fatigue de mon Voyage; après quoi je commençai à voir les gens avec qui j'avois fait autrefois connoissance. Je m'abandonnai à toutes sortes de plaisirs, & insensiblement je dépensai tout mon argent. Dans cette situation au lieu de vendre mes meubles, je résolus de me défaire du Collier; mais je me
con-

216 *Les mille É* *une Nuit* ,
connoissois si peu en Perles que
je m'y pris fort mal, comme vous
l'allez entendre.

Je me rendis au Bezestein, où
tirant à part un Crieur, & lui
montrant le Collier, je lui dis
que je le voulois vendre, & que
je le priois de le faire voir aux
principaux Jauailliers. Le Crieur
fut surpris de voir ce bijou. Ah!
la belle chose, s'écria-t-il, après
l'avoir regardé long tems avec
admiration! jamais nos Mar-
chands n'ont rien vû de si riche :
je vais leur faire un grand plai-
sir, & vous ne devez pas dou-
ter qu'ils ne le mettent à un
haut prix à l'envi l'un de l'autre.
Il me mena à une boutique, &
il se trouva que c'étoit celle du
Propriétaire de ma Maison. At-
tendez-moi ici, me dit le Crieur,
je reviendrai bientôt vous apor-
ter la réponse.

Tandis qu'avec beaucoup de se-
cret il alla de Marchand en Mar-
chand

chand montrer le collier, je m'assis près du Jouailler, qui fut bien aise de me voir, & nous commençâmes à nous entretenir de choses indifferentes. Le Crieur revint, & me prenant en particulier, au lieu de me dire qu'on estimoit le collier, pour le moins deux mille scherifs, il m'assura qu'on n'en vouloit donner que cinquante. C'est qu'on m'a dit, ajouta-t-il, que les Perles étoient fausses; voyez si vous voulez le donner à ce prix - la. Comme je le crus sur sa parole, & que j'avois besoin d'argent: Allez, lui dis-je, je m'en raporte à ce que vous me dites, & à ceux qui s'y connoissent mieux que moi; livrez-le, & m'en apportez l'argent tout à l'heure.

Le Crieur m'étoit venu offrir cinquante scherifs de la part du plus riche Jouailler du Bezestein, qui n'avoit fait cette offre que pour me tenter & savoir si je connoissois

bien la valeur de ce que je mettois en vente. Ainsi, il n'eut pas plutôt appris ma réponse, qu'il mena le Crieur avec lui chez le Lieutenant de Police, à qui montrant le collier: Seigneur, dit-il, voila un collier qu'on m'a volé, & le voleur déguisé en Marchand, a eu la hardiesse de venir l'exposer en vente; & il est actuellement dans le Bézestein. Il se contente, poursuivait-il, de cinquante scherifs, pour un Joyau qui en vaut deux mille. Rien ne sauroit mieux prouver que c'est un voleur.

Le Lieutenant de Police m'envoya arrêter sur le champ, & lors que je fus devant lui, il me demanda, si le collier, qu'il tenoit à la main, n'étoit pas celui que je venois de mettre en vente au Bézestein; je lui répondis qu'oui. Et est-il vrai, reprit-il, que vous le voulez livrer pour cinquante scherifs? j'en demeurai d'accord.

Hé

Hé bien, dit-il alors d'un ton moqueur, qu'on lui donne la bastonnade, il nous dira bien-tôt avec son bel habit de Marchand, qu'il n'est qu'un franc voleur: qu'on le batte jusqu'à ce qu'il l'avouë. La violence des coups de bâton me fit faire un mensonge: je confessai contre la vérité, que j'avois volé le collier, & aussi-tôt le Lieutenant de Police me fit couper la main.

Cela causa un grand bruit dans le Bézestein, & je fus à peine de retour chez moi, que je vis arriver le Propriétaire de la Maison: Mon Fils, me dit - il, vous paroissez un jeune Homme si sage & si bien élevé, comment est-il possible que vous avez commis une action aussi indigne que celle dont je viens d'entendre parler? Vous m'avez instruit vous-même de votre bien, & je ne doute pas qu'il ne soit tel que vous me l'avez dit. Que ne m'avez-

220 *Les mille & une Nuit*,
m'avez - vous demandé de l'ar-
gent? je vous en aurois prêté;
mais après ce qui vient d'arriver,
je ne puis souffrir que vous lo-
giez plus long tems dans ma
Maison: prenez votre parti; al-
lez chercher un autre logement.
Je fus extrêmement mortifié de
ces paroles : je priai le Jouailler
les larmes aux yeux de me per-
mettre de rester encore trois
jours dans sa Maison, ce qu'il
m'accorda.

Helas, m'écriai-je, quel mal-
heur & quel affront? oserai-je
retourner à Mousoul? tout ce
que je pourrai dire à mon Père
fera-t-il capable de lui persuader
que je suis innocent?

Schéhérazade s'arrêta en cet en-
droit, parce qu'elle vit paroître
le jour. Le lendemain elle con-
tinua cette Histoire en ces ter-
mes.



CLVI. NUIT.

TROIS jours après que ce malheur me fut arrivé, dit le jeune Homme de Mousoul, je vis avec étonnement entrer chez moi une troupe de gens du Lieutenant de Police, avec le Propriétaire de ma Maison, & le Marchand qui m'avoit accusé fausement de lui avoir volé le collier de perles. Je leur demandai ce qui les amenoit ; mais au lieu de me répondre, ils me lièrent & garotèrent en m'accablant d'injures, & me disant que le collier appartenoit au Gouverneur de Damas, qui l'avoit perdu depuis plus de trois ans, & qu'en même tems une de ses Filles avoit disparu. Jugez de l'état où je me trouvai en aprenant cette nouvelle. Je pris néanmoins ma ré-

solution: je dirai la vérité au Gouverneur, disois-je en moi-même, ce fera à lui de me pardonner ou de me faire mourir.

Lorsqu'on m'eût conduit devant lui, je remarquai qu'il me regarda d'un œil de compassion, & j'en tirai un bon augure. Il me fit délier, & puis s'adressant au Marchand Jouailler mon accusateur, & au Propriétaire de ma Maison: est-ce-la, leur dit-il, l'homme qui a exposé en vente le collier de perles? Ils ne lui eurent pas plutôt répondu qu'oui, qu'il dit: je suis assuré qu'il n'a pas volé le collier, & je suis fort étonné qu'on lui ait fait une si grande injustice. Rassuré par ces paroles: Seigneur, m'écriai-je, je vous jure que je suis en effet très-innocent. Je suis persuadé même que le collier n'a jamais appartenu à mon accusateur que je n'ai jamais vû, & dont l'horrible perfidie est cause qu'on
m'a

m'a traité si indignement. Il est vrai que j'ai confessé que j'avois fait le vol ; mais j'ai fait cet aveu contre ma conscience , pressé par les tourmens , & pour une raison que je suis prêt à vous dire , si vous avez la bonté de vouloir m'écouter. J'en sai déjà assez , repliqua le Gouverneur , pour vous rendre tout à l'heure une partie de la justice qui vous est dûë. Qu'on ôte d'ici , continua-t-il , le faux accusateur , & qu'il souffre le même supplice qu'il a fait souffrir à ce jeune Homme , dont l'innocence m'est connue.

On exécuta sur le champ l'ordre du Gouverneur. Le Marchand Jouailler fut emmené & puni comme il le meritoit : après cela le Gouverneur ayant fait sortir tout le monde , me dit : Mon Fils , racontez - moi sans crainte de quelle manière ce collier est tombé entre vos mains , & ne déguisez rien. Alors je lui

découvris tout ce qui s'étoit passé, & lui avouai que j'avois mieux aimé passer pour un voleur que de révéler cette tragique Aventure. Grand Dieu, s'ecria le Gouverneur dès que j'eus achevé de parler, vos jugemens sont incompréhensibles, & nous devons nous y soumettre sans murmure: Je reçois avec une soumission entière le coup dont il vous a plû de me fraper! Ensuite m'adressant la parole: Mon Fils, me dit-il, après avoir écouté la cause de votre disgrâce dont je suis très-affligé, je veux vous faire aussi le recit de la mienne. Apprenez que je suis Père de ces deux Dames, dont vous venez de m'entretenir.

En achevant ces derniers mots, Schéhérazade vit paroître le jour, elle interrompit sa narration, & sur la fin de la nuit suivante, elle la continua de cette manière.



CLVII. NUIT.

Sire, dit-elle, voici le discours que le Gouverneur de Damas tint au jeune Homme de Mousoul: Mon Fils, dit-il, sachez donc que la première Dame qui a eu l'effronterie de vous aller chercher jusques chez vous, étoit l'aînée de toutes mes Filles. Je l'avois mariée au Caire, à un de ses Cousins, au Fils de mon Frère. Son Mari mourut: elle revint chez moi, corrompue par mille méchancetez qu'elle avoit apprises en Egypte. Avant son arrivée, sa cadette qui est morte d'une manière si déplorable entre vos bras, étoit fort sage, & ne m'avoit jamais donné aucun sujet de me plaindre de ses mœurs. Son aînée fit avec elle une liaison étroite, & la rendit insensiblement aussi méchante qu'elle.

Le jour qui suivit la mort de sa cadette, comme je ne la vis pas en me mettant à table, j'en demandai des nouvelles à son aînée, qui étoit revenuë au logis; mais au lieu de me repondre, elle se mit à pleurer si amèrement que j'en conçûs un présage funeste. Je la pressai de m'instruire de ce que je voulois savoir: Mon père, me répondit-elle en sanglotant, je ne puis vous dire autre chose, sinon que ma sœur prit hier son plus bel habit, son beau collier de perles, sortit, & n'a point paru depuis. Je fis chercher ma fille par toute la Ville; mais je ne pus rien aprendre de son malheureux destin: cependant l'ainée qui se repentoit sans doute de sa fureur jalouse, ne cessa de s'affliger & de pleurer la mort de sa sœur: elle se priva même de toute nourriture, & mit fin par là à ses déplorables jours.

Voilà,

Voilà, continua le Gouverneur, quelle est la condition des hommes ! tels sont les malheurs auxquels ils sont exposez : Mais mon Fils, ajouta-t-il, comme nous sommes tous deux également infortunez, unissons nos déplaisirs ; ne nous abandonnons point l'un l'autre. Je vous donne en Mariage une troisième Fille que j'ai : elle est plus jeune que ses Sœurs, & ne leur ressemble nullement par sa conduite : elle a même plus de beauté qu'elles n'en ont eu, & je puis vous assurer qu'elle est d'une humeur propre à vous rendre heureux. Vous n'aurez pas d'autre Maison que la mienne ; & après ma mort vous serez vous & elle mes seuls héritiers. Seigneur, lui dis-je, je suis confus de toutes vos bontez, & je ne pourrai jamais vous en marquer assez de reconnaissance. Brisons-là, interrompit-il, ne consomons pas le tems

en vains discours : en disant cela , il fit appeller des témoins , & dresser un Contracte de mariage ; en suite j'épousai sa fille sans cérémonie.

Il ne se contenta pas d'avoir fait punir le Marchand Jouailler qui m'avoit fausement accusé ; il fit confisquer à mon profit tous les biens qui sont très-considérables : enfin , depuis que vous venez chez le Gouverneur , vous avez pû voir en quelle considération je suis auprès de lui. Je vous dirai de plus , qu'un homme envoyé par mes oncles en Egypte exprès pour m'y chercher , ayant en passant découvert que j'étois en cette Ville , me rendit hier une lettre de leur part. Ils me mandent la mort de mon père , & m'invitent à aller recueillir sa succession à Mousoul : mais comme l'alliance & l'amitié du Gouverneur m'attachent à lui , & ne me permettent pas de m'en éloigner , j'ai renvoyé l'exprès avec une procuration pour me faire
tenir

tenir tout ce qui m'appartient. Après ce que vous venez d'entendre, j'espère que vous me pardonnerez l'incivilité que je vous ai faite durant le cours de ma maladie, en vous présentant la main gauche au lieu de la droite.

Voilà, dit le Médecin Juif au Sultan de Casgar, ce que me raconta le jeune homme de Moufoul. Je demeurai à Damas tant que le Gouverneur vécut : après sa mort, comme j'étois à la fleur de mon âge j'eus la curiosité de voyager. Je parcourus toute la Perse, & allai dans les Indes, & enfin je suis venu m'établir dans votre Capitale, où j'exerce avec honneur la profession de Médecin.

Le Sultan de Casgar trouva cette dernière Histoire assez agréable : J'avouë, dit-il au Juif, que ce que tu viens de raconter est extraordinaire ; mais franchement l'Histoire du Bossu l'est

230. *Les mille & une Nuit,*
encore davantage & bien plus
réjouissante ; ainsi, n'espère pas
que je te donne la vie non plus
qu'aux autres : je vais vous faire
pendre tous quatre. Attendez
de grace, Sire, s'écria le Tail-
leur en s'avançant & se proster-
nant aux pieds du Sultan : Puif-
que votre Majesté aime les His-
toire plaisantes, celle que j'ai à
lui conter ne lui déplaira pas. Je
veux bien t'écouter aussi, lui dit
le Sultan ; mais ne te flatte pas
que je te laisse vivre, à moins
que tu ne me dises quelque Avan-
ture plus divertissante que cel-
le du Bossu. Alors le Tailleur,
comme s'il eût été sur de son
fait, prit la parole avec confian-
ce, & commença son récit en
ces termes :



HISTOIRE

Que raconta le Tailleur.

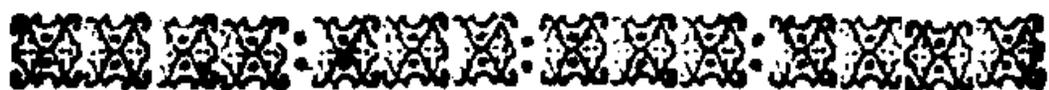
Sire, un Bourgeois de cette Ville, me fit l'honneur, il y a deux jours, de m'inviter à un festin qu'il donnoit hier à ses Amis: je me rendis chez lui de très-bonne heure, & j'y trouvai environ vingt Personnes.

Nous n'attendions plus que le Maître de la Maison qui étoit parti pour quelque affaire, lors que nous le vîmes arriver accompagné d'un jeune étranger très-proprement habillé, fort bien fait, mais boiteux. Nous nous levâmes tous, & pour faire honneur au Maître du logis nous priâmes le jeune Homme de s'asseoir avec nous sur le Sofa. il étoit prêt à le faire, lors qu'aperce-

vant

vant un Barbier qui étoit de notre Compagnie, il se retira brusquement en arrière & voulut sortir. Le Maître de la Maison surpris de son Action, l'arrêta: Où allez-vous? lui dit-il, je vous amène avec moi pour me faire l'honneur d'être d'un festin que je donne à mes Amis, & à peine êtes-vous entré, que vous voulez sortir! Seigneur, répondit le jeune Homme, au nom de Dieu je vous supplie de ne me pas retenir, & de permettre que je m'en aille. Je ne puis voir sans horreur cet abominable Barbier que voila; quoi qu'il soit né dans un País où tout le monde est blanc, il ne laisse pas de ressembler à un Ethiopien; mais il a l'ame encore plus noire & plus horrible que le visage.

Le jour qui parut en cet endroit empêcha Schéhérazade d'en dire davantage cette nuit; mais la nuit suivante elle reprit ainsi sa narration.



CLVIII. NUIT.

Nous demeurâmes tous fort surpris de ce discours, continua le Tailleur, & nous commençâmes à concevoir une très-mauvaise opinion du Barbier, sans savoir si le jeune étranger avoit raison de parler de lui dans ces termes. Nous protestâmes même, que nous ne souffririons point à notre table, un homme dont on nous faisoit un si horrible portrait. Le Maître de la Maison, pria l'étranger de nous apprendre le sujet qu'il avoit de haïr le Barbier : Mes Seigneurs, nous dit le jeune Homme, vous saurez que ce maudit Barbier est cause que je suis boiteux, & qu'il m'est arrivé avec lui la plus cruelle affaire qu'on puisse imaginer ; c'est pourquoi j'ai fait serment d'abandonner

donner tous les lieux où il feroit, & de ne pas demeurer même dans une Ville où il demeureroit: c'est pour cela que je suis sorti de Bagdad où je le laissai, & que j'ai fait un si long Voyage, pour venir m'établir en cette Ville, au milieu de la grande Tartarie, comme en un endroit où je me flattois de ne le voir jamais. Cependant, contre mon attente je le trouve ici: cela m'oblige, mes Seigneurs, à me priver malgré moi de l'honneur de me divertir avec vous. Je veux m'éloigner de votre Ville dès aujourd'hui, & m'aller cacher si je puis, dans des lieux où il ne vienne pas s'offrir à ma vûë. En achevant ces paroles, il voulut nous quitter; mais le Maître du logis le retint encore, le supplia de demeurer avec nous, & de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avoit pour le Barbier, qui pendant tout ce tems-là, avoit les yeux baiffés & gardoit silence.

ce. Nous joignîmes nos Prières à celles du Maître de la Maison, & enfin le jeune Homme, cedant à nos instances, s'affit sur le Sofa, & nous raconta ainsi son Histoire, après avoir tourné le dos au Barbier, de peur de le voir.

Mon Père tenoit dans la Ville de Bagdad un rang à pouvoir aspirer aux premières Charges, mais il préféra toujours une vie tranquille à tous les honneurs qu'il pouvoit meriter. Il n'eut que moi d'enfant ; & quand il mourut, j'avois déjà l'esprit formé, & j'étois en âge de disposer des grands biens qu'il m'avoit laissez. Je ne les dissipai point follement ; j'en fis un usage qui m'attira l'estime de tout le monde.

Je n'avois point encore eu de passion, & loin d'être sensible à l'amour, j'avouërai, peut-être à ma honte, que j'évitois avec soin le commerce des Femmes. Un jour que j'étois dans une rue, je
vis

vis venir devant moi une grande troupe de Dames : pour ne les pas rencontrer, j'entrai dans une petite rue, devant laquelle je me trouvois, & je m'assis sur un banc près d'une porte. J'étois vis à vis d'une fenêtre où il y avoit un vase de très-belles fleurs, & j'avois les yeux attachez dessus, lorsque la fenêtre s'ouvrit : je vis paroître une jeune Dame dont la beauté m'éblouit. Elle jeta d'abord les yeux sur moi, & en arrosant le vase de fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un souris qui m'inspira autant d'amour pour elle, que j'avois eu d'aversion jusques-là pour toutes les Femmes. Après avoir arrosé ses fleurs, & m'avoit lancé un regard plein de charmes, qui acheva de me percer le cœur, elle reterma sa fenêtre, & me laissa dans un trouble & dans un désordre inconcevable.

J'y serois demeuré bien long tems, si le bruit que j'entendis dans la rue, ne m'eut pas fait rentrer en moi-même. Je tournai la tête en me levant, & vis que c'étoit le premier Cadis de la Ville, monté sur une mule, & accompagné de cinq ou six de ses gens : il mit peid à terre à la porte de la Maison dont la jeune Dame avoit ouvert une fenêtré; il y entra; ce qui me fit juger qu'il étoit son Père.

Je reviens chez moi dans un état bien différent de celui où j'étois lorsque j'en étois sorti : agité d'une passion d'autant plus violente que je n'en avois jamais senti l'atteinte : je me mis au lit avec une grosse fièvre, qui répandit une grande affliction dans mon domestique. Mes parens qui m'aimoient, allarmez d'une maladie si prompte accoururent en diligence, & m'importunèrent fort pour en aprendre la cause, que
je

je me gardai bien de leur dire. Mon silence leur causa une inquiétude que les Médecins ne purent dissiper, parce qu'ils ne connoissoient rien à mon mal, qui ne fit qu'augmenter par leurs remedes au lieu de diminuer.

¶ Mes parens commençoient à desespérer de ma vie, lorsqu'une vieille Dame de leur connoissance, informée de ma maladie, arriva: elle me considéra avec beaucoup d'attention, & après m'avoir bien examiné, elle connut, je ne sai par quel hazard, le sujet de ma maladie. Elle les prit en particulier, les pria de la laisser seule avec moi, & de faire retiter tous mes gens.

Le Tout le monde étant sorti de la Chambre, elle s'affit au chevet de mon lit: Mon Fils, me dit-elle, vous vous êtes obstiné jusqu'à present à cacher la cause de votre mal, mais je n'ai pas besoin que vous me la déclariez; j'ai assez
d'ex-

d'expérience pour pénétrer ce secret, & vous ne me desavouerez pas, quand je vous aurai dit que c'est l'ambour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre guérison, pourvû que vous me fassiez connoître qui est l'heureuse Dame, qui a sù toucher un cœur aussi insensible que le votre; car vous avez la réputation de n'aimer pas les Dames, & je n'ai pas été la dernière à m'en apercevoir: mais enfin, ce que j'avois prévû est arrivé, & je suis ravie de trouver l'occasion d'employer mes talens à vous tirer de peine.

Mais Sire, dit la Sultane Schéhérazade en cet endroit, je vois qu'il est jour. Schahriar se leva aussi tôt, fort impatient d'entendre la suite d'une Histoire, dont il avoit écouté le commencement avec plaisir.



CLIX. NUIT.

Sire, dit le lendemain Schéhérazade, le jeune Homme boiteux poursuivant son Histoire : La vieille Dame, dit-il, m'ayant tenu ce discours, s'arrêta pour entendre ma réponse ; mais quoi qu'il eût fait sur moi beaucoup d'impression, je n'osois découvrir le fonds de mon cœur. Je me tournai seulement du côté de la Dame, & poussai un profond soupir, sans lui rien dire. Est-ce la honte, reprit-elle, qui vous empêche de parler ? ou si c'est manque de confiance en moi ? Doutez-vous de l'effet de ma promesse ? Je pourrois vous citer une infinité de jeunes gens de votre connoissance, qui ont été dans la même peine que vous, & que j'ai soulagez.

Enfin,

Enfin, la bonne Dame me dit tant d'autres choses encore, que je rompis le silence; je lui déclarai mon mal, je lui appris l'endroit où j'avois vû l'objet qui le caufoit, & lui expliquai toutes les circonstances de mon Avanture. Si vous réüffissez, lui dis-je, & que vous me procuriez le bonheur de voir cette Beauté charmante, & de l'entretenir de la passion dont je brûle pour elle, vous pouvez compter sur ma reconnoissance. Mon Fils, me répondit la vieille Dame, je connois la Personne dont vous me parlez; elle est comme vous l'avez fort bien jugé, Fille du premier Cadis de cette Ville. Je ne suis point étonnée que vous l'aimiez. C'est la plus belle & la plus aimable Dame de Bagdad: mais ce qui me chagrine, elle est très fière & d'un très difficile accès. Vous savez combien nos Gens de Justice sont exacts à faire

observer les dures Loix qui retiennent les Femmes dans une contrainte si gênante: Ils le font encore davantage à les observer eux-mêmes dans leurs familles, & le Cadis que vous avez vû, est lui seul plus rigide en cela que tous les autres ensemble: comme ils ne font que prêcher à leurs Filles que c'est un grand crime de se montrer aux Hommes, elles en sont si fortement prévenues pour la plûpart, qu'elles n'ont des yeux dans les rues que pour se conduire, lorsque la nécessité les obligé à sortir. Je ne dis pas absolument que la Fille du premier Cadis soit de cette humeur, mais cela n'empêche pas que je ne craigne de trouver d'aussi grands obstacles à vaincre de son côté que de celui du Père. Plût à Dieu que vous aimassiez quelqu'autre Dame, je n'aurois pas tant de difficultez à surmonter que j'en prévois. J'y employerai néanmoins

moins tout mon savoir faire, mais il faudra du tems pour y réussir : Cependant, ne laissez pas de prendre courage, & ayez de la confiance en moi.

La Vieille me quitta, & comme je me représentai vivement tous les obstacles dont elle venoit de me parler, la crainte que j'eus qu'elle ne réussit pas dans son entreprise augmenta mon mal. Elle revint le lendemain, & je lus sur son visage, qu'elle n'avoit rien de favorable à m'annoncer. En effet, elle me dit : mon Fils, je ne m'étois pas trompée, j'ai à surmonter autre chose que la vigilance d'un Père : vous aimez un objet insensible, qui se plaît à faire brûler d'amour pour elle tous ceux qui s'en laissent charmer : elle ne veut pas leur donner le moindre soulagement : elle m'a écoutée avec plaisir tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous fait souffrir ;

mais d'abord que j'ai seulement ouvert la bouche pour l'engager à vous permettre de la voir & de l'entretenir, elle m'a dit en me jettant un regard terrible : Vous êtes bien hardie de me faire cette proposition; je vous défends de me revoir jamais, si vous voulez me tenir de pareils discours.

Que cela ne vous afflige pas, poursuivit la Vieille, je ne suis pas aisée à rebuter, & pourvu que la patience ne vous manque pas, j'espère que je viendrai à bout de mon dessein. Pour abréger ma narration, dit le jeune Homme, je vous dirai, que cette bonne Messagère, fit encore inutilement plusieurs tentatives en ma faveur, auprès de la fière ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus irrita mon mal à un point, que les Médecins m'abandonnerent absolument. J'étois donc regardé comme un homme qui n'attendoit que la

la mort, lorsque la Vieille me vint donner la vie.

Afin que personne ne l'entendit, elle me dit à l'oreille : songez au présent que vous avez à me faire pour la bonne nouvelle que je vous apporte. Ces paroles produisirent un effet merveilleux : je me levai sur mon séant & lui répondis avec transport : le présent ne vous manquera pas : Qu'avez-vous à me dire ? Mon cher Seigneur, reprit-elle, vous n'en mourez pas ; & j'aurai bientôt le plaisir de vous voir en parfaite santé, & fort content de moi : hier Lundi, j'allai chez la Dame que vous aimez, & je la trouvai en bonne humeur : je pris d'abord un visage triste, je pouffai de profonds soupirs en abondance, & laissai couler quelques larmes. Ma bonne Mère, me dit-elle, qu'avec-vous ? pourquoi paroissez-vous si affligée ? Hélas ! ma chère & honorable Da-

L 3

me,

me, lui répondis-je, je viens de chez le jeune Seigneur de qui je vous parlois l'autre jour: c'en est fait, il va perdre la vie pour l'amour de vous: c'est un grand dommage, je vous assure, & il y a bien de la cruauté de votre part. Je ne fai, repliqua-t-elle, pourquoi vous voulez que je sois cause de sa mort: comme puis-je y avoir contribué? Comment, lui repartis-je? Hé! ne vous disois-je pas l'autre jour, qu'il étoit assis devant votre fenêtre, lorsque vous l'ouvrites pour arroser votre Vase de fleurs? Il vit ce prodige de beauté, ces charmes que votre miroir vous représente tous les jours; depuis ce moment, il languit, & son mal s'est tellement augmenté, qu'il est enfin réduit au pitoyable état que j'ai l'honneur de vous dire.

Schéhérazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le Jour. La nuit suivante.

vante elle poursuivit en ces termes l'Histoire du jeune Boiteux de Bagdad.



CLX. NUIT.

Sire, la vieille Dame continuant de rapporter au jeune Homme malade d'amour, l'entretien qu'elle avoit eu avec la Fille du Cadis: Vous vous souvenez bien, Madame, ajoutai-je, avec qu'elle rigueur vous me traitâtes dernièrement, lors que je voulus parler de sa maladie, & vous proposer un moyen de le délivrer du danger où il étoit; je retournerai chez lui après vous avoir quittée, & il ne connut pas plûtôt en me voyant que je ne lui apor-
tois pas un réponse favorable, que son mal en redoubla. Depuis ce tems là, Madame, il est prêt à perdre la vie, & je ne s i

si vous pourriez la lui sauver quand vous auriez pitié de lui.

Voilà ce que je lui dis, ajouta la Vieille. La crainte de votre mort l'ébranla, & je vis son visage changer de couleur. Ce que vous me racontez, dit-elle, est-il bien vrai? & n'est-il effectivement malade que pour l'amour de moi? Ah, Madame, repartis-je, cela n'est que trop véritable: plutôt à Dieu, que cela fût faux! Hé, croyez-vous, reprit-elle, que l'espérance de me parler pût contribuer à le tirer du peril où il est? Peut-être bien, lui dis-je, & si vous me l'ordonnez j'essayerai ce remède. Hé bien, repliqua-t elle en soupirant, faites-lui donc espérer qu'il me verra; mais il ne faut pas qu'il s'attende à d'autres faveurs, à moins qu'il n'aspire à m'épouser, & que mon Père ne consente à notre Mariage. Madame, m'écriai-je, vous avez bien de la bonté! je vais trouver

ce jeune Seigneur, & lui anoncer qu'il aura le plaisir de vous entretenir. Je ne voi pas un tems plus commode à lui faire cette grace, dit-elle, que Vendredi prochain, pendant que l'on fera la Prière de midi. Qu'il observe quand mon Père sera sorti pour y aller, & qu'il vienne aussitôt se présenter devant la Maison, s'il se porte assez bien pour cela. Je le verrai arriver par ma fenêtre, & je descendrai pour lui ouvrir. Nous nous entretiendrons durant le tems de la Prière, & il se retirera avant le retour de mon Père.

Nous sommes au Mardi, continua la Vieille, vous pouvez jusqu'à Vendredi, reprendre vos forces, & vous disposer à cette entrevûë. A mesure que la bonne Dame parloit, je sentois diminuer mon mal, ou plutôt je me trouvois guéri à la fin de son discours: Prenez, lui dis-je, en lui don-

nant ma bourse qui étoit toute pleine; c'est à vous seule que je dois ma guérison; je tiens cet argent mieux employé, que celui que j'ai donné aux Médecins, qui n'ont fait que de me tourmenter pendant ma maladie.

La Dame m'ayant quitté, je me sentis assez de force pour me lever. Mes Parens ravis de me voir en si bon état, me firent des complimens & se retirèrent chez eux.

Le Vendredi matin, la Vieille arriva dans le tems que je commençois à m'habiller, & que je choisissois l'habit le plus propre de ma garderobe. Je ne vous demande pas, me dit-elle, comment vous vous portez, l'occupation où je vous vois me fait assez connaître ce que je dois penser là-dessus: mais ne vous baignerez-vous pas avant que d'aller chez le premier Cadis? Cela consumeroit trop de tems, lui répondis-je; je me contentai de faire venir un
Bar-

Barbier, & de me faire raser la tête & la barbe. Aussitôt j'ordonnai à un de mes Esclaves d'en chercher un qui fut habile dans sa profession & fort expéditif.

L'Esclave m'amena ce malheureux Barbier que vous voyez, qui me dit après m'avoir salué, Seigneur, il paroît à votre visage que vous ne vous portez pas bien. Je lui répondis que je souffrois d'une maladie. Je souhaite, reprit-il, que Dieu vous délivre de toutes sortes de maux, & que sa grace vous accompagne toujours. J'espère, lui repliquai je, qu'il exaucera ce souhait, dont je vous suis fort obligé. Puisque vous sortez d'une maladie, dit-il, je prie Dieu qu'il vous conserve la santé; dites-moi présentement de quoi il s'agit; j'ai apporté mes rasoirs & mes lancettes, souhaitez-vous que je vous rase, ou que je vous tire du sang? Je viens de vous dire, repris-

252 *Les mille & une Nuits*,
je, que je fors de maladie, &
vous devez bien juger que je ne
vous ai fait venir que pour me
raiser, dépêchez-vous; & ne per-
dons pas de tems à discourir, car
je suis pressé, & l'on m'attend à
midi précifement.

Schéhérazade se tut en achevant
ces paroles, à cause du jour qui
paroissoit. Le lendemain elle re-
prit son discours de cette sorte.



CLXI. NUIT.

LE Barbier, dit le jeune Boi-
teux de Bagdad, employa
beaucoup de tems à deplier
sa trousse, & à préparer ses ra-
foirs: au lieu de mettre de l'eau
dans son bassin, il tira de sa
trousse une Astrolabe fort propre,
sortit de sa Chambre, alla au
milieu de la Cour d'un pas grave
prendre la hauteur du Soleil. Il
revint avec la même gravité, &
en

en rentrant : Vous ferez bien aise , Seigneur , me dit-il , d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au Vendredi dix-huitième de la Lune de Safar , de l'an 653. * depuis la retraite de notre grand Prophète de la Mecque à Medine , & de l'an 7320. † de l'Epoque du grand Iskender aux deux cornes ; que la conjonction de Mars & de Mercure , signifie , que vous ne pouvez pas choisir un meilleur tems qu'aujourd'hui à l'heure qu'il est , pour vous faire raser. Mais d'un au-

L 7 tre

* Cette année 653. est une de l'hegire , époque commune à tous les Mahometans , & elle repond à l'an 1255. depuis la naissance de J. C. On peut conjecturer de là , que ces Contes ont été composez en Arabe vers ce tems-là.

† Pour ce qui est de l'an 7320. l'Auteur s'est trompé dans cette suputation. L'an 653. de l'hegire & 1255. de J. C. ne tombe qu'en l'an 1557. de l'Ære , ou Epoque des Seleucides , qui est la même que celle d'Alexandre le Grand . qui est ici appelé Iskender au deux cornes , selon l'expression des Arabes.

tre côté, cette même conjonction est d'un mauvais présage pour vous. Elle m'apprend que vous courez en ce jour un grand danger, non pas véritablement de perdre la vie, mais d'une incommodité qui vous durera le reste de vos jours; vous devez m'être obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur; je serois fâché qu'il vous arrivât.

Jugez, mes Seigneurs, du dépit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un Barbier si babilard & si extravagant: quel fâcheux contre-tems pour un Amant qui se préparoit à un rendez-vous! j'en fus choqué. Je me mets peu en peine, lui dis-je en colère, de vos avis & de vos prédictions: je ne vous ai point appelé pour vous consulter sur l'Astrologie: vous êtes venu ici pour me raser: ainsi, rasez-moi, ou vous retirez, que je
faise

faſſe venir un autre Barbier.

Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience, quel ſujet avez-vous de vous mettre en colere? ſavez-vous bien que tous les Barbiers ne me reſſemblent pas, & que vous n'en trouveriez pas un pareil quand vous le feriez faire exprès? vous n'avez demandé qu'un Barbier, & vous avez en ma Perſonne, le meilleur Barbier de Bagdag, un Médecin expérimenté, un Chimiste très profond, un Astrologue qui ne ſe trompe point, un Grammairien achevé, un parfait Rhetoricien, un Logicien ſubtil, un Mathematicien accompli dans la Geometrie, dans l'Arithmetique, dans l'Aſtronomie, & dans tous les raffinemens de l'Algebre, un Historien qui ſait l'Histoire de tous les Royaumes de l'Univers. Outre cela je poſſede toutes les parties de la Philoſophie. J'ai dans ma mémoire

toutes

256 *Les mille & une Nuit,*

toutes nos Traditions. Je suis Poëte, Architecte: Mais que ne suis-je pas? Il n'y a rien de caché pour moi dans la Nature. Feu Monsieur votre Père, a qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, étoit bien persuadé de mon mérite: Il me chérissoit, me caressoit, & ne cessoit de me citer dans toutes les Compagnies où il se trouvoit, comme le premier Homme du monde: Je veux par reconnaissance & par amitié pour lui, m'attacher à vous, vous prendre sous ma protection, & vous garantir de tous les malheurs dont les Astres pourront vous menacer.

A ce discours, malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire: Avez-vous donc bien-tôt achevé, babillard importun, m'écriai-je, & voulez-vous commencer à me raser.

En cet endroit Schéhérazade cessa de poursuivre l'Histoire du
Boi.

Boiteux de Bagdag, parce qu'elle aperçut le jour; mais la nuit suivante, elle en reprit ainsi la suite.



CLXII. N U I T.

LE jeune Boiteux continuant son Histoire: Seigneur, me repliqua le Barbier, vous me faites une injure en m'appellant babillard: tout le monde au contraire me donne l'honorable titre de silencieux. J'avois six Frères que vous auriez pû avec raison appeller habillards; & afin que vous les connoissiez, l'aîné se nommoit Bacbouc, le second, Bakbarah, le troisième, Bakbac, le quatrième, Barsara, le cinquième, Alnasehar, & le sixième, Schacabac. C'étoient des discoureurs importuns; mais moi qui suis leur cadet, je suis grave, & concis dans mes discours.

De grace, mes Seigneurs,
met-

258 *Les mille & une Nuit,*

metez-vous à ma place, quel parti pouvois-je prendre en me voyant si cruellement assassiné? Donnez-lui trois pièces d'or, dis-je à celui de mes Esclaves qui faisoit la dépense de ma Maison; qu'il s'en aille & me laisse en repos; je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. Seigneur, me dit alors le Barbier, qu'entendez vous, s'il vous plait, par ce discours? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher, c'est vous qui m'avez fait venir, & cela étant ainsi, je jure foi de Musulman, que je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aye rasé. Si vous ne connoissez pas ce que je vauz, ce n'est pas ma faute; feu Monsieur votre Père me rendoit plus de justice. Toutes les fois qu'il m'envoyoit querir pour lui tirer du sang, il me faisoit asseoir près de lui, & alors c'étoit un charme d'entendre les belles choses dont je l'entretenois.

nois. Je le tenois dans une admiration continuelle: je l'enlevois, & quand j'avois achevé: Ah, s'écrioit-il, vous êtes une source inépuisable de sciences! Personne n'aproche de la profondeur de votre savoir. Mon cher Seigneur, lui répondois-je, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite. Si je dis quelque chose de beau, j'en suis redevable à l'Audience favorable que vous avez la bonté me donner: ce sont vos libéralitez qui m'inspirent toutes ces pensées sublimes qui ont le bonheur de vous plaire. Un jour qu'il étoit charmé d'un discours admirable que je venois de lui faire: qu'on lui donne, dit-il, cent pièces d'or, & qu'on le revête d'une de mes plus riches robes. Je reçûs ce présent sur le champ; aussi tôt je tirai son horoscope, & je le trouvai le plus heureux du monde. Je pouffai même encore plus loin la reconnaissance;

noissance; car je lui tirai du sang avec des ventouses.

Il n'en demeura pas là: il enfila un autre discours qui dura une grosse demi-heure. Fatigué de l'entendre, & chagrin de voir que les tems s'écouloient, sans que j'en fusse plus avancé, je ne savois plus que lui dire. Non, m'écriai je, il n'est pas possible qu'il y ait au monde un autre homme qui se fasse comme vous un plaisir de faire enrager les gens.

La clarté du jour qui se faisoit voir dans l'appartement de Schahriar, obligea Schéhérazade à s'arrêter en cet endroit. Le lendemain elle continua son recit de cette manière.



CLXIII. NUIT

JEe crus, dit le jeune Boiteux de Bagdad, que je réussirois mieux

mieux en prenant le Barbier par la douceur. Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez-là tous vos beaux discours, & m'expédiez promptement; une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi, comme je vous l'ai déjà dit. A ces mots il se mit à rire: ce seroit une chose bien louable, dit-il, si notre esprit demeureroit toujours dans la même situation; Si nous étions toujours sages & prudens: je veux croire néanmoins que si vous vous êtes mis en colère contre moi, c'est votre maladie qui a causé ce changement dans votre humeur: c'est pourquoi vous avez besoin de quelques instructions, & vous ne pouvez mieux faire que de suivre l'exemple de votre Père & de votre Ayeul. Ils venoient me consulter dans toutes leurs affaires, & je puis dire, sans vanité, qu'ils se louoient fort de mes conseils. Voyez-vous,

Sci-

Seigneur, on ne réussit presque jamais dans ce qu'on entreprend, si l'on n'a recours aux avis des Personnes éclairées: on ne devient point habile homme, dit le Proverbe, qu'on ne prenne conseil d'un habile homme, je vous suis tout acquis, & vous n'avez qu'à me commander.

Je ne puis donc gagner sur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours, qui n'aboutissent à rien qu'à me rompre la tête, & qu'à m'empêcher de me trouver où j'ai affaire. Rasez-moi donc, ou retirez-vous: en disant cela je me levai de dépit en frappant du pied contre terre.

Quand il vit que j'étois fâché tout de bon: Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas, nous allons commencer: Effectivement il me lava la tête, & se mit à me raser; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir qu'il s'ar-

s'arrêta pour me dire : Seigneur, vous êtes prompt ; vous devriez vous abstenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la considération pour moi à cause de mon âge, de ma science, & de mes vertus éclatantes.

Continuez de me raser, lui dis-je en l'interrompant encore, & ne parlez plus, c'est à dire, reprit-il, que vous avez quelque affaire qui vous presse : je vais parier que je ne me trompe pas. Hé, il y a deux heures, lui repris-je, que je vous le dis. Vous devriez déjà m'avoir rasé. Modérez votre ardeur, repliqua-t-il, vous n'avez peut-être pas bien pensé à ce que vous allez faire : quand on fait les choses avec précipitation, on s'en repent presque toujours. Je voudrais que vous me disiez quelle est cette affaire qui vous presse si fort, je vous

vous en dirois mon sentiment; vous avez du tems de reste, puisque l'on ne vous attend qu'à midi, & qu'il ne sera midi que dans trois heures. Je ne m'arrête point à cela, lui dis-je, les gens d'honneur & de parole préviennent le tems qu'on leur a donné. Mais je ne m'aperçois pas qu'en m'amusant à raisonner avec vous je tombe dans les défauts des Barbiers babillards; achevez vite de me raser.

Plus je témoignois d'empressement, & moins il en avoit à m'obéir. Il quitta son rasoir, pour reprendre son Astrolabe, puis laissant son Astrolabe, il reprit son rasoir.

Schéhérazade voyant paroître le jour garda le silence. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'Histoire commencée.



CLXIV. NUIT.

LE Barbier, continua le jeune Boiteux, quita encore son rasoir, prit une seconde fois son Astrolabe, & me laissa demi rasé, pour aller voir quelle heure il étoit précisément. Il revint : Seigneur, me dit-il, je savois bien que je ne me trompois pas ; il y a encore trois heures jusqu'à midi, j'en suis assuré, où toutes les règles de l'Astronomie sont fausses. Juste Ciel, m'écriai-je ! ma patience est à bout : je n'y puis plus tenir. Maudit Barbier, Barbier de malheur, peu s'en faut que je ne me jette sur toi, & que je ne t'étrangle. Doucement, Monsieur, me dit-il d'un air froid, sans s'émouvoir de mon emportement, vous ne craignez pas de retomber mala-

de : ne vous emportez pas , vous allez être servi dans un moment. En disant ces paroles , il remit son Astrolabe dans sa trouffe , reprit son rasoir qu'il avoit attaché à sa ceinture , & recommença de me raser : mais en me rasant , il ne put s'empêcher de parler. Si vous voulliez , Seigneur , me dit-il , m'apprendre quelle est cette affaire que vous avez à midi , je vous donnerois quelque conseil dont vous pourriez vous trouver bien. Pour le contenter , je lui dis , que des Amis m'attendoient à midi , pour me régaler , & se réjouir avec moi du retour de ma santé.

Quand le Barbier entendit parler du régal : Dieu vous benisse en ce jour comme en tous les autres , s'écria-t-il ! vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq Amis à venir manger aujourd'hui chez moi : je l'avois oublié , & je n'ai encore fait aucun préparatif. Que cela

ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoi que j'aie manger dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toujours bien garni. Je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera; je vous ferai même donner du Vin tant que vous en voudrez; car j'en ai d'excellent dans ma cave: mais il faut que vous acheviez promptement de me raser; & souvenez-vous qu'au lieu que mon Père vous faisoit des présens pour vous entendre parler, je vous en fais moi pour vous faire taire.

Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnois: Dieu vous récompense, s'écria-t-il, de la grace que vous me faites: mais montrez-moi tout à l'heure ces provisions, afin que je voye s'il y aura de quoi bien régaler mes Amis. Je veux qu'ils soient contents de la bonne chère que je leur ferai. J'ai, lui dis-je, un agneau; six chapons, une dou-

M 2

zaine

168 *Les mille & une Nuit,*
zaine de poulets, & de quoi faire quatre entrées. Je donnai ordre à un Esclave d'apporter tout cela sur le champ, avec quatre grandes cruches de Vin. Voilà qui est bien, reprit le Barbier; mais il faudra des fruits, & de quoi assaisonner la viande. Je lui fis encore donner ce qu'il demandoit: il cessa de me raser, pour examiner chaque chose l'une après l'autre, & comme cet examen dura près d'une demi-heure, je pestois, & j'enragois, mais j'avois beau pester & enragger, le bourreau ne s'empressoit pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir & me rasa quelques momens, puis s'arrêtant tout à coup: Je n'aurois jamais crû, Seigneur, me dit-il, que vous fussiez libéral: je commence à connoître que feu Monsieur votre Père revit en vous. Certes, je ne meritois pas les graces dont vous me comblez, & je vous assure

sûre que j'en conserverai une éternelle reconnoissance : Car, Seigneur, afin que vous le sachiez, je n'ai rien que ce qui vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : En quoi je ressemble à Zantout qui frote le monde au bain ; à Sali qui vend des pois chiches grillés par les rues ; à Salout qui vend des fèves ; à Akerfcha qui vend des herbes ; à Abou Mekares, qui arrose les rues pour abatre la poussière : & à Cassem de la garde du Calife. Tous ces gens-la n'engendrent point de mélancolie : ils ne sont ni fâcheux, ni querelleurs ; plus contents de leur sort que le Calife au milieu de toute sa Cour, ils sont toujours gais, prêts à chanter & à danser, & ils ont chacun leur Chanson & leur Danse particulière, dont ils divertissent toute la Ville de Bagdad ; mais ce que j'estime le plus en eux, c'est qu'ils ne font pas grands

parleurs, non plus que votre Esclave, qui a l'honneur de vous parler. Tenez, Seigneur, voici la Chanson & la Danse de Zantout qui frote le monde au bain : Regardez-moi, & voyez si je fais bien l'imiter.

Schéhérazade n'en dit pas davantage, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le lendemain elle poursuivit sa narration dans ces termes.



CXXXVII. N U I T.

LE Barbier chanta la Chanson & dansa sa Danse de Zantout, continua le jeune Boiteux, & quoi que je puisse dire, pour l'obliger à finir ses bouffonneries, il ne cessa pas, qu'il n'eût contrefait de même tous ceux qu'il avoit nommez. Après cela, s'adressant à moi : Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces hon-

jouir avec la bonne Compagnie que je dois avoir : Si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là , vous en seriez si content que vous renoncerez pour eux à vos Amis. Ne parlons plus de cela , lui répondis-je , je ne puis être de votre Festin.

Je ne gagnai rien par la douceur. Puisque vous ne voulez pas venir chez moi , repliqua le Barbier , il faut donc que vous trouviez bon que j'aïlle avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné ; mes Amis mangeront si bon leur semble ; je reviendrai aussitôt ; je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laisser aller seul , vous méritez bien que j'aye pour vous cette complaisance. Ciel , m'écriai je alors , je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un Homme si fâcheux ! Au nom du grand Dieu

vivant, lui dis-je, finissez vos discours importuns : allez trouver vos Amis, bûvez, mangez, réjouissez-vous, & laissez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je veux partir seul, je n'ai pas besoin que Personne m'accompagne : aussi-bien, il faut que je vous l'avouë, le lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçû, on n'y veut que moi. Vous vous moquez, Seigneur, repartit-il, si vos Amis vous ont convié à un Festin, quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner ? vous leur ferez plaisir, j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a, comme moi, le mot pour rire, & qui fait divertir agréablement une Compagnie. Quoi que vous me puissiez dire, la chose est résoluë, je vous accompagnerai malgré vous.

Ces paroles, mes Seigneurs me jettèrent dans un grand em-

barras. Comment me déferai - je de ce maudit Barbier, disois - je en moi-même? si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation: D'ailleurs, j'entendois qu'on apelloit déjà pour la première fois à la Prière de midi, & qu'il étoit tems de partir; ainsi je pris le parti de ne dire mot, & de faire semblant de consentir qu'il vint avec moi, alors il acheva de me raser, & cela étant fait, je lui dis: prenez quelques-uns de mes gens pour emporter avec vous ces provisions, & revenez, je vous attens; je ne partirai pas sans vous.

Il sortit enfin, & j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis appeller à la Prière pour la dernière fois; je me hâtai de me mettre en chemin; mais le malicieux Barbier qui avoit jugé de mon intention, s'étoit contenté d'aller avec mes
gens

gens jusques à la vüe de sa Maison, & de les voir entrer chez lui; il s'étoit ensuite caché à un coin de ruë pour m'observer, & me suivre. En effet quand je fus arrivé à la porte du Cadis, je me retournai & l'aperçûs à l'entrée de la ruë; j'en eus un chagrin mortel.

La porte du Cadis étoit à demi ouverte, & en entrant je vis la vieille Dame qui m'attendoit, & qui apres avoir fermé la porte, me conduisit à la Chambre de la jeune Dame dont j'étois amoureux : mais à peine commençois-je à l'entretenir, que nous entendîmes du bruit dans la ruë. La jeune Dame mit la tête à la fenêtre, & vit au travers de la jaloufie que c'étoit le Cadis son Père qui revenoit déjà de la Prière. Je regardai aussi en même-tems, & j'aperçûs le Barbier assis vis à vis au même endroit d'où j'avois vü la jeune Dame.

J'eus

J'eus alors deux sujets de crainte : l'arrivée du Cadis, & la présence du Barbier. La jeune Dame me rassura sur le premier, en me disant que son Père ne montoit à sa Chambre que très rarement, & que comme elle avoit prévu que ce contre-tems pourroit arriver, elle avoit songé au moyen de me faire sortir sûrement ; mais l'indiscrétion du malheureux Barbier me caufoit une grande inquiétude : & vous allez voir que cette inquiétude n'étoit pas sans fondement.

Dès que le Cadis fut rentré chez lui, il donna lui-même la bâstonnade à un Esclave qui l'avoit méritée. L'Esclave pouffoit de grands cris qu'on entendoit de la rue : le Barbier crut que c'étoit moi qui crioit, & qu'on maltraitoit. Prévenu de cette pensée il fait des cris épouvantables, déchire ses habits, jette de la poussière sur sa tête, appelle au secours

tout le Voisinage , qui vient à lui aussitôt ; ou lui demande ce qu'il a , & quel secours on peut lui donner ? Hélas , s'écrie-t-il , on assassine mon Maître , mon cher Patron , & sans rien dire davantage , il court jusques chez moi , en criant toujours de même , & revient suivi de tous mes domestiques armez de bâtons. Ils frappent avec une fureur qui n'est pas concevable à la porte du Cadis , qui envoie un Esclave pour voir ce que c'étoit ; mais l'Esclave tout effrayé retourne vers son Maître , Seigneur , dit-il , plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force , & commencent à enfoncer la porte.

Le Cadis courut aussitôt lui-même , ouvrit la porte & demanda ce qu'on lui vouloit. Sa présence vénérable ne put inspirer du respect à mes gens , qui lui dirent insolemment : Maudit Cadis , chien de Cadis , quel sujet
avez-

278 *Les mille & une Nuit,*
avez-vous d'assassiner notre Maître? Que vous a-t-il fait? Bonnis gens, répondit le Cades, pourquoi aurois-je assassiné votre Maître, que je ne connois pas, & qui ne m'a point offensé: voila ma Maison ouverte, entrez, voyez, cherchez. Vous lui avez donné la bâstonnade, dit le Barbier, j'ai entendu ses cris il n'y à qu'un moment: Mais encore, repliqua le Cadis, quelle offense m'a pû faire votre Maître pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites? Est-ce qu'il est dans ma Maison? & s'il y est, comment y est-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit? Vous ne m'en ferez point à croire avec votre grande barbe, méchant Cadis, repartit le Barbier, je sai bien ce que je dis: votre Fille aime notre Maître, & lui a donné rendez-vous dans votre Maison, pendant la Prière de midi; vous en avez sans doute été averti,

averti, vous êtes revenu chez vous, vous l'y avez surpris, & lui avez fait donner la bâstonnade par vos Esclaves: mais vous n'aurez par fait cette méchante action impunément; le Calife en sera informé, & en fera bonne & briève justice. Laissez-le sortir & nous le rendez tout à l'heure, sinon, nous allons entrer, & vous l'arracher à votre honte. Il n'est pas besoin de tant parler, reprit le Cadis, ni de faire un si grand éclat; si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à entrer & qu'à le chercher, je vous en donne la permission. Le Cadis n'eut pas achevé ces mots, que le Barbier & mes gens se jettèrent dans la Maison comme des furieux, & se mirent à me chercher par tout.

Schéhérazade en cet endroit ayant aperçû le jour cessa de parler. Schahriar se leva en riant du zele indiscret du Barbier, &
fort

280 *Les mille Et une Nuit*

fort curieux de savoir ce qui s'étoit passé dans la Maison du Cadis, & par quel accident le jeune Homme pouvoit être devenu boiteux. La Sultane satisfit sa curiosité le lendemain, & reprit la parole en ces termes.

Fin du quatrième Tome.